

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LE PONT DE L'ÎLE

SUIVI DE

CE QUI TROMPE

CE QUI FASCINE

MÉMOIRE-CRÉATION

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR

CHRISTINE O'DOHERTY

OCTOBRE 2011

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Je remercie René Lapierre pour sa patience et son immense respect. Ce fut un privilège de te côtoyer et d'apprendre à tes côtés. Ta rigueur et ta générosité m'ont permis de créer un espace dans lequel j'ai pu apprivoiser en toute confiance l'attention et l'attente. Elles sont devenues de précieuses compagnes de route.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ.....iv

PREMIÈRE PARTIE

Le Pont de l'Île.....1

DEUXIÈME PARTIE

Ce qui trompe Ce qui fascine.....121

BIBLIOGRAPHIE.....167

RÉSUMÉ

Ce mémoire en création se compose de deux parties. Le premier volet est composé de récits qui abordent les thèmes de l'enfance, des relations parents-enfants, de la mémoire, du temps et de l'espace. Ces récits sont reliés les uns aux autres par la figure du personnage central, une jeune femme à différents moments de sa vie. Chacun des récits met en relief des événements marquants et des relations particulières vécus par cette femme depuis son enfance jusqu'à l'âge adulte.

L'écriture des récits s'organise suivant une trajectoire en spirale, dans une temporalité et un espace qui puisent du côté de la mémoire et de l'enfance. Temps et espace objectifs renvoient ici à un temps et à un espace intérieurs et c'est précisément cette oscillation qui alimente le désir de réciprocité, et qui mène lentement au retour à soi de la narratrice et à son ouverture sur l'intime. Les récits évoquent en ce sens les nombreuses séparations qui nous sauvent et nous amènent ailleurs, et celles qui, justement parce que nous sommes ailleurs, nous font souffrir. Ils tentent surtout de répondre, au-delà des désirs de rapprochement et des angoisses de séparation, à ce besoin profond de l'humain de se connaître, de s'accomplir et de se nommer.

Le dossier d'accompagnement propose dans le deuxième volet du mémoire un abécédaire pour réfléchir aux notions de séparation, de mise à distance, de pudeur, d'intimité et de lenteur. Pudeur, sobriété, dénuement constituent dans ce contexte autant de conditions critiques et d'objets de réflexion qui entrent en rapport avec la vérité de l'énonciation. Tout comme la séparation et ce qu'elle suppose en termes de va-et-vient, cette vérité devient une condition de mon écriture.

C'est le concept de transparence, en lien avec la question de l'intime, qui constitue en ce sens le vecteur de ma réflexion. En effet, l'intime ne se révèle pas uniquement dans le fait de parler de soi, mais encore dans ce qu'il y a à dire du rapport à l'autre. Ce rapport « distancié » induit à son tour la question du temps. L'intime se révèle avec lenteur, celle-ci en est la condition. Le temps, tout comme l'espace, devient dans cette perspective une autre modalité de la distance. C'est au sein de ce processus que se réalise, dans les deux volets de ce mémoire, la découverte de l'autre et de la multiplicité des autres en soi, et que l'écriture opère un travail de dévoilement et de clarification.

MOTS-CLÉS: PUDEUR, LENTEUR, FILIATION, DISTANCE, SÉPARATION, VÉRITÉ, TRANSPARENCE.

LE PONT DE L'ÎLE

*Les strates successives de notre vie sont si
étroitement superposées que dans l'ultérieur
nous trouvons toujours de l'antérieur,
non pas aboli et réglé, mais présent et vivant.*

Bernhard Schlink

*Quand tout a été oublié,
il ne reste plus qu'à inventer.*

Jonathan Safran Foer

La route

Je suis partie depuis trois jours et je traverse les Maritimes sous une pluie battante. J'écoute Radio-Canada, une chronique sur le fascisme au Québec dans les années 1940, et une animatrice qui ne cesse d'interrompre son invité. Exaspérée, j'éteins la radio mais je la rallume aussitôt. Le bruit de fond m'engourdit le cerveau. Les nouvelles locales me rappellent que je ne suis plus à Montréal. J'arrête faire le plein. J'attrape un sandwich emballé comme s'il s'agissait d'un produit toxique et un thé glacé au snack-bar de la station service. Vestiges de mes voyages d'enfance : il ne fallait pas perdre une minute pour atteindre notre destination. La voiture s'immobilisait seulement si nous n'arrivions plus à nous retenir – et uniquement après les demandes répétées de ma mère. J'observe que je voyage avec la même précipitation, même si rien, ni personne, ne m'attend.

J'hésite un moment avant de m'engager sur le Pont de la Confédération. L'ouvrage est intimidant vu de près. Je me dis qu'il vaut mieux faire demi-tour, que l'Acadie ce sera parfait. Que je suis déjà allée trop loin. Pourquoi toujours vouloir davantage? Mais le désir de m'éloigner est le plus fort. Je me faufile entre deux fardières et je parcours les douze kilomètres qui relient l'Île-du-Prince-Édouard au continent. Un brouillard laiteux enveloppe l'Île. Je ne vois rien, sauf la ligne blanche au milieu de la route que je ne quitte pas des yeux. De temps en temps, j'aperçois les feux arrière du camion devant moi. J'avance dans le vide. Pas question d'aller plus vite pour sortir de cet enfer. Un parapet de béton, pas plus haut que trois pieds, sépare ma voiture de la mer que j'imagine déchaînée. Je pense à la tornade qui a soufflé des camions sur le

pont Champlain l'été dernier. Je sens ma voiture osciller sous la bourrasque. Ce n'est pas le temps d'avoir une panne. J'aimerais pouvoir fermer les yeux et me laisser conduire. Ma mère se cachait le visage dans les mains pour ne rien voir lorsque nous traversions des ponts. La peur est la pire des maladies héréditaires.

Le camion devant moi gravit une côte. Il y a une dénivellation en plein milieu du pont, je me rappelle vaguement avoir lu quelque chose à ce sujet. Le vent y souffle encore plus fort. Les rafales frappent le côté de la voiture. J'ai l'impression que je vais passer par-dessus bord. Je m'agrippe au volant pour arrêter le tremblement de mes mains. Elles sont moites. Le cœur me débat. Je me sens comme en apesanteur dans ma voiture. Même ma ceinture de sécurité ne me rassure pas.

Je finis tout de même par toucher terre. Je prends à gauche pour éviter la ville et ses touristes, longe le circuit côtier de North Cape. Il n'y a pas âme qui vive. Les noms des villages me rappellent ceux du Québec : Alma, Sherbrooke, Mont-Carmel. Cette impression familière me rassure. Je ne tremble plus. Je croise un automobiliste. Il me salue de la main. Je ne suis décidément plus au Québec.

Les maisons de bois, avec leurs fenêtres recouvertes de toiles de plastique, sont délabrées. De la machinerie agricole, des pneus et des rondins coupés, pas encore cordés, jonchent les terrains. Des chiens s'ennuient devant les maisons. Ils tournent en rond. Qu'y a-t-il à faire ici toute la journée, loin de l'activité des grandes villes? Loin des cinémas et des cafés? Je n'ai pas remarqué une seule épicerie depuis mon arrivée à l'Île. Toujours cette obsession de la nourriture, comme si j'en avais été privée. Les gens doivent faire des kilomètres pour se nourrir. La voiture n'est pas un luxe ici. Quelques panneaux bleus indiquent l'existence de restaurants et de terrains de camping au bout des chemins de traverse, en direction de la mer. Je ne reconnais aucun des noms. Nous sommes venus camper ici à maintes reprises, mais j'étais trop jeune pour me rappeler les lieux et les paysages. Je ne comprenais rien à l'anglais et

ma mère, pour passer le temps, m'apprenait des comptines. Ce dont je me souviens le mieux de nos voyages en camping, c'est le bruit de la pluie qui tombe sur le toit de la roulotte. Je me revois : je lis un roman d'aventure emmitouflée dans une couverture de laine. L'humidité s'infiltré partout et la banquette est trop dure. Je glisse un oreiller sous mon dos, je plie les jambes. Je me déplie à nouveau, aucune position n'est confortable. Mais ce n'est pas important. Je lis. Je n'entends rien des conversations de la famille assise dehors sous l'auvent. Je suis dans ma bulle. Je mange des biscuits au gingembre ramollis et je bois du lait tiède qui ne goûte pas celui de la maison. C'est franchement mauvais. Je préfère les biscuits craquants et le lait froid. Ma sœur entre dans la roulotte, je fais semblant de dormir. Elle me secoue pour me réveiller. Elle veut jouer au *Kerplunk*. J'ai toujours détesté les réveils brusques, même pour les sommeils feints.

Il y a une brève éclaircie. Je descends la vitre. L'odeur de la mer chasse ma nostalgie. J'ai hâte de m'arrêter, de marcher sur la plage, de sentir les embruns sur mon visage. Je respire profondément. J'aperçois des maisons de bardeaux, délavées par le vent du large. J'aime les maisons, je les décore, je les embellis. Je les admire lorsqu'elles sont seules au milieu de terrains dénudés, défiant les éléments, debout malgré le vent, la neige et le froid. Certaines vieillissent en beauté, d'autres se décomposent avec les années. Elles ont une âme. Il faut savoir écouter pour la découvrir.

J'entends un grondement qui s'amplifie à mesure que j'avance. On dirait la plainte d'un animal. L'air est chaud et lourd, l'odeur de la mer se mêle à celle de la pluie qui gonfle les nuages. J'aperçois d'abord les pales qui virevoltent mollement, puis les longs mâts blancs des Vestas. Des éoliennes se dressent devant moi, imposantes comme une forteresse. A-t-on contesté leur édification? Politique du *pas dans ma cour* ici aussi? Je m'en fous, je les trouve belles. Une pensée fugitive me traverse l'esprit. L'impression d'être toujours déçue, de ne jamais être satisfaite, de me battre

contre des moulins à vent. Des éoliennes érigées sur la pointe ouest de l'Île. North Cape. Le bout de l'Île-du-Prince-Édouard, du Canada. Le bout de ma vie.

La façade de la boulangerie devant laquelle je m'arrête est colorée et parée de fleurs empotées dans des contenants de métal. Un banc de bois rose invite au repos. Le tintement de la cloche annonce mon entrée. L'intérieur est sans charme. Le prélat crasseux est gondolé par l'humidité. Les pains sont empilés derrière le comptoir dans des caisses de plastique. Les murs en préfini assombrissent la salle. Le café est rempli d'habitues qui prennent une pause à cette heure de la journée. Ils me regardent, l'air blasé. Je cherche un endroit où passer la nuit. La caissière sollicite les clients qui y vont de leurs suggestions. On me donne des numéros de téléphone pendant que je commande un café. De l'eau de vaisselle. Infect comme le muffin aux carottes qui laisse une pellicule grasseuse sur les lèvres. Je passe quelques appels et déniche finalement une chambre dans un motel-cabines en retrait de la route. C'est la haute saison. Des camionnettes immatriculées au Québec occupent le stationnement. La pluie a cessé. Des enfants s'amuse dans l'eau pendant que leurs parents, qui les surveillent distraitemment, avachis dans des chaises longues autour de la piscine, boivent de la bière. Ils parlent fort. On les entend de loin. Un saint-bernard est couché sur le seuil. Il lève les yeux vers moi, avance sa gueule baveuse pour recevoir une caresse. Il est habitué aux étrangers. Je dois l'enjamber pour atteindre la réception. La dame me demande combien de nuits je compte rester. Je ne sais pas. Elle insiste gentiment, me demande d'où je viens. Je suis fatiguée et n'ai pas envie de répondre à ses questions. Je paie pour la semaine. Ma chambre est la dernière au bout de la rangée, tout à côté de l'appareil de climatisation et du filtreur de la piscine. J'ouvre la fenêtre et une brise s'engouffre dans la pièce, pas plus grande qu'un débarras. Je lance ma valise sur le lit et je quitte la chambre. J'ai envie de boire un verre de blanc bien frais.

Les restaurants familiaux ont la cote à l'Île. Je m'arrête dans un *diner*. Des néons éclairent la grande pièce meublée de tables recouvertes de nappes à carreaux rouges. Je m'installe près de la fenêtre. La condensation y a laissé de fines gouttelettes. La table boite, je glisse deux sachets de sucre sous une patte pour la stabiliser. Rien n'y fait, elle boite toujours. L'appareil de climatisation est bruyant. Le restaurant, vide à cette heure, est déprimant mais je n'ai pas le choix : c'est le seul ouvert à proximité et j'ai faim. Je commande un hamburger et une salade. Le restaurant ne sert pas de vin. Pas de permis. Les gens boivent trop ici, m'explique la serveuse. C'est plus simple de ne rien servir dans les restaurants. *Y boivent che-zeux*. Au bout d'un moment, qui m'apparaît plus long que la normale, elle m'apporte mon plat. Des frites molles, presque blanches, s'entassent sur deux feuilles de laitue iceberg surmontées d'une tranche de tomate verte. Je demande un clamato. La serveuse disparaît derrière une porte qui mène au dépanneur et me ramène une cannette avec l'étiquette collée dessus. Elle ne m'offre pas de verre. Je prends une bouchée du hamburger. Le pain imbibé de gras roule dans ma bouche. Je n'ai plus faim. Je laisse un billet de vingt dollars sur la table et je sors du restaurant.

La mousse d'Irlande

Les habitants de la Pointe ont vu la tempête s'approcher. L'air est salé. Des odeurs de mazout arrivent du Golfe. Les oiseaux tournent au-dessus de nos têtes de manière désordonnée. Comme moi, ils sont accablés par le temps lourd. Les pêcheurs n'ont pas pris la mer aujourd'hui, ils resserrent les amarres de leurs chalands en continuant à bavarder comme si de rien n'était. Leurs éclats de voix arrivent jusqu'à ma maison. Plus tôt dans la journée, le propriétaire est passé réparer un robinet qui fuyait. Il avait chaud et s'épongeait le visage avec un linge sale. Il sentait la transpiration. « Pas un temps pour travailler », a-t-il soupiré en se penchant sous l'évier. Je suis allée feuilleter une revue sur la galerie. Avant de partir, il a fait le tour de la maison pour s'assurer que les volets étaient bien attachés. Puis, il a marmonné quelque chose au sujet du toit de tôle qu'il fallait réparer. Je ne suis pas rassurée.

Un bruit me fait sursauter et je me renverse du café bouillant sur la main. Un oiseau s'est écrasé contre la baie vitrée. C'est le deuxième depuis le matin. Quels idiots. Il faut que j'accroche un rideau à cette fenêtre. Je sors voir s'il est encore vivant avant que le chat du voisin ne l'attrape. Il est assommé, incapable de se remettre à voler. Je referme ma paume sur son petit corps chaud comme pour empêcher que son cœur, qui bat trop fort, n'éclate dans sa poitrine. Je le dépose sur un essuie-tout, je mets un peu d'eau au fond d'une assiette avec des boulettes de pain. Je lui caresse la tête. Il se laisse faire. Pendant un moment, j'en oublie la tempête. Le ciel s'obscurcit. La maison devient de plus en plus sombre. J'allume les lampes.

Un courant d'air subit fait claquer la porte moustiquaire. La jardinière suspendue s'écrase au sol. Les voisins ont ri lorsque j'ai accroché ce pot. Les branches du grand pin craquent. Des chaises volent au fond du jardin. Il n'y a plus personne dehors. Je cours ici et là pendant que des éclairs de chaleur traversent le ciel. Je tente de tirer le rideau de la véranda pour couper le vent, mais je n'arrive pas à fixer les attaches aux crochets. Le tissu se tend comme une voile en pleine tempête. Le tonnerre retentit. Le crochet me glisse des doigts et m'érafle le pouce. Ça saigne. Je cours me réfugier dans la maison en jurant intérieurement. J'attrape une bouteille de désinfectant dans la pharmacie et j'en asperge ma blessure. L'écume blanche bouillonne au bout de mon doigt. Le produit est périmé depuis longtemps, mais me donne l'impression de nettoyer la coupure. Je rince et l'enduis de vitamine E. Je me fais un bandage de fortune avec des mouchoirs de papier. Je ferme les fenêtres et j'aperçois à ce moment mes draps sur la corde à linge. Ils battent l'air furieusement. Le tonnerre cogne de nouveau. Très près.

Un éclair déchire le ciel qui s'ouvre en deux, libérant une pluie abondante et drue. Je ne distingue plus la mer, ni les bateaux amarrés. Les rafales fouettent violemment les carreaux. Elles vont fracasser les fenêtres, c'est certain. Je me tiens loin de la grande vitrine. Mon tee-shirt me colle à la peau. La sueur dégouline dans mon dos. Je remonte mes cheveux en chignon. Des mèches se plaquent dans mon cou. Les orages ne m'ont jamais effrayée, mais cette fois, seule devant la mer, je suis terrifiée, aussi agitée qu'elle. Je respire profondément, je ferme les yeux pour me calmer, je n'y arrive pas. Je n'ose pas aller frapper chez mon voisin. Il habite beaucoup trop loin, j'aurais le temps d'être foudroyée. Je m'étends sur le sofa, les mains sur les oreilles. Les éclairs embrasent la mer. Je me relève. Je saisis dans la cuisine un paquet de biscuits aux pépites de chocolat, que j'avale les uns après les autres, en marchant de long en large. Je bois à même la pinte de lait. Manger me calme un peu. Le sang suinte au travers de mon pansement.

L'oiseau ne semble pas dérangé par la tempête. Comment savoir si un oiseau dort ou s'il est mort? Un éclair intense illumine la plage avant de plonger toute la côte dans le noir. Je crois avoir aperçu une lampe de poche sous l'évier lorsque mon proprio réparait le robinet. J'avance dans le demi-jour, je mets le pied dans une flaque. Un autre éclair. L'eau coule du plafond. Misère. Je jette la nappe par terre pour éponger le dégât. Le couvert du dîner tombe avec elle. J'attrape le plat à vaisselle. Le plafond coule à deux autres endroits, je n'en viens pas à bout.

La tempête s'éloigne et le tonnerre ne gronde plus, mais la pluie tombe toujours aussi fort. L'eau coule bruyamment dans les gouttières qui ne fournissent pas. J'entrebâille la porte, la chaleur est toujours aussi suffocante malgré l'orage. J'entends des voix chez mes voisins. De longs faisceaux blancs balaient le voisinage en s'entremêlant. Ma corde à linge est tombée. Les draps blancs sont couverts de terre et d'herbe mouillée.

Je m'affale sur le canapé. Les gouttes d'eau s'écrasent dans le plat à vaisselle. Je suis à bout de nerfs. Qu'est-ce que je suis venue faire ici?

Je me réveille tout habillée, sur le divan. Mes vêtements sont humides. Je ne me rappelle pas m'être endormie. Je suis courbaturée et mon cou est raide. Un rayon de soleil me darde. J'ouvre les yeux lentement. Je regarde autour. L'horloge numérique du four à micro-ondes clignote. Le plafond ne dégoutte plus. Le chardonneret m'observe depuis le rebord de la fenêtre, étonné de se trouver à l'intérieur.

Je prends une longue douche. L'eau chaude me détend. Mon pouce ne saigne plus. Rien de tel que la vitamine E pour cicatriser les blessures. J'en applique une fine couche sur mon visage en massant délicatement. Je m'enduis le corps d'une crème à l'avoine qui me donne faim. L'angoisse d'hier est disparue. J'enfile des vêtements secs et je prépare du café. Je sors sur la véranda. De petits moutons blancs viennent

s'échouer sur la plage. Le sable qui, hier, tournoyait dans les airs est maintenant lisse comme une nappe bien repassée. De gros cumulus planent en projetant au sol des ombres chinoises. Un vent doux et frais effleure ma peau. À part quelques chaises retournées et une jardinière cassée, il ne reste plus aucune trace de l'orage.

Sur le rivage, les pêcheurs ont troqué leurs bateaux pour des chevaux. Les bêtes sont harnachées de longs râdeaux et sillonnent la plage. On dirait une danse bien orchestrée. La plupart restent en eau peu profonde, mais certains s'aventurent plus loin. Leurs épaules puissantes repoussent les vagues avec une étonnante facilité. Les jambes des cavaliers sont immergées jusqu'aux hanches. Je trouve extraordinaire qu'il y ait encore des habitants de l'Île qui récoltent la mousse d'Irlande de cette façon. C'est magnifique. Je descends vers la grève à leur rencontre.

J'ai toujours été fascinée par les chevaux. Le père de Nathalie, ma meilleure amie, avait une écurie. Quelquefois, au cours de l'été, nous partions en excursion avec son père et son frère, Rémi, pour qui j'avais un énorme béguin. Il avait dix-sept ans et ne s'intéressait pas vraiment à moi. Pour lui, je n'étais qu'un bébé de treize ans, mais je me disais que s'il me trouvait bonne cavalière, j'avais peut-être une chance de lui plaire.

Je montais Dolly, une vieille jument dont la croupe, largement incurvée, me donnait le sentiment d'être protégée. Pourtant, dès que les autres chevaux se mettaient en marche, Dolly les dépassait au trot, l'encolure bien droite, la crinière au vent. Elle cherchait à les défier, à leur montrer qu'elle n'était pas finie, qu'elle avait encore de bons jours. J'avais entre les jambes une bête orgueilleuse. Nous étions faites pour aller ensemble. J'étais déstabilisée, mais je ne voulais pas avoir l'air poltron devant Rémi. Mon cœur battait fort et les rênes me glissaient des mains. Je tentais de demeurer en selle sans trop tirer sur la bride ou serrer les genoux. Au bout d'un moment, Dolly ralentissait, essoufflée par son petit manège. Le sentier sillonnait un

champ de blé et les longues tiges qui m'arrivaient aux genoux formaient un rempart rassurant contre les chutes. Enfin, c'est ce que j'aimais croire. Je descendais à pied la colline qui menait au cours d'eau. La promenade au bord de la rivière était agréable. Les vaguelettes léchaient les mollets de Dolly qui préférait avoir les flancs au sec.

Les cavaliers reviennent à présent vers le rivage. Ils retirent les harnais des chevaux qui flânent sur la plage pendant que les moissonneurs transvident les algues dans les pick-up. Les chevaux secouent leurs crinières mouillées, leurs naseaux frémissent. Ils flairent les cageots remplis de carottes et de pommes. J'enlève mes sandales et roule mes pantalons. Je m'approche de l'une des bêtes. Sa robe est châtain clair, son chanfrein doux comme du velours. Elle prend la pomme dans ma main ouverte. Je sens son souffle chaud sur ma paume. Sa barbe me chatouille. Je pense à Rémi en souriant.

Photos de vacances

Ma mère sourit rarement sur les photos. Surtout les photographies de vacances. Elle a toujours l'air préoccupé : elle nous interdit de déranger mon père avec des peccadilles. Elle dit que ce sont ses vacances à lui. Elle voit à tout. Comme à la maison, le confort et l'espace en moins, et prépare les repas sur la minuscule cuisinière de la roulotte. Ma mère n'a jamais aimé cuisiner. Elle préfère les choses simples qui se préparent rapidement. Se nourrir est pour elle une tâche parmi d'autres. Elle mange du bout des lèvres.

En camping, elle fait la lessive dans une buanderie publique. Mettre nos vêtements dans des machines que d'autres personnes ont utilisées lui fait horreur, je ne comprends pas pourquoi. Les machines à laver sont forcément propres. Elle me répète toujours de faire bien attention de ne rien échapper sur le plancher. L'autre jour, elle a piqué une crise lorsque notre voisin a rapporté les sous-vêtements que j'avais oubliés dans la sècheuse. La scène était assez cocasse. Il tenait les sous-vêtements dans ses mains et expliquait – en anglais – quelque chose à ma mère qui comprenait à moitié. Après quelques minutes, elle lui a arraché les vêtements et est rentrée dans la roulotte en me criant de la suivre. Je lui ai dit « ce n'est pas grave, tout le monde porte des petites culottes ». « Fais pas ta finfinaude ». Elle m'a privée de dessert pour le reste de la semaine. Heureusement, nous étions déjà jeudi.

Je crois que ma mère ne s'amuse jamais en vacances. Elle s'inquiète des orages électriques, des vents violents qui peuvent arracher l'auvent, des dangers d'électrocution, des coups de soleil à traiter à la calamine qui tache tout et se plaint

de l'humidité dans les sacs de couchage qui provoque un frisson malgré la chaleur à l'extérieur. Mon père lui dit de ne pas s'énerver pour rien, ce qui, à mon avis, l'énerve encore plus. Elle est moins patiente qu'à la maison et nous dispute souvent.

Ce qui l'effraie par-dessus tout, je crois, c'est l'eau. Douce, chlorée ou salée, cela ne fait aucune différence. Ma mère ne s'approche jamais de l'eau. Je ne sais pas pourquoi elle en a si peur. Mon père veut voir la mer l'été. Des vacances sans camping au bord de la mer sont inconcevables pour lui. Nous plions bagages dès la fin des classes et ne revenons qu'au début du mois d'août.

Je suis la cadette d'une famille de trois enfants. J'ai une sœur, Juliette, et un frère, Michel. Ils me traitent comme un bébé et cela m'exaspère. Ils disent que je pleure trop souvent. J'ai la permission d'aller à la mer seulement si mon père y va. Il me juche sur ses épaules et nous avançons jusqu'à ce que le niveau d'eau atteigne son cou. Ce qui veut dire très loin parce que mon père est grand. Même ma sœur et mon frère ne vont pas aussi loin. Je parie qu'ils ne savent pas que l'eau se retire parfois pour former de petits oasis au milieu de la mer. Mon père m'y dépose pour aller nager. Je piétine le sol pour repousser les vaguelettes qui viennent se briser sur mon îlot. Les empreintes laissées par mes pieds sont aussitôt recouvertes par l'eau. Je joue à Robinson Crusoe. Nous sommes sur une île déserte. Mon père plonge dans les flots. Je suis un peu inquiète lorsqu'il s'éloigne en me laissant seule au beau milieu de la mer. La marée pourrait monter et je serais engloutie. Mais il ne part jamais longtemps et cela me soulage à chaque fois de le voir réapparaître en crachant des jets d'eau bien droits, comme une baleine. Je remonte sur ses épaules et nous laissons le courant nous ramener au rivage.

Mon père dit qu'il est temps que j'apprenne à nager. Il me tient à l'horizontale. Je suis toute raide. Le clapotis de l'eau m'éclabousse le visage. J'en avale un peu. Il essaie de me convaincre qu'il n'y a rien de plus facile que de nager. « À cause du

sel », me dit-il. «Tu vas flotter sur l'eau à cause du sel. Il n'y aucun danger.» Mon père n'aime pas les peureux. Alors je ne lui dis pas que j'ai peur et que je préférerais qu'il me prenne dans ses bras pour m'amener au large, comme d'habitude.

Je m'agite dans l'eau mais je n'arrive pas à coordonner mes jambes et mes bras. Je lui crie de ne pas me lâcher. Nous nous éloignons de la plage. Ma mère est toute petite sous le grand parasol rayé jaune et vert. Elle ne me voit pas, elle a le nez plongé dans son livre. Mon père m'explique les mouvements du crawl. « Il faut alterner les bras tout en battant des jambes pour avancer plus vite; relève la tête de côté pour respirer par la bouche. Pas par en avant, sur le côté! Ferme les yeux. » Je mélange tout. Je ne comprends rien à ses explications et j'avale de plus en plus d'eau. Mon corps balance dangereusement sur ses avant-bras. Il me répète ses directives, il s'impatiente parce que je ne fais pas ce qu'il me dit. Je me concentre pourtant sur mes mouvements mais les conseils de ma sœur qui nage maintenant autour de nous me distraient. Elle m'énerve. Tout à coup, je ne sens plus les bras de mon père sous mon ventre. Il m'a laissée tomber! Je panique. Une vague se jette sur moi. J'essaie de reprendre pied mais je ne touche pas le fond. Je vais me noyer.

Sous l'eau tout est silencieux. Je n'entends plus ma sœur, les vagues ont cessé leur va-et-vient. Seule une petite ondulation, causée par des jambes sans corps qui continuent de battre autour de moi, me berce doucement. Comme une feuille qui tombe d'un arbre. J'ouvre les yeux pour y voir plus clair. Mes pieds effleurent un tapis de galets blancs et rosés. J'allonge le bras pour ramasser une pierre nacrée plus brillante que les autres et la coince dans un pli de mon maillot de bain. Un crabe décampe aussi vite que le lui permettent ses petites pattes en soulevant des nuages de sable qui brouillent l'eau. Les rayons de soleil illuminent les particules dorées qui voltigent autour de moi comme les flocons de mes boules à neige. Des poissons exotiques me soufflent des baisers et ma bouche se remplit d'eau. Je n'arrive plus à respirer. Des cris me parviennent d'en haut. Mon cœur bat dans mes tempes et mes

poumons commencent à brûler. Je me donne une poussée et la douleur transperce mon pied. Deux mains m'empoignent solidement pour me ramener à la surface.

Il fait beaucoup plus froid au dehors. L'eau salée me brûle le nez et la gorge. Je la recrache à travers mes larmes. Mes yeux piquent. Mon père a l'air contrarié. « Il faut continuer à battre des jambes pour ne pas couler », me dit-il. Ma sœur m'éclabousse en riant comme si de rien n'était. « Allez, gros bébé, t'as juste pris un bouillon. Tu vas t'en remettre. » Je sanglote en m'accrochant au cou de mon père. Je ne veux pas recommencer. Mon pied a heurté un objet coupant et la vue du sang dissuade mon père de poursuivre la leçon de natation. Il me ramène au rivage. « On va revenir demain », me dit-il. Ma mère nous attend sur le sable et m'arrache des bras de mon père. Elle a tout vu. Elle ne voudra pas que j'y retourne.

Le bandage doit être conservé au sec, a précisé l'infirmière, en le recouvrant d'une chaussette de coton jaune qui m'empêche d'attacher mon espadrille. Je ne ressens plus de douleur mais je fais semblant de boiter devant mon père. Ma sœur et mon frère se moquent de moi. Ma mère me garde près d'elle et ne veut plus que je m'éloigne. Alors, je fais la grande roue dans le sable en prenant bien soin de ne pas salir mon pansement. Ma chaussure vole au-dessus de la tête d'un couple de vacanciers endormi qui ne s'aperçoit de rien. « Fais attention Gabrielle » me crie ma mère. Mon père lui dit qu'il faudra bien que je surmonte ma peur. Elle l'avertit de ne pas me brusquer.

En creusant des trous dans le sable, je guette ma mère du coin de l'œil. Mon père est parti avec ma sœur et mon frère au parc d'attractions. Ils voulaient m'emmener avec eux, mais j'ai prétexté ma douleur au pied. Ils n'ont pas insisté. Je préfère rester sur la plage avec ma mère. Les cônes de sable que j'empile les uns sur les autres ne ressemblent pas vraiment à un château. Le manche de ma pelle de plastique s'est cassé. Je suis fatiguée de creuser, de tasser et d'empiler pour rien. Je m'ennuie.

Il est presque midi. Le soleil tape dur sur nos têtes. J'ai chaud mais il est hors de question que j'aille à l'eau. « Tu veux manger quelque chose? » Nous rangeons le matériel de plage dans les casiers réservés aux baigneurs et nous nous dirigeons vers les restaurants sur la jetée. Ma mère commande deux orangeades et deux frites qui grésillent dans nos mains. Le gras traverse le cornet de papier. Elle ajoute du vinaigre et beaucoup de sel, je préfère cela au ketchup. Les goélands, attirés par l'odeur de la friture, tournent au-dessus de nos têtes en lançant des cris stridents. J'avale mon repas en vitesse.

Nous marchons tranquillement sur la rue principale. Pour une fois, nous ne sommes pas pressées. Ma mère m'achète un petit sac à main recouvert de coquilles dans lequel je glisse mon porte-monnaie. Le sac est muni d'une belle courroie rose et je le porte en bandoulière sur mon tee-shirt d'Old Orchard Beach, Maine. Ma mère est détendue, elle rit. Elle porte une robe d'été bleu pâle et des sandales à talons hauts. La couleur de sa robe contraste avec son bronzage. Même en vacances, ma mère soigne sa tenue. Elle ne sort jamais sans maquillage et sans se parfumer. Elle met du temps à se préparer et mon père s'impatiente toujours en l'attendant.

Nous faisons des grimaces dans la cabine du photomaton. Les photos sont ratées parce que je bouge sans arrêt. Nous décidons de recommencer. La seconde série est mieux. Ma mère m'assoit sur ses genoux et passe ses bras autour de moi. Elle dit que c'est pour m'empêcher de gigoter. Sur les photos, son visage est collé contre le mien. Je lui ressemble. Nous avons la même bouche et le même menton rond. Je glisse précieusement les photos dans mon sac.

Je repère un gros coquillage blanc sur une tablette. Je comprends à demi ce que le vendeur me dit. Il parle anglais. Il appuie la coquille contre mon oreille. Je sais qu'on doit y entendre la mer. Ma grand-mère en a un semblable. « Listen carefully to the sound of the sea. » Sa voix chante comme les vagues. Il y a trop de bruit dans

le magasin pour distinguer le son de l'eau mais je l'achète quand même. Je me hâte de payer avant que ma mère sorte de la cabine d'essayage. Tout mon argent de poche y passe. Je l'offre à ma mère. Elle le trouve joli. Elle dit qu'elle le mettra sur sa table de chevet. «Tu ne boites plus, on dirait. On enlèvera le bandage à la maison seulement. Il faut être prudente avec tous ces petits cailloux dans le sable.» Je la remercie en silence. J'ai bien réfléchi cet après-midi et je ne veux vraiment plus apprendre à nager. Je n'en vois pas l'utilité.

De retour sur la plage, ma mère m'aide à construire un château. Ma sœur et mon frère sont revenus du parc. C'est à peine s'ils jettent un coup d'œil à notre travail avant de retourner à l'eau. Nos jeux d'enfants ne les intéressent pas. Ma mère et moi sommes absorbées par notre tâche. Le sable s'infiltré sous les coutures et les bretelles de mon maillot et me chauffe la peau. Je suis en train d'attraper un coup de soleil mais je ne veux pas m'arrêter. Avec ma mère, je ne m'ennuie jamais. Vers la fin de l'après-midi, notre château est terminé. Nous l'avons entouré de maisonnettes, d'un pont et d'un moulin à vent sans ailes. La marée commence à monter et lèche les murs de notre forteresse. Un peu de temps encore et le village sera complètement recouvert.

Avec son Polaroid, mon père prend des photos de maman et moi devant notre ouvrage. Ma mère sourit. Ce sont les plus belles vacances de ma vie.

Le toit de cuivre

J'ai commencé à être vieille à 44 ans. Cela n'a pas paru tout de suite. Je n'ai pas eu comme ça, un beau matin, le cou chiffonné et les mains couvertes de taches brunes. Un mouvement graduel m'a déchirée de l'intérieur. C'est ainsi que ça a commencé.

L'idée s'est imposée à moi au cours de l'une de ces interminables traversées de la banlieue vers la ville, en route vers le bureau. Je me voyais, assise sur le toit de tuiles d'une maison, un champ de blé à ma gauche, un verger à ma droite. La maison n'avait qu'un étage. Elle était accueillante, avec des vignes solides qui s'accrochaient à ses murs de briques roses. J'imaginai l'intérieur frais. Il n'y avait pas de rideaux aux fenêtres; seuls des volets de bois, couleur sauge, filtraient la lumière du jour. C'était l'automne, ma saison préférée. Les pommiers étaient lourds. Des échelles s'appuyaient aux arbres. Des enfants tournaient autour en criant, excités de pouvoir enfin cueillir les fruits. Les fermiers faisaient les foins. J'étais loin des vertiges de la ville. Je n'avais plus besoin de bouger pour avoir la sensation d'être en vie. L'horizon s'étalait devant moi. Le temps n'existait pas. Je ne me sentais plus déchirée par les dilemmes insolubles qui m'empoisonnaient l'existence. Je rêvassais en écoutant le bruissement du vent dans les feuilles. Des promeneurs passaient sur le trottoir. Ils soulevaient leur chapeau en m'apercevant, tout naturellement. La vie était douce.

C'était clair, je voulais être ailleurs. J'étouffais entre les quatre murs de ma vie. Je ne savais plus ce que je voulais, j'ignorais ce qui pouvait me rendre heureuse.

J'échafaudais des projets qui n'aboutissaient pas. Je m'épuisais à force de chercher un semblant de bien-être. J'avais envie de tout raser. De mettre le feu et de me sauver.

Malgré cela, j'avais de la difficulté à me représenter dans un autre lieu. Je ne savais par où commencer pour changer les choses. Pas d'énergie pour déplacer la montagne qui se dressait devant moi. J'étais constamment fatiguée, moi qui avais toujours été entreprenante. J'étais devenue cynique, et tout, autour de moi, justifiait cette attitude.

Pourtant, en une semaine tout fut décidé.

J'ai commencé par faire le ménage de la maison, pièce par pièce. J'allais dans les moindres recoins, j'ouvrais les armoires et les tiroirs, je jetais les vêtements usés que je ne portais plus depuis longtemps. J'avais besoin de nettoyer, de dégager l'espace autour de moi. Dans une boîte, j'ai lancé les objets qui encombraient la maison : des assiettes rapportées d'Espagne, des figurines de Rome, des cadres en bois du Maine. Je respirais déjà mieux. J'ai frotté les murs et les fenêtres, aéré les rideaux au grand vent. Astiqué les meubles, sans m'arrêter, jusqu'à ce que la maison soit étincelante. J'ai mis fin aux abonnements, coupé les cartes de crédit. J'ai transféré mon courrier vers une boîte postale. Un déplacement temporaire, ai-je annoncé au maître de poste qui s'en fichait. Puis, je suis allée marcher au bord du Richelieu. Je me suis assise sur une roche plate. Les choses pouvaient à nouveau changer. Elles avaient déjà commencé. Je retrouvais mon énergie et mon courage. Le courant fougueux de la rivière emportait mes idées noires. C'était bon.

Le lundi suivant, j'ai rencontré mes deux associées, Anne et Julie. L'entretien a débuté sur un ton amical. Je me sentais bien disposée à leur égard et j'avais envie que les choses se règlent rapidement. Nous nous sommes assises autour de la table dans mon bureau, un café à la main. Je leur ai annoncé que je souhaitais vendre mes parts dans la boîte de design intérieur que nous avons fondée toutes les trois à la sortie de

l'école. Elles n'ont pas semblé surprises par la nouvelle. Elles ont protesté un peu, pour la forme; je les sentais soulagées, mais elles n'auraient jamais osé l'admettre. Ma présence devait leur peser. Plus j'essayais de leur expliquer ma décision, plus leur indifférence m'énervait. Elles restaient impassibles. Nous avions pourtant été les meilleures amies du monde. J'ai dit que je ne me sentais plus à l'aise avec la direction que prenait notre pratique. Julie a sourcillé, m'a demandé à quoi je faisais référence. J'ai parlé des clientes qui négociaient à la baisse, mettaient en doute notre expertise, s'accaparaient nos idées pour les réaliser elles-mêmes. Nous aurions dû être plus vigilantes. Elle m'a répondu que je n'avais pas su m'adapter aux besoins de la clientèle. J'avais l'impression d'entendre Jacques, avec ses reproches voilés. Lorsqu'Anne a fait allusion aux clients qui se plaignaient de moi, je me suis mise en colère. Je n'accepterais pas de me faire dicter ma conduite par des gens sans imagination qui se contentaient de reproduire chez eux des idées puisées dans des magazines luxueux. Si elles voulaient faire de la copie, ça les regardait. Elles me regardaient avec un petit sourire en coin. Pauvre Gabrielle, toujours aussi énervée. Ce fut encore pire. Je les ai accusées d'être des éteignoirs, d'avoir étouffé leur passion pour faire de l'argent, d'avoir trahi notre rêve de créer de la beauté autour de nous. Je sentais qu'elles se retenaient pour ne pas envenimer la discussion. Anne a dit que Jacques avait bien raison, je ne savais pas ce que je voulais. J'étais devenue impossible à vivre. Je les ai regardées, interloquée. Depuis quand parlaient-elles à Jacques? Je suis sortie en claquant la porte. Le soir, j'ai écrit un courriel pour m'excuser d'avoir été aussi désagréable. Je vivais une période stressante, la décision de les quitter s'avérait difficile. Elles avaient raison, j'étais devenue insupportable. Je m'en voulais d'être si hypocrite, mais si je voulais qu'elles me rachètent mes parts, je devais faire amende honorable.

Au bout de quelques jours tous mes dossiers avaient été transférés. Nous étions passées chez le notaire et à la banque. J'avais entre les mains une jolie somme qui me permettrait de vivre confortablement pendant au moins deux ans, davantage si je

faisais attention. Anne a suggéré qu'on aille dîner toutes les trois pour souligner l'événement. J'ai décliné sans donner de raison et je suis partie.

De retour à la maison, j'ai rédigé deux lettres : une première pour mon mari – il la trouverait à son retour de voyage – et une seconde pour mes parents. J'aurais aimé leur dire que je m'affranchissais, que j'étais devenue une adulte qui allait vivre sa vie pleinement. Profiter de chaque moment au lieu de toujours vivre dans la crainte d'une catastrophe. J'en fus incapable. Ils n'auraient vu qu'une critique là où je touchais à l'essentiel. Cela m'a pris beaucoup de temps pour composer cette lettre. J'écrivais une ligne, je la biffais. Les boulettes de papier s'accumulaient dans ma corbeille. Je leur ai finalement écrit de ne pas s'inquiéter de mon départ. J'avais besoin d'espace. Je donnerais des nouvelles aussitôt installée.

J'ai ensuite envoyé un courriel aux amis et connaissances en masquant les adresses. Le même message à tous. C'était sans doute impoli, mais je n'avais pas le goût d'envoyer des notes personnalisées. Pas le goût de répondre non plus. « On devrait se voir. » J'ai regretté presque aussitôt ces messages, mais il était trop tard pour les rappeler. J'ai enfin passé quelques coups de fil à des proches, il n'y en avait plus beaucoup. À certains, j'ai tenté d'expliquer mon état d'esprit. Ils m'ont suggéré de me reposer, de consulter. « Un peu de fatigue, c'est tout. Ça va passer. » Les conversations sont demeurées superficielles. Il y a des choses qui ne se partagent pas, même avec des amis.

Pour finir, j'ai appelé Mathieu, le fils de Jacques. Il n'avait jamais vécu avec nous et n'avait que trois ans lorsque j'avais rencontré son père. Il venait à la maison un weekend sur deux. C'est moi qui m'en occupais. Nous allions jouer au parc ou nous allions à vélo. Il s'endormait dans son siège et sa petite tête heurtait mollement mon dos. Nous écoutions *Passe-Partout* ensemble, et je me surprénais parfois à chanter les comptines, seule dans ma voiture ou au bureau. Après le bain, je le couvrais de

poudre pendant qu'il sautait sur notre lit en poussant des cris. Il avait parfois de grands éclats de rire qui me faisaient craquer. À l'heure du coucher, on s'emmitouflait dans une couverture moelleuse et je lui racontais des histoires. Souvent, je retrouvais sur moi l'odeur de son petit corps aussi puissamment que s'il avait été à mes côtés. Nous étions seuls au monde. C'était le petit garçon que je n'avais pas eu et qui aurait peut-être donné un sens à ma vie. J'avais le cœur brisé quand nous allions le conduire chez sa mère. En revenant à la maison, je serrais sa doudou contre moi. Je n'en avais jamais parlé à Jacques, qui me trouvait trop émotive avec Mathieu. Il ne s'était jamais intéressé aux enfants. Il ne s'intéressait pas aux autres, de toute façon.

Quelques jours avant mon départ, nous sommes allés luncher, Mathieu et moi. Il m'a trouvé l'air reposé. Chloé et lui venaient de faire connaissance, ils ne s'étaient pas lâchés depuis une semaine. Je l'observais. Il avait de beaux yeux pers, une fine cicatrice entre les sourcils et au bout du nez un point de beauté que j'aimais embrasser. Je ne lui ai rien dit de mes intentions, je ne voulais pas déranger son bonheur. Il m'était plus difficile de le quitter lui que de laisser son père. À la fin du repas, je l'ai regardé partir, les yeux dans l'eau.

Vendredi après-midi, tout était terminé. Je me suis fait faire des mèches couleur de miel, et j'ai reçu un long et profond massage. Le soir, j'ai coupé des hydrangées du jardin, mis une jolie nappe blanche. Je me suis préparé une assiette de jambon de parme avec du cheddar, des figues, une poire et des noix de Grenoble. Je trempais mon pain dans l'huile d'olive en dégustant un sauvignon blanc. Le vin était bon. J'ai vidé la bouteille en faisant le tour de la maison, une maison moderne que Jacques avait dessinée et que je n'avais jamais aimée. Elle avait été la source de nombreuses disputes entre lui et moi. Il disait qu'il n'aimait pas mon style de design. J'en étais restée abasourdie. Je n'avais jamais digéré l'insulte. Je l'avais en retour accusé d'être un architecte sans âme. J'avais fini par céder, épuisée par les chicanes et accablée par

le doute. Il avait décidé du moindre détail: matériaux, couleurs, meubles, tout se déclinait en gris. Sauf mon bureau, dans lequel j'avais installé une moquette rouge et des meubles blancs, sans doute pour le provoquer. La lumière entrait à flots. J'avais installé une immense toile représentant un paysage des Îles-de-la-Madeleine : une toute petite maison rouge au milieu d'un champ vert-jaune surplombé d'un ciel bleu qui occupait les deux tiers du canevas. Jacques l'avait en horreur. J'avais l'impression de vivre dans un bunker qui représentait ce que j'étais devenue, une coquille vide et ennuyeuse.

Comme à son habitude, mon mari a téléphoné pour me souhaiter une bonne nuit. Il m'a trouvée de bien belle humeur, j'étais chaleureuse sans être tendre; j'avais le sentiment de parler à un ami d'enfance, dont on s'informe sans vraiment s'intéresser à ce qu'il dit.

La fenêtre était restée ouverte. La chambre était fraîche. Jacques fermait toujours les fenêtres dès la fin août. Je me suis mise au lit en ayant hâte au lendemain matin comme si je partais pour un très long voyage. Ce sentiment me remplissait de joie. L'air sentait le gazon mouillé. Les grillons avaient cessé de chanter. J'étais détendue et j'ai dormi profondément. Les oiseaux m'ont réveillée à 5h30. J'ai bu mon café sur la terrasse en lisant le journal. Rien ne me pressait.

Je n'ai conservé qu'une seule valise. Le reste a pris la direction de l'Armée du Salut ou des ordures. Dans un sac en toile, j'ai rassemblé mes vêtements d'hiver, juste au cas.

J'ai choisi trois livres dans ma bibliothèque. L'autobiographie de Gabrielle Roy, des nouvelles d'Alice Munro et *Une divine plaisanterie* de Margaret Laurence. J'ai glissé lentement mon doigt sur la tranche des autres titres. Puis j'ai tiré un recueil de textes de Nancy Huston, *Âmes et Corps*, et l'essai de Suzanne Jacob, *Histoires de*

s'entendre – j'avais enfin classé mes livres par ordre alphabétique. J'ai hésité un moment, je les ai feuilletés en relisant les passages surlignés. «Dire une chose, une seule... mais en profondeur», suggérait Nancy Huston. Dans la marge j'avais annoté : « Les mots des autres entravent les miens depuis trop longtemps. Il est temps que je retrouve la parole». Qu'est-ce que j'avais tant à dire? Un bref moment de découragement m'a saisie. La vérité, c'est que j'avais laissé la parole aux autres parce que ça m'arrangeait. J'ai longtemps cru que ce que je disais n'avait aucune importance. J'ai déposé les livres sur la table, me suis appuyée contre le rebord de la fenêtre. Le soleil me chauffait le visage. J'observais le chat du voisin couché dans la plate-bande. Il se léchait les pattes, sans attente ni hâte. La torpeur m'engourdissait. À quoi bon désirer autre chose? Cette quête incessante me rend malheureuse. Il est trop tard pour moi. La sonnerie du téléphone m'a fait sursauter. J'ai attrapé les livres, ramassé mon appareil photo, mon ordinateur et mon iPod et je suis sortie précipitamment. Sans répondre. J'ai chargé l'auto, recouvert la toile d'une grande couverture et l'ai mise sur la banquette arrière puis j'ai arrosé les fleurs pour leur donner un sursis. J'ai fait le tour de la maison, par habitude. Déposé les clés sur la table de la cuisine à côté de la lettre. Puis j'ai activé le système d'alarme, pour la dernière fois.

J'ai démarré la voiture et me suis éloignée sans un regard pour la maison. Droit devant. J'ai traversé le pont et roulé vers le nord. Puis j'ai bifurqué à l'est. Traversé la ville dans le trafic étouffant du vendredi après-midi, sans impatience et sans juron. *Total Eclipse of the Heart* de Bonnie Tyler jouait à la radio. À un carrefour, un chauffeur d'autobus m'a crié quelque chose.

Ne rien entendre. Ne rien sentir. J'ai monté le son.

J'ai poursuivi ma route vers l'est. Ça m'a saisie d'un coup. Je me suis mise à trembler. Ça partait du ventre et ça montait par secousses. J'ai cru que j'allais vomir.

J'ai baissé la vitre. Un drôle de cri s'est étouffé dans ma gorge et j'ai éclaté en sanglots. Autour de moi les conducteurs klaxonnaient. J'ai serré à droite et me suis faufilée dans le stationnement d'un Tim Hortons, loin des portes d'entrée et du service à l'auto. Des adolescents, entassés dans une Civic, se sont stationnés à quelques pieds de moi. C'est à peine s'ils m'ont vue. Le son de la basse faisait tanguer leur voiture. Je n'arrêtais pas de pleurer.

« Quelque chose ne va pas, madame? »

Un jeune policier se tenait debout à côté de ma portière. Je ne l'avais pas vu arriver. Je n'ai pas répondu tout de suite. Il a fait le tour de la voiture en regardant à l'intérieur puis il est revenu vers moi.

« Un malaise, c'est tout. Ça va maintenant. Je vais pouvoir repartir. »

Il n'a rien dit sur mes yeux rougis et sur les mouchoirs chiffonnés sur le siège du passager. Il m'a seulement regardée sortir du stationnement.

À Québec, j'ai loué une chambre dans un petit hôtel de la rue Saint-Paul où j'étais déjà descendue. L'employé de la réception avait des écouteurs sur les oreilles. Il a complété la fiche d'inscription rapidement, sans me regarder, sans dire un mot. Je lui en étais reconnaissante. Il m'a donné la clé et je suis montée. Dans la chambre, j'ai laissé les rideaux ouverts, enlevé mes souliers et je me suis recroquevillée sur le lit, sans me déshabiller, un oreiller entre les genoux. Il était dix-neuf heures vingt.

À cette heure, Jacques était rentré de voyage et avait trouvé la lettre.

Lettre à un mari absent

Jacques,

Je suis partie. J'ai quitté la maison, le travail. J'imagine que je t'ai quitté aussi. Il n'y a pas d'autres manières de le dire. Tu ne seras pas content de l'apprendre de cette façon, toi qui n'aimes pas être pris au dépourvu, mais c'est la seule que j'ai trouvée. J'ai besoin de reprendre des forces, de retrouver ma vitalité loin de tout, loin de toi.

Ce que j'ai laissé dans la maison t'appartient, fais-en ce que tu veux. Si tu décides de vendre, ça te regarde. Je ne te demanderai rien. Inutile de chercher à me joindre.

Je suis très sereine.

Je te souhaite de trouver le bonheur.

Gabrielle

La rue sans nom

J'ai cherché longtemps avant de trouver la maison. J'habite Tignish. Anglo Tignish, plus précisément. Je loue une maisonnette bleu azur avec des cadrages et des volets blancs, au bout d'un chemin de terre qui ne porte pas de nom. Il n'y a pas d'adresse civique. Cela m'a tout de suite plu. C'est un garage transformé qui appartient au boucher du village et qui a été construit sur la terre de son frère dont la maison est à plus de mille pieds. Le propriétaire, Paul Gaudet, vit à Tignish Shore, une petite communauté d'une vingtaine de familles, avec sa femme Dorothy. Ils ont l'air sympathique. La jeune cinquantaine, pas d'enfants. Ils forment un couple plutôt désassorti. Lui est de taille moyenne, mince, avec les traits fins. Elle est grande, rousse, plutôt forte avec un front large et intelligent.

J'ai versé à l'avance le loyer pour les trois premiers mois. Le montant est plus que raisonnable et l'endroit est parfait pour moi. Monsieur Gaudet ne m'a posé aucune question et a accepté l'argent comptant. Nous nous sommes serré la main. Il m'a tendu les clés, puis s'est éclipsé vers l'arrière-boutique. Sa femme me fait penser à ma sœur. De sa caisse, elle m'a observée avec attention. Quelque chose de triste dans son regard m'a fait hésiter, puis je me suis ravisée. Je ne lui ai rien dit. J'ai réglé mes achats et je suis sortie.

Les habitations s'alignent sur une seule rue, devant une longue promenade en bois qui longe la mer. Elles sont éloignées les unes des autres. Sans clôtures ni haies. Étonnamment, aucune maison n'a de vue sur la mer, sauf la mienne qui possède une large vitrine. Deux grands pins jettent de l'ombre au milieu de mon terrain, jauni par

le vent. Ils servent d'abris aux oiseaux. Des verges d'or et des immortelles, témoins d'une nature façonnée par la mer et qui refuse d'être domptée, poussent ici et là dans la terre rouge. L'intérieur est sobre et lumineux. Il y a une grande pièce au rez-de-chaussée, avec les murs peints en blanc, ainsi qu'une petite salle de bains. La chambre est située à l'étage. Un matelas moelleux, déposé sur une base en bois, occupe presque toute la mezzanine. Pour accéder à mon lit, je dois me pencher un peu pour éviter les poutres en saillie. Les meubles, la vaisselle, les draps et les serviettes, tout est blanc. Seule tache de couleur : quelques plantes vertes et, aux murs, des reproductions de paysages maritimes accrochées trop près du plafond. J'ai appuyé ma toile des Îles par terre contre l'un des murs du salon. Une odeur de lavande flotte dans l'air. Des voilages légers sont suspendus aux fenêtres et laissent entrer la lumière. J'ai l'impression de mieux respirer dans cette maison décontractée.

Une fois ma valise vidée et mes vêtements rangés dans les tiroirs de la commode, j'ai poussé la table en bois de la cuisine devant la grande baie vitrée du salon, et ouvert toutes les fenêtres. Le sel se mêlait à la lavande. En moins d'une heure, tout était installé. Pour mon premier repas, j'ai préparé une omelette aux champignons et l'ai mangée en regardant l'horizon, étourdie de tant d'espace.

Il m'a tout de même fallu du temps pour m'acclimater à mon nouvel environnement. La ville me manquait. L'espace et la solitude m'affolaient. Je ne cherchais pas à me lier aux gens, je n'avais aucun projet précis autre que celui d'écrire, mais j'étais toujours pressée de sortir du lit. J'allumais la radio, j'allais me promener au bord de la mer, je marchais rapidement, la tête baissée, mon iPod sur les oreilles. Je dressais toutes sortes de listes pour m'occuper l'esprit. J'achetais les magazines disponibles en kiosque. Je cornais les pages pour me rappeler de me procurer une crème pour les pieds ou un livre récemment publié. Je commençais une chose et je l'abandonnais aussitôt. Je me sentais boulimique. Mon esprit cavalait dans toutes les directions, sans s'arrêter. Les restaurants, les cinémas, les marchés publics me manquaient, et le

silence était assourdissant. La peur d'avoir commis une erreur m'angoissait. J'avais essayé tant de choses pour trouver le bonheur. Je vivais enfin la vie que j'avais imaginée, me levant à l'heure que je voulais, sans contraintes ni obligations, et pourtant je ne me sentais pas plus heureuse. J'avais faim de quelque chose de grand, d'excitant, et j'étais venue me réfugier dans un bled perdu au bout du pays. Mon vertige était plus fort qu'avant. Comment les gens d'ici occupaient-ils leurs soirées et leurs fins de semaine? De quoi parlaient-ils? Comment pouvait-on se satisfaire d'une vie si routinière, sans autres ambitions que d'envoyer des enfants à l'école et de payer ses comptes à la fin du mois?

Un matin, je suis sortie courir, l'estomac au bord des lèvres. Mon déjeuner ne passait pas, j'ai chaussé mes espadrilles malgré tout. Je ressentais un élanement de la hanche au genou comme si, à chaque enjambée, quelqu'un s'amusait à pincer le nerf qui les reliait. Je courais trop vite. J'ai ralenti pour faire quelques pas et m'étirer. La douleur s'est estompée. J'ai repris ma course et j'ai trouvé un second souffle. Je me suis dirigée vers le promontoire. Cent-vingt-trois marches vers un point de vue magnifique sur la côte. J'y étais déjà montée. J'ai accéléré légèrement.

En trébuchant sur une marche, je suis tombée sur le genou. Il était éraflé. Je me suis relevée en regardant autour pour voir si quelqu'un m'avait vue. Pur orgueil. J'ai monté quelques marches encore et j'ai senti une douleur si aigüe à la rotule que j'ai dû m'asseoir. J'étais à mi-chemin de la montée, effondrée. Je n'avais aucune idée de ce qu'il fallait faire pour transformer mon existence et maintenant mon corps me lâchait. Quel gâchis.

La seule chose à faire était de rentrer à la maison, de prendre une douche, de tenter de me calmer. L'idée d'une sieste me donnait un peu de courage. Tout à coup, un intense serrement à la poitrine m'a pliée en deux. Malgré mes respirations, la douleur s'est amplifiée. Elle a irradié jusqu'à mon bras gauche. Cela ne pouvait pas être une crise

cardiaque! Je me suis accrochée au garde-corps. J'ai recommencé à descendre les marches une à une comme une petite vieille. La sueur perlait sur mon front. La bile m'emplissait la bouche. Je me suis penchée par-dessus la balustrade et j'ai rendu tout mon déjeuner. Mon corps était secoué de frissons. J'avais mal aux côtes. Je suis restée ainsi un long moment, cramponnée à la rambarde pour laisser passer l'agitation de mon estomac. Quand ça été fini, j'ai recommencé à descendre. Ma poitrine s'est à nouveau contractée.

Une petite fille se balançait dans le parc au bas des marches. J'ai voulu lui crier d'aller chercher de l'aide. Ma voix chancelante m'a déroutée. La fillette est restée sans bouger. J'ai fait un nouvel effort et je lui ai crié en anglais, cette fois. Elle a filé en direction des maisons, apeurée. J'étais désespérée. Je me suis assise lourdement. Il n'y avait plus personne autour de moi. Au bout de quelques minutes, la petite est revenue avec sa mère. J'ai essayé d'expliquer à la femme que j'avais sans doute fait une indigestion. Si elle pouvait me donner un verre d'eau et me permettre de me reposer quelques minutes, je pourrais repartir vers la maison ensuite. Elle a appuyé sa main fraîche sur mon front et froncé les sourcils. « *You look like you've seen a ghost. You need to see a doctor* ». J'ai protesté un peu mais la femme était robuste. Elle m'a prise par la taille et presque soulevée de terre en m'emmenant vers sa voiture. Je me suis couchée sur la banquette arrière. La petite ne m'a pas quittée des yeux. La femme ne parlait pas et conduisait vite. Elle s'est arrêtée à la clinique d'Alberton, à quinze kilomètres de là.

Il n'y avait aucun patient dans la salle d'attente et la jeune réceptionniste, dont nous interrompions la conversation téléphonique, m'a tout de suite fait passer dans la pièce d'à côté. Une infirmière a pris ma tension et ma température. Le médecin, un grand type costaud avec des cheveux noir corbeau et des yeux verts, est entré. Il m'a aidée à monter sur la table d'examen. Il m'a posé les questions d'usage en me regardant attentivement. J'ai décelé un accent français. Il était peut-être Algérien. La nausée

avait repris de plus belle. Il m'a injecté un antiacide qui a aussitôt atténué le mal. Il m'a demandé si je ressentais d'autres douleurs et j'ai éclaté en sanglots comme une fillette. J'étais incapable de m'arrêter. Une longue plainte accompagnée de spasmes s'échappait de mon ventre. Il m'a accompagnée jusqu'à son bureau et je me suis recroquevillée dans le fauteuil devant lui. Il a plongé son regard dans le mien en poussant une boîte de mouchoirs vers moi. Au bout d'un moment, j'ai arrêté de pleurer et j'ai pu lui expliquer ce que j'étais venue faire ici. Il parlait peu. M'observait. Je ne me sentais pas jugée. J'avais l'impression de me délester d'un poids énorme. J'ai dû passer une bonne demi-heure dans son bureau. En sortant, j'étais plus calme, la crise d'anxiété était passée. La fillette et sa mère m'attendaient dans la salle.

Dans les jours qui ont suivi cet incident, la tension qui habitait mon corps et mon esprit s'est évanouie. Je crois que j'ai eu tellement peur que je ne pense plus ni au passé ni au futur. Mon rythme s'ajuste à celui de l'Île. Je suis moins anxieuse de savoir comment je vais occuper mon temps. J'arrête de courir et je marche tous les matins, sans mon iPod. À marée basse, je peux me rendre très loin. Je vais souvent du côté de North Cape pour observer les oiseaux. Je m'appuie le dos au rocher. Le vent m'étreint, je somnole, je lis, je réfléchis. Des images traversent furtivement mon esprit. Je ne les retiens pas.

Je croise des retraités qui promènent leurs chiens. Ils me demandent comment je vais, s'informent discrètement de ma santé. Ils ne cherchent pas à savoir ce qui m'est arrivé. Ils acceptent ma présence à l'Île. J'ai décidé d'en faire autant. Puis j'ai rendu visite à mes nouvelles amies, Betty et la petite Jen, qui m'ont sauvé la vie. Betty dit que j'exagère. Ce n'était qu'une indigestion. Nous avons bu un thé vert pendant qu'elle me racontait les histoires des gens du village.

Aujourd'hui, je me suis acheté un vélo usagé à la Coop. Le garagiste a gonflé les pneus et m'a dit qu'il avait bien besoin d'une mise au point. Il a graissé les roues et le mécanisme comme il l'aurait fait pour sa propre voiture. Avec la même application. Je ne me souviens pas d'avoir eu un vélo en aussi bonne condition. Je l'utilise pour faire mes courses. J'ai l'impression d'avoir douze ans, l'été de ma première bicyclette neuve, une bicyclette juste pour moi. Elle était de couleur orange. Ma grand-mère m'avait photographiée pendant que je roulais en la regardant et j'ai heurté le bord du trottoir. Je me suis arraché l'ongle du gros orteil. Ma grand-mère a nettoyé la blessure, j'ai dû remiser ma bicyclette quelques jours et je n'ai plus jamais pédalé en babouches.

Après-demain, j'attaque le sentier de la Confédération. Deux-cent-soixante-dix kilomètres de gravier.

Une visite de politesse

J'ai invité la femme du boucher à venir prendre le café à la maison. Je l'ai fait par politesse, je n'ai pas cru qu'elle viendrait. Le lendemain, en fin d'après-midi, elle a pourtant cogné à ma porte. Dorothy avait remonté ses cheveux roux, des boucles adoucissaient son visage. Elle portait une robe avec de larges fleurs rouges et roses qui lui allait à ravir. Elle est restée sur le pas de la porte en me demandant si sa visite me *badrait*. L'expression m'a fait sourire. Elle m'a offert un somptueux bouquet de glaïeuls blancs cueillis dans son jardin. Les seules fleurs qui poussent malgré le vent salin, a-t-elle précisé. Ses mains sont fines et transparentes. Elle porte un bracelet tennis en or, mais pas d'alliance.

Nous avons pris le café dehors, confortablement installées sur les chaises Adirondack, des plaids sur les jambes au cas où le vent se lèverait. Nous avons peu parlé. Après le café, elle est restée assise, aucunement pressée de s'en aller. Sa présence m'apaisait. Comme si nous nous étions toujours connues. La conversation était facile et je songeais à toutes ces personnes, à Montréal, avec qui la communication ne passait plus; aux phrases interprétées, analysées, décortiquées. Aux susceptibilités, aux ego qui se sentent menacés. Il y avait longtemps que je n'avais pas eu une conversation comme celle-là, simple, sans arrière-pensée. Après le café, nous avons siroté un verre de vin en regardant la marée se retirer.

Elle a commencé à se raconter, doucement. Elle vit sur l'Île depuis trente ans. Elle a rencontré Paul à Moncton, aux noces de sa cousine. Il l'a intriguée. Il était bien mis, sentait bon et avait les ongles impeccables, contrairement à ses frères mécaniciens.

Entre les danses, ils avaient discuté de banalités avec une ardeur qui avait étonné Dorothy. Elle ne se savait pas si passionnée. Elle s'était tout de suite sentie à l'aise en sa compagnie, au point d'en oublier les recommandations de sa mère. « *Méfie-toi des hommes ma fille. Y'enque des ingrats. Ne te jette surtout pas à la tête du premier venu.* » Ils avaient marché dans la ville jusqu'aux petites heures du matin. Paul avait pris la main de Dorothy naturellement, tout en continuant à parler de ses projets. Elle était émue. Un sentiment de sécurité l'avait submergée lorsque Paul l'avait embrassée sur la bouche. Il goûtait le caramel. Une chaleur était montée le long de son dos. Leur rencontre n'avait pas été un coup de foudre; elle avait plutôt eu l'impression de retrouver une vieille connaissance, et avait reconnu en Paul un compagnon agréable et digne de confiance.

Elle lui avait écrit plusieurs lettres dans lesquelles elle racontait ses journées, lui donnait des nouvelles de la famille. Les réponses de Paul l'avaient bouleversée. Il lui livrait ses pensées les plus intimes, lui confiait ses peurs. Il se montrait vulnérable et Dorothy s'attachait de plus en plus à lui. Elle n'avait jamais connu d'homme aussi délicat. Elle imaginait leur vie dans une jolie maison au bord de la mer. Ils seraient heureux. Ils auraient deux ou trois enfants, avec de grands yeux bruns, presque noirs. Ses filles auraient de beaux cheveux longs, des tignasses épaisses. Elle les brosserait tous les soirs avant d'aller au lit. Ceux des garçons seraient courts et bien taillés. Ses enfants seraient sa fierté et son bonheur.

L'été suivant, Paul était revenu travailler à Moncton. Il avait revu Dorothy dès son arrivée. Tous les samedis, il l'amenait danser à l'hôtel et le dimanche, il soupait à la maison avec la famille. Le père et les frères étaient plutôt indifférents à Paul qui leur préférait la présence de Dorothy et de sa mère. Les trois traînaient autour d'un café après le repas en mangeant les After Eight que Paul apportait. Un dimanche après-midi, Paul arriva plus tôt que d'habitude. Il demanda à parler au père de Dorothy qui somnolait dans un fauteuil, son journal sur les genoux. Paul dut attendre de longues

minutes avant que le père ne remarque sa présence. Quand finalement il se réveilla en maugréant, Paul surmonta sa timidité et lui demanda la main de Dorothy. Le souper, ce dimanche-là, ne fut pas plus exceptionnel que les autres, malgré l'annonce du mariage et les efforts de la mère de Dorothy pour rendre le repas plus gai. Elle espérait en silence que quelqu'un porte un toast aux nouveaux fiancés, mais tous évitaient la moindre allusion aux noces à venir. Même Dorothy n'avait pu exprimer à Paul ce qu'elle ressentait ce soir-là. Les mots n'étaient pas venus lorsqu'ils s'étaient enlacés tendrement pour se souhaiter une bonne nuit. Elle s'en était voulu longtemps. Après le départ de Paul, Dorothy était montée se coucher, déçue et triste de cette soirée ratée. Elle avait imaginé des fiançailles plus joyeuses. Était-ce de mauvais augure? Sa mère était entrée dans sa chambre. Elle tenait deux verres et la bouteille de brandy qu'elle réservait pour les grandes occasions. « À la nouvelle fiancée », avait-elle dit, en levant son verre. Elles avaient bu en silence. Puis elle lui avait donné une petite boîte contenant un anneau d'or ciselé. C'était la bague de fiançailles qu'elle avait reçue de sa propre mère, la grand-mère de Dorothy. Elle serra sa fille dans ses bras avant de quitter la pièce précipitamment, pour lui cacher ses larmes.

Après avoir fait sa grande demande, Paul s'était refermé de plus en plus. Elle ne s'en était pas aperçue tout de suite. Il devenait distant et venait moins souvent à la maison les dimanche soirs. Il travaillait un weekend sur deux : cet argent devait servir à la construction de leur maison à Tignish. La ferveur du début n'y était plus. Dorothy devenait inquiète, mais n'en parlait à personne. Pas même à sa meilleure amie, Emily, trop catégorique et qui ne s'embêtait pas avec ces considérations romantiques. Au travail, elle passait des heures à rêvasser, à s'inventer une vie merveilleuse à l'Île-du-Prince-Édouard. Mais quelque chose la chicotait, elle ne savait pas quoi. Elle imaginait une cuisine ensoleillée, peinte en jaune. Par la fenêtre, elle voyait sa marmaille jouer dans le jardin. L'odeur des rôtis se mêlait à celle des légumes. Des tartes appétissantes refroidissaient sur la table de bois. Paul était affectueux. Il jouait avec les enfants pendant qu'elle terminait le repas. Ils leur donnaient ensemble le

bain, les mettaient au lit. Puis ils se retrouvaient au salon et se racontaient leur journée. Elle était contente. C'était la vie dont elle rêvait. Pourquoi en serait-il allé autrement puisque c'était ce qu'elle voulait? Elle rangeait son pupitre et quittait le travail. Seize heures trente pile.

Elle chassait ses inquiétudes en s'absorbant dans les préparatifs du mariage. Sa mère l'aidait dans tout : les plans de table, la robe, le pâtissier, le restaurant. Le mariage de Paul et Dorothy fut célébré le 30 août. Ils ne sont pas allés en voyage de noces, Paul n'avait pas assez d'économies. Après la cérémonie, ils sont rentrés à Tignish. Le retour fut silencieux.

Paul avait repris la boucherie de son père. Dorothy s'occupait de la comptabilité. Son nouveau mari était casanier. Le commerce l'accaparait toute la journée, et le soir il se plantait devant le téléviseur en buvant de la bière. Dorothy faisait des efforts, rentrait tôt, se parfumait, cuisinait des repas élaborés qu'il engloutissait en quelques minutes sans dire un mot. Elle finissait par se retrouver seule à table, et ne terminait jamais son assiette. À part la famille de Paul, le jeune couple ne fréquentait personne. Dorothy s'était liée d'amitié avec quelques clients du magasin, mais devait refuser les invitations parce que Paul ne voulait pas sortir. Elle avait fini par prendre ses distances. C'était mieux ainsi.

Une année, sa grande amie Emily était venue la voir pendant les vacances d'été. Emily était une fille directe, qui n'avait pas froid aux yeux. Dorothy avait toujours admiré son franc-parler. Mais elles s'étaient querellées pendant son séjour à Tignish : Emily n'aimait pas beaucoup Paul, elle le trouvait farouche et maniéré. Elle faisait exprès de le contredire dès qu'il ouvrait la bouche, et Paul, qui n'élevait jamais la voix, sortait chaque fois de ses gonds. Dorothy se sentait coincée, obligée de choisir entre son mari et son amie, et cela la rendait furieuse. Elle leur en voulait de la prendre ainsi à témoin de leurs disputes, mais se contenait. Elle gardait pour elle son

animosité et sa colère, troublée de ressentir autant d'hostilité à l'égard de son nouveau mari. Le départ d'Emily la soulagea, et elle coupa ensuite les ponts avec sa seule véritable amie.

De nouveau seuls, Paul et Dorothy avaient fait l'amour sans grande conviction. Elle avait tenté de le retenir plus longtemps au lit. Il s'était rhabillé et avait pris le chemin de la boucherie. Dorothy s'était sentie déçue, mais avait aussitôt repoussé sa contrariété. Elle avait passé l'après-midi à cuisiner, s'était fait les ongles en lisant une revue. Emily avait été trop dure avec Paul et il reportait sa colère sur elle, c'était normal. Tout rentrerait dans l'ordre après un bon repas, croyait-elle. Elle se servit une deuxième vodka-jus d'orange en jetant un coup d'œil à l'horloge de la cuisine. Il n'était que deux heures de l'après-midi.

Au souper, entre deux bouchées, Paul lui avait dit qu'il ne voulait pas d'enfant. Elle avait ri, s'était approchée pour l'embrasser dans le cou. Il s'était dégagé brusquement. Dorothy s'était raidie. Il avait répété qu'il ne désirait pas d'enfant et que si cela ne faisait pas son affaire, elle n'avait qu'à s'en aller. La brutalité de son commentaire l'avait bouleversée. Les yeux de Paul n'avaient jamais été aussi durs. C'était définitif, il ne reviendrait pas sur sa décision. Elle n'avait rien dit et avait débarrassé la table. Son espoir de bâtir une famille s'était évanoui ce soir-là. Elle était coincée dans un mariage qui ne menait nulle part. Emily avait raison. Paul n'avait jamais voulu les mêmes choses qu'elle. Elle l'avait sentie dès le début, mais n'y avait pas accordé d'importance. Elle avait cru qu'elle pourrait le changer. Maintenant, elle était mariée à un homme qui ne l'aimait pas véritablement. Elle non plus d'ailleurs. Le véritable amour s'était bien moqué d'eux.

Elle avait appelé sa mère, mais s'était sentie incapable de lui raconter ce qui venait de se passer. Celle-ci aurait essayé de la convaincre que c'était normal, qu'elle devait faire preuve de patience avec son mari. Dorothy se sentait accablée et seule. Discuter

de ses problèmes matrimoniaux avec sa mère ne donnerait rien. Après tout, elle aussi était aux prises avec un mariage raté et n'avait jamais essayé d'en sortir. Elle lui donna des nouvelles de son frère cadet qui fréquentait la petite Robichaud, dont le père était *boss* à la *factrie* de poissons. Une gentille fille pas très dégourdie, mais qui ferait un bon parti pour son frère. Dorothy écoutait distraitement, et avait fini par raccrocher en prétextant une migraine. Elle était montée se réfugier dans sa pièce de couture. Paul n'y venait jamais. Ce mariage était un échec, elle le savait. Elle allait devoir vivre avec toute sa vie.

Ça aurait pu être pire : elle avait une maison confortable et ne manquait de rien. Elle n'avait plus jamais abordé la question des enfants. Au lit, maintenant, Paul lui tournait le dos. Elle s'en était accommodée. Mais au fond d'elle-même, elle se sentait humiliée. Elle lui en voulait, le haïssait et se sentait coupable de ses sentiments. Elle ne pouvait pas le quitter et tout recommencer. Où irait-elle? Le Nouveau-Brunswick l'avait oubliée.

Il y a deux ans, elle avait reçu une lettre d'Emily à qui elle n'avait plus reparlé depuis leur dispute au début de son mariage. En voyant le nom sur l'enveloppe, Dorothy avait sentie naître un mince espoir de réconciliation. Emily l'informait qu'elle avait convolé en justes noces pour la troisième fois. Dorothy n'était pas étonnée, son amie avait toujours aimé les garçons. Après avoir voyagé et travaillé aux États-Unis, elle et son mari habitaient maintenant Charlottetown. Elle aurait aimé recevoir des nouvelles de Dorothy. Au bas de la lettre, il y avait un post-scriptum : Emily avait croisé Paul en voyage d'affaires dans la capitale. Il dînait au restaurant en compagnie de son neveu. Il n'avait pas changé. Toujours aussi peu bavard.

Lorsque Paul était revenu du magasin, ce soir-là, il avait trouvé la lettre à côté de son assiette. Qui était ce neveu? Il n'avait pas cherché à lui cacher quoi que ce soit. Il semblait même soulagé d'être passé aux aveux. Passé ce point, avec le temps, leur

relation de couple était devenue plus cordiale. Ils avaient convenu de sauver les apparences. Paul ne la boudait plus et Dorothy ressentait de moins en moins d'hostilité à son égard. Elle avait accepté sa vie et comprenait que Paul n'avait pu faire autrement. Tignish était un milieu trop fermé. Tout le monde se connaissait. Elle n'avait finalement jamais répondu à la lettre d'Emily, et n'en reçut pas d'autre.

Dorothy m'avait fait ces confidences sans me regarder, mais sans hésiter, la voix assurée. Ces choses devaient être dites depuis longtemps et le moment était venu. Ensuite, elle avait terminé son verre de vin et s'était levée. Elle s'était excusée d'avoir ainsi prolongé sa visite. Je l'avais regardée monter dans sa voiture et partir dans la brunante.

L'amie

J'sais pas ce qui m'a pris de lui raconter ma vie comme ça, mais c'est un peu tard pour avoir des regrets. J'pensais pas qu'une femme comme elle, éduquée et tout, puisse s'intéresser à moi. J'ai été surprise de son invitation, j'ai pas osé dire non. Je regrette pas. Mon histoire a pas eu l'air de trop l'ennuyer. Enfin, je crois. J'ai tout déballé d'un trait. Le vin me fait parler, qu'est-ce tu veux! Et puis la mer était belle. Il faisait beau. En tout cas, ça m'a fait du bien. J'en avais jamais parlé à personne. C'est comme si on m'avait retiré un gros poids de sur les épaules.

On est pas mal différentes, Gabrielle et moi. Elle est grande, mince, sportive. Je la vois courir sur la plage, beau temps mauvais temps. Une belle blonde aux cheveux longs, aux yeux pers. Même Paul l'a trouvée jolie la première fois qu'elle est venue à la boucherie. J'lui donne quarante-deux-quarante-trois ans, pas plus. Elle a beaucoup voyagé. Moi j'ai jamais eu le temps de faire du sport, avec le commerce. Je suis même jamais sortie des Maritimes.

À part Emily, j'ai jamais eu d'amie juste à moi. Ici, j'ai des connaissances, mais des gens à qui me confier, non, je pense pas. Bon, je m'emballe là. Elle est pas encore une amie. Elle m'a invitée par politesse et moi je suis allée lui déballer toute ma misère. Qu'est-ce qu'elle peut bien penser de moi à l'heure qu'il est? Elle doit se dire que je suis une pauvre femme qui s'ennuie et qui raconte ses malheurs à la première venue.

Elle a pas beaucoup parlé, par exemple. Mais c'est la première fois que quelqu'un m'écoute avec autant d'attention. Emily babillait tout le temps. Elle avait toujours des

choses plus intéressantes à raconter que les miennes. Quant à Paul, on n'en parle même pas. La première fois que j'ai vu Gabrielle, j'ai senti que nous pourrions être proches. Je ne sais pas. De bonnes voisines en tout cas. Qu'est-ce qu'elle peut bien être venue chercher par ici?

Nous avons rendez-vous demain avant-midi. Je lui ai proposé d'aller faire un tour sur la côte. Elle a accepté. J'espère que ce n'est pas juste pour me faire plaisir? On pourrait dîner à Summerside, si on se rend jusque-là. J'ai dit à Paul que je prenais congé. Il m'a souhaité une bonne journée. Ça m'a mise de belle humeur.

La bouchère

La Coop de Tignish ne tient que des livres usagés, parmi lesquels on retrouve beaucoup de romans Harlequin. Je commande mes livres par l'internet. Je ne les accumule plus comme avant. Une fois terminés, je les donne à Dorothy qui a disposé un présentoir dans un coin de la boucherie, à côté de la machine à café et des journaux. En moins d'un mois, l'espace a doublé. Paul rechigne un peu, mais la lubie de sa femme lui amène de nouveaux clients. Dorothy emballe les livres dans du papier brun et de la ficelle. Pas de sacs en plastique. Elle affiche les nouveautés sur le tableau blanc, en bas des spéciaux de la semaine. Certains habitués lui rapportent leurs livres usagés et lui passent des commandes. Elle note les informations dans un grand cahier avec le sérieux d'un libraire. Je lui ai montré à se servir d'Internet pour qu'elle puisse faire ses achats elle-même. Elle vient à la maison en fin de journée, je lui sers une vodka-jus d'orange et nous discutons de livres. À cinquante-quatre ans, elle dit qu'elle a enfin trouvé sa passion. Je lui envie sa vitalité. Il y a des jours où je me sens si éteinte.

Il y a trois jours, Paul lui a suggéré de transformer le hangar derrière la boucherie en boutique. Elle en est restée muette d'émotion. Elle m'a aussitôt appelée. C'est la première fois qu'il l'encourage de manière aussi sincère. Il est même prêt à investir un peu d'argent, comme associé minoritaire. Elle n'en revient pas. Elle en a parlé à Tom, le frère de Paul, un entrepreneur à la retraite. Le lieu est en bon état, mais demande quelques travaux. Rien de majeur. Si on s'y attaque tout de suite, la librairie pourra ouvrir au printemps. L'espace sera confortable, aéré, avec des fauteuils pour que les gens puissent y lire sans être dérangés. Il y aura des fleurs partout. Tom va

percer des puits de lumière et construire une petite verrière pour laisser entrer le plus de clarté possible. Il faudra aussi installer un poêle à bois, pour l'hiver. Dorothy a pensé à aménager un comptoir pour servir du thé, du café et des galettes. Betty lui a offert son aide. L'été, on organisera des séances de signatures avec des auteurs de passage qui liront des extraits de leurs livres. J'inaugurerai l'endroit avec mon nouveau roman. Enfin, si je suis prête. Je lui ai répondu que ça me baderait pas trop. Je pourrais présenter mon livre sur la décoration intérieure, et peut-être aussi des conférences. Il y a tellement à faire dans cette ville. C'est la première fois qu'elle a un projet juste à elle. Elle me consulte, veut connaître mon opinion sur la couleur des murs, des bibliothèques. Je la soutiens. Elle échafaude des plans qui la gardent éveillée la nuit. Le matin, elle m'appelle pour m'en faire part. Elle parle vite sans reprendre son souffle, comme si elle craignait que tout cela ne soit qu'un rêve. Sa voix est forte, et vibrante. Elle se sent enfin vivante. Et tout ça, me dit-elle, c'est grâce à moi.

Les livres

J'aime les livres neufs. Je ne fréquente pas les librairies usagées ni les bibliothèques municipales. Je veux être la première à faire craquer la couverture d'un livre. Certains aiment les églises, moi c'est l'atmosphère des librairies. J'y entre toujours comme si c'était la première fois. Je parcours les rayons et lis les titres au hasard. Mon regard glisse lentement. Un mot, une image le retient. Je touche le livre, je sens son poids, son odeur. D'abord, je le feuillette. Puis, je m'arrête sur les titres de chapitres. Je lis une ligne ou deux et je retourne à la première page qui décide de tout. J'ouvre un livre et je me sens en vie. Lire me ramène en classe de 6^{ème}, au bonheur que j'éprouve cette année-là à fréquenter l'école, l'année de mes 12 ans.

Mademoiselle Ouellette s'installe bien droite sur la chaise en bois, les coudes appuyés sur le bureau, un livre ouvert devant elle. Elle éteint les néons et attend que le calme se fasse dans la classe. Elle n'élève jamais la voix. Elle allume la lampe posée sur son bureau. La lecture peut commencer. Les jumeaux Tremblay s'échangent des cartes de hockey sous leurs pupitres. Jacques s'endort, sa chaise est appuyée contre le mur. Jeanne sort sa revue de mode et la pose sur ses genoux pour la feuilletter en cachette. Elle n'aime pas la lecture du vendredi après-midi. Elle dit que lire est dépassé, que plus personne ne lit de livres. Son ton est tellement tranchant. Je ne discute pas.

Je rejoins la chorale pour la répétition de l'Ave Maria de Gounod ce soir. Je voyage seule. J'ai l'impression d'être en vacances. Demain, c'est ma dernière prestation. Personne n'est au courant de mes plans.

Les premières phrases m'exaltent. L'histoire s'annonce captivante. J'aime déjà le personnage. Au bout d'une seule petite page, mademoiselle Ouellette s'interrompt en attendant que les jumeaux se calment. Je manifeste mon irritation à haute voix. Les jumeaux se moquent de moi, mais je m'en fous. Elle reprend la lecture. Trop lentement. « Vite et bien ne vont pas ensemble. » Elle nous le répète cent fois par jour. J'essaie de calmer mon impatience. Je n'y arrive pas. J'imagine la scène. Le soleil de fin d'après-midi éblouit l'héroïne. Elle fouille dans son sac. Elle a oublié ses verres fumés. Elle effleure du doigt l'album photo sur le siège. Depuis qu'elle l'a trouvé, elle est bouleversée. Sa voix tremble en chantant.

Lorsqu'elle lit, la voix de notre professeure n'est pas haut perchée, mais profonde et remplie de nuances. Les mots se forment dans ma tête bien avant qu'elle ne les prononce, comme si je connaissais déjà le texte. L'institutrice tient le livre dans sa main gauche. J'aime comment elle lisse les pages avec ses longs doigts, lentement, en nous regardant par-dessus ses lunettes. Ses gestes sont fluides, le vernis de ses ongles, impeccable. Elle porte une bague montée d'une pierre noire et un bracelet à breloques. Un tintement joyeux souligne le changement des pages. Il n'y a que les livres qui me transportent de cette manière. Je deviens une autre, je deviens l'héroïne du roman.

La tempête s'est levée. J'avance dans la bourrasque. Ma voiture est tombée en panne. Je vais être en retard pour la répétition. Le prochain village est à 10 kilomètres. Les voitures passent à côté de moi sans s'arrêter. Je maudis l'indifférence des gens. Mes pieds sont gelés. Je marche péniblement. Des petits glaçons se forment sur mes cils. Le vent ne cesse de soulever la neige poudreuse. Je distingue une lueur devant. Une flamme orangée s'échappe du toit d'une maison. Je presse le pas. Quelqu'un à l'étage est assis devant la fenêtre sans bouger.

La cloche me fait sursauter et me sors de ma rêverie. Les autres se placent en rang, prêts à foncer vers la sortie et la fin de semaine. Je ne suis pas pressée de rentrer. La maison est trop bruyante et je n'ai pas d'endroit où être seule. Je partage ma chambre avec ma sœur. Et puis, je préfère le silence de la classe après la lecture. Les personnages flottent autour de moi et je veux faire durer leur présence le plus longtemps possible. Je passe l'éponge sur le tableau noir. L'eau dégouline sous mon chandail jusqu'à mon aisselle. C'est froid. Je laisse tomber l'éponge. Mes ongles égratignent l'ardoise et me donnent la chair de poule. Par les grandes fenêtres, j'aperçois les ombres penchées des traîneurs qui s'éloignent dans la tempête de neige.

Le livre est toujours sur le bureau. J'hésite. J'entends la voix de mon institutrice dans le couloir. Elle discute avec l'autre professeuse de sixième. Elles en ont pour un bon moment. J'ouvre le roman et je lis une dernière page avant de partir. Puis une autre. Et une autre encore.

J'essaie d'enfoncer la porte avec mon épaule. Elle me résiste. J'entends un drôle de cri à l'intérieur. Je casse le carreau de la porte avec mon coude. Mon manteau s'accroche au cadrage. La chaleur est insupportable. Il y a un landau dans l'entrée...

J'aurais continué ma lecture si le concierge n'avait pas heurté son seau de métal contre le cadre de porte.

« Que c'est que tu fais encore là toé? »

Je le corrige mentalement : « toi ». Je referme le livre et le pose sur le bureau. Je range mes cahiers et mes crayons dans mon pupitre en prenant mon temps. En

sortant, je le regarde droit dans les yeux et je tourne les talons de manière théâtrale. Les livres me donnent confiance. Je me sens différente. Plus intelligente. Je l'ai dit à Mademoiselle Ouellette qui m'a répondu que je devenais orgueilleuse. « Ce n'est pas bien de se vanter, jeune fille. Vraiment pas bien! » Je me suis sentie blessée et humiliée. Depuis, je suis en colère contre elle. Je boude en classe, mais on dirait qu'elle ne s'en rend pas compte. Je croyais que mon institutrice m'aimait. Elle a le don de nous rabattre le caquet, comme dit ma grand-mère. Ses reproches n'éteignent pas complètement mon enthousiasme, mais j'ai le triomphe moins ardent. Sauf maintenant, devant le concierge.

Il fait froid dehors. J'enfonce ma tuque sur mes oreilles et je traverse la cour en quatrième vitesse. Les camions déneigent les rues. Les trottoirs sont complètement recouverts par la bordée d'aujourd'hui. Je glisse sur les plaques de glace. C'est la troisième tempête depuis le début de la semaine. La ville est silencieuse. La neige craque sous mes pieds. Les fenêtres givrées s'illuminent les unes après les autres.

Je scrute les maisons en m'inventant des histoires. J'imagine mademoiselle Ouellette dans l'une d'elles. Un intérieur austère et propre comme le couvent où elle habitait avant de quitter sa congrégation. Elle soupe seule à sa table. Il n'y a pas de cris ou de voix qui s'élèvent chez elle, juste le bruit des clous qui éclatent dans les murs. Sa tête est remplie des leçons de la journée. « Il est temps de prendre ma retraite », se dit-elle. Elle mange lentement, parce que vite et bien ne vont pas ensemble. Son repas est frugal. Le soir, elle ne regarde pas la télé. Elle n'en a pas. Elle s'adonne au petit point. Son ouvrage l'attend près de son fauteuil. Le lundi soir, elle corrige la dictée du matin. Le jeudi, elle joue au bingo au sous-sol de l'église. C'est sa seule sortie de la semaine, à part la messe du dimanche. Avant d'aller au lit, elle lave ses sous-vêtements à la main et les étend sur le rebord du bain. Elle se couche tôt, et le lendemain matin déjeune d'un bol de gruau avec un thé Salada. Elle conserve le

sachet pour le soir. *Quelle vie monotone et ennuyeuse. Je n'en veux pas. Je continue mon chemin.*

Un rideau bouge. Je m'arrête devant la maison obscure, certaine d'avoir vu quelqu'un à la fenêtre. Un couple de personnes âgées habite ici. L'hiver, ils ne sortent presque jamais. Ils n'ont pas de voiture et reçoivent peu de visiteurs. L'été, un grand potager et des fleurs bordent leur maison. C'est la plus fleurie du quartier. J'aime m'asseoir derrière la haie qui longe la rue pour sentir les parfums. Le lilas est celui que je préfère. Quand la dame m'aperçoit, j'enfourche mon vélo et je m'éloigne. Mais je reviens toujours. Mon père dit que ce sont des Polocks. Le vrai terme est Polonais, mais je ne corrige pas mon père, même mentalement. Ils sont arrivés ici après la Deuxième guerre. Ce sont les seuls étrangers que je connaisse. Enfin, connaître, c'est vite dit.

La neige s'est accumulée dans l'allée qui mène à leur porte d'entrée. Il n'y a aucune trace de pas, aucune lumière à l'intérieur. Les phares d'une voiture éclairent brièvement la façade de brique rouge. Tous les volets sont fermés, sauf celui du rez-de-chaussée. Un voleur s'est peut-être introduit dans la maison? Ils l'ont surpris et il les a tués tous les deux. Le couple de vieux gît dans une mare de sang. L'assassin m'observe de la fenêtre. Il me connaît peut-être. Tout le monde se connaît ici. Ce serait le frère d'A.T. que cela ne m'étonnerait pas. Une vraie famille de délinquants, ceux-là. Il sait où j'habite. J'en tremble de peur et mon cœur cogne de plus en plus fort dans ma poitrine. Une silhouette soulève le rideau. Elle m'a vue. Je veux me sauver en courant, mais mes jambes sont comme de la guenille. Je glisse par terre derrière le banc de neige. Le rideau retombe devant la vitre. La porte s'est entrouverte. Personne ne sait que je suis ici. J'essaie de crier mais aucun son ne sort de ma bouche. Je forme une balle de neige bien dure avec mes mains. La pièce s'éclaire et je reconnais l'homme à la fenêtre. Il me fait signe d'approcher. Je n'ose pas. Je suis encore pétrifiée. La porte s'ouvre sur le côté de la maison.

« Ça va, petite? »

La dame a un accent prononcé.

« Oui.

- *Qu'est-ce que tu fais dehors par un temps pareil? »*

C'est la gamine au bout de la rue, lance la dame vers l'intérieur.

« Je me promène. »

Ma voix tremble encore. Je laisse tomber la balle de neige derrière moi.

« Tu veux entrer boire un chocolat? »

Je m'approche de la porte. La voix de la dame est douce. J'aime son accent. J'aime encore plus le chocolat. Mes parents m'interdisent d'entrer chez des étrangers mais je secoue mes bottes et ma canadienne et j'entre dans la cuisine chaude. Les fenêtres sont embuées. Une soupe mijote sur la cuisinière. Il y a toujours de la soupe chez les personnes âgées.

« C'est quoi la musique?

- *Debussy. Un compositeur classique. Tu aimes ça?*

- *Je ne sais pas. » J'aurais dû répondre oui. J'ai pas l'air très intelligent.*

Des guimauves miniatures flottent dans mon chocolat chaud. Je tiens ma tasse entre mes mains pour les réchauffer. La dame a déposé des galettes au milieu de la table dans une grande assiette avec une ligne dorée. Une assiette du dimanche. Je meurs de faim. Madame Z. s'assoit devant moi et me sourit. Elle porte du rouge sur les lèvres. Ses cheveux sont remontés en un chignon épais traversé de fils d'argent. On dirait des glaçons de Noël. Ses lèvres ont laissé une empreinte sur le rebord de sa tasse. C'est presque le même rouge que le vernis à ongles de Mademoiselle Ouellette. J'ai hâte d'en porter. La dame pousse doucement l'assiette vers moi. Carottes et raisins, mes préférées.

« Vous avez des enfants? »

- Ils sont grands et vivent très loin.

- Vous ne les voyez jamais? »

Madame Z. se lève, remue la soupe. Elle tire un mouchoir de sa manche. Les vieux gardent toujours des mouchoirs dans leurs manches.

J'avance jusqu'au seuil du salon. L'éclairage est tamisé. De hautes bibliothèques montent jusqu'au plafond. Il y a tant de livres qu'on ne voit plus les murs. Des disques sont classés dans des cageots de bois empilés les uns sur les autres. Deux fauteuils de velours occupent le centre de la pièce. Sur une table, des bouteilles en verre taillé jouxtent de petits verres. Le décor ressemble à celui des vieux films noir et blanc. Monsieur Z., l'homme à la fenêtre, lit un journal. Je fais semblant de m'intéresser à un livre sur les avions. Enfin je crois, puisqu'il est en anglais et que je n'y comprends rien. L'homme remonte ses lunettes sur son front et me regarde.

« Tu aimes lire? »

Tiens, il n'a pas d'accent.

« Vous avez lu tous ces livres ?

- Bien sûr. »

Il remet ses lunettes et poursuit sa lecture. D'habitude, le silence me gêne en présence des adultes, mais là c'est différent. Je me sens bien ici, avec lui. Il n'est pas intimidant. Ses gestes sont lents et posés. Je peux me taire ou parler. On dirait que c'est moi qui décide. Rien ne me presse. J'ai tout mon temps. Je m'approche de la bibliothèque. Certains livres sont en langue étrangère. Les mots contiennent plus de consonnes que de voyelles. Monsieur Z. a reposé son journal. Il prend une gorgée d'alcool. Je lui demande ce qu'il fait dans la vie.

« J'étais professeur à Cracovie.

- C'est où Cracovie ?

- En Pologne.

- Vous avez rapporté tous ces livres de la Pologne ?

- Ils ne m'ont jamais quitté. On est rarement seul avec les livres, non ? »

Il me regarde attentivement. Là, je suis gênée. Il attend une réponse j'imagine, mais je ne sais pas quoi ajouter. Les livres me font le même effet, mais je ne sais pas si je peux lui dire cela. Peut-être que tout le monde pense de cette manière ? J'ai peur qu'il se remette à lire son journal si je dis une bêtise. Je commence à avoir chaud. Vite, il faut trouver quelque chose. Je suis debout devant lui, la bouche ouverte, comme une

gourde. Les adultes ne s'intéressent jamais bien longtemps aux enfants. Il se lève. Zut, j'ai tout gâché. Il prend un livre dans la bibliothèque et me le tend. « Tiens, c'est pour toi ». Les Mille et une nuits. Les pages sont cornées et la couverture est abîmée. Dessus, il y a l'image d'un prince arabe étendu sur un lit. Une jeune femme, dont les cheveux noirs sont si longs qu'ils touchent ses pieds, tient un livre sur ses genoux. Ses poignets sont ornés de dizaines de bracelets argentés. Les costumes sont accentués de traits de couleur or comme pour en montrer toute la richesse. C'est un beau livre lourd et c'est le premier roman que je reçois en cadeau. Un présent de la Pologne. Il y a une dédicace écrite à la main sur la page intérieure. Je demande à monsieur Z. ce qu'elle signifie. Il me dit qu'il a offert ce livre à sa fille lorsqu'elle avait mon âge. Je ne lui pose pas d'autres questions, je ne veux pas qu'il devienne triste en pensant à sa fille qui vit au loin.

Jusqu'à la fin de l'année scolaire, en dépit des avertissements de ma mère, je lis tous les soirs avec ma lampe de poche sous le couvre-lit. Ma sœur dispute beaucoup, ce qui a décidé mon père à construire une autre pièce au sous-sol et j'ai enfin eu ma chambre à moi. J'ai demandé à mon grand-père d'y installer des tablettes pour y ranger mes livres. Pour l'instant, elles sont dégarnies, mais j'ai bien l'intention de les remplir.

Je passe souvent chez mes voisins. Je leur rends de petits services. Je dépose des lettres au bureau de poste, je vais chercher les journaux du dimanche à la tabagie. Ils veulent me donner de l'argent mais je refuse. Pendant que monsieur Z. lit ses journaux, je choisis un livre dans la bibliothèque et je prends place à côté de lui pour le feuilleter. De temps à autre, il m'en offre un en cadeau. En échange des services rendus, me dit-il.

Je repense souvent à ce que monsieur Z. m'a dit concernant les livres. À l'adolescence, j'ai été un rat de bibliothèque. J'empruntais le maximum de livres que

je déposais sur les rayons de mon étagère. De mon lit, j'admirais les volumes bien rangés tout en souhaitant un jour en avoir autant que mes voisins pour ne jamais m'ennuyer. Tout l'argent que je gagnais à garder des enfants était destiné à l'achat de livres. Lorsque j'ai quitté la maison, j'étais fière d'avoir plus de bouquins que de vêtements à emporter. Ils m'ont suivie dans tous mes déménagements.

Le courriel

Aujourd'hui le temps est trop moche pour sortir. En fait, il pleut des cordes depuis deux semaines et il fait froid. Ce sera mon premier hiver à Tignish. J'ai peur de m'ennuyer. J'allume l'ordinateur, je relis l'amorce de mon texte pour la dixième fois sans lui trouver de suite. Mon roman n'avance pas, et toutes les raisons sont bonnes pour ne pas y travailler. Je doute de tout. La peur me paralyse. Dorothy sera déçue. Il ne sera pas prêt à temps pour l'ouverture de sa librairie.

Sitôt que je m'assois devant mon manuscrit, le malaise et l'agitation m'envahissent. J'essaie de les chasser, ils reviennent avec plus de force encore. Je refais du café. J'en ai des palpitations et mes mains tremblent. Pendant qu'il coule, je mets une brassée au lavage, je range la vaisselle dans les armoires. Je m'étends sur le divan pour feuilleter le numéro de novembre d'un magazine de décoration. On y recycle les idées-cadeaux des dernières années et on multiplie les suggestions pour enjoliver la maison à Noël. On vous propose un réveillon traditionnel dont vos invités parleront encore en janvier. Je n'ai pas encore pensé aux Fêtes. Les lumières et les décorations sont dans des boîtes à Montréal, à moins que Jacques ne les ait jetées aux poubelles. La période des Fêtes le laissait indifférent et Noël était devenu une corvée pour moi. L'année dernière j'avais suggéré qu'on parte en vacances, mais Jacques a fini par me convaincre de rester. Il ne voulait pas déplaire à sa famille.

Je parcours la chronique cinéma. Il y a longtemps que je n'ai vu un film, moi qui y allais à toutes les semaines. Je n'ai aucune idée de ce qu'on projette à l'heure actuelle. La salle la plus proche est à 150 kilomètres.

Je me sens coupée du reste du monde. Je m'ennuie de la foule qui déambule avant Noël, rue Sainte-Catherine. Je suis complètement à plat. Changement de saison? Procrastination? J'essaie de réfléchir à ce qui me ferait plaisir. Tout ce que je ressens c'est de l'ennui. Pas d'énergie pour entreprendre quoi que ce soit. Rien qui m'allume. Je cherche. Rien ne m'intéresse. Je vais à l'ordinateur. J'ouvre Internet. Je consulte les sites santé à la recherche de questionnaires sur la dépression. J'ouvre mes marque-pages : boutiques de meubles, vêtements. Je lis les manchettes des journaux. Je vérifie mes comptes bancaires. J'ai besoin de bouger, de m'étourdir, me perdre parmi les gens, manger un scone et le tremper dans un café latte. J'étouffe ici devant la mer et les grands espaces! Je ne sais pas ce que je veux.

Les courriels mettent du temps à se télécharger. Je n'ai pas ouvert ma boîte de messagerie depuis mon arrivée. Mille deux cent trois messages se sont accumulés depuis quatre mois. La famille et les amis ont beaucoup écrit après mon départ. Puis ils se sont lassés de mon silence. Maintenant, il n'y a que des courriels sans importance, listes d'abonnements et publicités. J'envoie la plupart des messages à la corbeille sans les lire. La pluie a cessé. Je profite de l'accalmie et je chausse mes espadrilles pour aller jogger sur la plage. Un kilomètre à peine et j'en ai assez. Je reviens vers la maison. Dieu qu'il fait froid.

Je suis étendue dans mon lit, les yeux ouverts. Le ciel est nuageux. Les journées raccourcissent et la pluie est revenue. J'ai hâte de voir la neige.

Je mets du lait à chauffer. L'écran de veille de mon ordinateur scintille dans la pénombre. J'ouvre le courriel de Jacques, envoyé dans la nuit, le jour de mon départ.

« Je ne suis surpris ni de ton départ ni de la manière. Ça te ressemble de tout laisser derrière toi comme si les choses et les gens allaient disparaître pour te... »

Le lait bout et colle au fond du chaudron. Je jette la casserole dans l'évier. Je n'ai pas besoin de continuer la lecture, je connais la suite. C'est comme si Jacques m'avait giflée. Sa froideur m'a toujours paralysée. À chaque fois, je me taisais et retournais ma colère contre tout ce qui se trouvait sur mon chemin, le trafic, les nouvelles à la télé, les clients arrogants. Sauf contre lui. Comment ai-je pu être si naïve et penser qu'il comprendrait mon geste? Je m'en veux d'avoir lu son courriel. Pourquoi suis-je partie? Pourquoi les choses se passent-elles ainsi? Oui, j'aurais aimé qu'il me facilite la vie. Je rêve d'une vie douce mais je n'y parviens pas. Rien ne change jamais.

Je me réfugie sous les couvertures et je prie pour que ça passe. J'entends la voix de Jacques qui me reproche de ne pas savoir ce que je veux, de ne pas accepter la réalité. Je lui donne raison. Je me sens prise en faute, j'ai peur de déranger tout le monde avec mes projets, mes idées de changement. Peur du rejet. D'instinct, j'essaie de l'éviter. Je m'adapte. J'ai huit ans, douze ans, quinze ans. Je n'aime pas entendre mes parents se quereller. Leurs chicanes m'effraient. Je n'arrive pas à les rendre heureux. Je crois que je n'en fais pas assez. Je n'en fais jamais assez. Je ne SUIS pas assez. Pas assez talentueuse, déterminée, persévérante. Au fond, je suis une lâche qui refuse la réalité. Qui n'accepte pas les conséquences de ses décisions. Je fuis.

Une douleur intense me traverse l'estomac. La souffrance m'oblige à lui faire face. Nous ne luttons pas à armes égales. J'ai froid, mes mains sont glacées. Je remonte les couvertures sur mes épaules. J'essaie de ralentir les milliers de pensées qui agitent mon esprit. Je ne veux pas ennuyer les gens. Je les quitte avant qu'ils ne se lassent de moi. Je préfère prendre le large et me retrouver seule. Seule, il n'y a pas d'attentes à combler, de regards à soutenir, de culpabilité à ravalier. Il faut que ça cesse. Que ça cesse. Je veux que ça cesse.

J'essaie de me secouer, une lave de chagrin déferle en moi, m'écrase. Je ne suis utile à personne. Écrire ne suffit pas. Mais alors quoi?

On frappe à la porte. J'émerge du sommeil. Il fait déjà nuit. Un croissant de lune éclaire la cuisine. Des flocons tombent du ciel. J'ai les yeux gonflés. J'ai dormi toute la journée, c'est à peine croyable. Dorothy me tend un plat de brioches chaudes.

« Tu as du café? J'ai une proposition à te faire. »

Je suis tellement heureuse de la voir.

De retour en ville

Dorothy m'a convaincue de l'accompagner à Montréal pour quelques jours. Elle m'invite. Sa proposition me gêne, mais elle insiste. Elle n'a jamais vu la ville, veut faire la tournée des magasins, se procurer des livres, quelques vêtements, finir ses emplettes de Noël. Elle a décidé de s'acheter un ordinateur pour être plus autonome. Bref, il est grand temps qu'elle sorte de son village. Le matin de notre départ, je me lève tôt. J'enfile mes bottes de marche et je descends vers la plage. La fine couche de neige craque sous mes pas. Je me sens fébrile. L'air vif du petit matin me réveille complètement. Une mince bande de lumière rose-orangée s'élève au-dessus de la mer et envoie la lune au lit.

Ma valise est prête depuis la veille. Je nous ai préparé un goûter et des collations. Il y en a pour une armée. Je range la vaisselle, débranche la cafetière, je passe un linge humide sur le comptoir à déjeuner. Je vérifie une nouvelle fois la météo sur Internet. La journée sera ensoleillée. Nous devrions arriver à Montréal en début de soirée. Je syntonise Radio-Canada, l'émission du matin. Il tombe une petite neige sur la ville et les artères sont complètement bloquées. J'ai hâte d'arriver. Ce voyage est une véritable bouffée d'oxygène.

La rue McGill est illuminée jusqu'au grand sapin de la Place Ville-Marie, plus haut que jamais. J'ai le cœur léger. Je n'ai rien d'autre à faire que d'être ici. Dorothy entre dans toutes les boutiques. Elle, si réservée d'habitude, s'exclame à haute voix devant les immeubles, les églises, les vitrines des magasins. Elle pose mille questions et parle sans arrêt. Elle s'étonne que des gens l'abordent en anglais. On mange un

sandwich végétarien dans un café que j'avais l'habitude de fréquenter dans le Vieux-Montréal. Il est encore meilleur que dans mon souvenir. Une agréable odeur de gâteau et de pain flotte dans le restaurant survolté. Nous poursuivons notre balade dans les rues pleines de touristes et de gens d'affaires. L'immense couronne de pin suspendu à la porte de Casse-noisette parfume l'entrée de la papeterie, à deux pas de mon ancien bureau. Je jette un coup d'œil en passant : mon nom a été enlevé mais l'écriteau n'a pas été remplacé, révélant une empreinte floue. Celle de ma vie passée.

Pendant que Dorothy explore la boutique, je vais boire un thé à côté. La serveuse me reconnaît et me salue. « On ne vous voit plus me dit-elle. « Je reviens de voyage. J'avais besoin d'un break ». Elle hausse les sourcils pour marquer son accord. Pas besoin d'en ajouter. Je m'assois au fond de la salle en feuilletant le journal. Dorothy me rejoint au bout d'une heure, gênée d'avoir été si longue. Elle a acheté des carnets en moleskine de toutes les couleurs pour y noter ses réflexions, des titres de livre, le nom des boutiques et des cafés qu'elle aime. Tout l'inspire. Elle me remercie de l'accompagner et me répète que je lui donne confiance en elle. Son enthousiasme est contagieux.

En fin de journée, je vais marcher sur la montagne. Dorothy veut traîner encore un peu dans les magasins. Je m'inquiète de la savoir seule, mais elle me rassure. Elle se sent déjà chez elle à Montréal. Nous convenons de nous retrouver à l'hôtel en début de soirée.

De gros flocons tombent sur le mont Royal. Les skieurs et les promeneurs profitent de la tranquillité de la montagne, loin de l'agitation du centre-ville. Je respire profondément et je m'engage dans un sentier. Je reconnais les haltes, avec leurs bancs recouverts de neige. Les maisons somptueuses, construites à flanc de montagne, forment des masses sombres derrière les arbres nus. Les lumières s'allument dans les salons. Des gens reviennent de faire les courses. Ils pensent au repas du soir. Ils se

versent un verre de vin et allument un feu. La marche m'apaise. J'ai l'esprit au repos. Je ne pense à rien.

Deux chiens excités bondissent des sous-bois, étonnés de se retrouver parmi des inconnus. Ils me frôlent les jambes, leurs museaux froids quémandent une caresse. Je grimpe l'escalier qui mène au Chalet. Là-haut, des enfants sont étendus dans la neige et font des anges avec leurs bras. Je les envie. Les buildings de la ville se découpent sur le paysage assombri par les nuages. Montréal est comme un décor de carton-pâte.

Je n'ai appelé personne depuis mon arrivée. L'idée de revenir incognito me plaît assez. Aucune obligation de voir qui que ce soit. Pour une fois, je ne ressens aucune impatience. Je redescends le sentier par le versant est. Le soleil se couche. Il fait maintenant plus froid et le vent se lève. J'accélère le pas. J'aperçois le monument George-Étienne Cartier. Des amis s'embrassent, se saluent et repartent vers la maison. J'aime ces heures de fin d'après-midi, le samedi. C'est un espace de temps suspendu. Quelques heures où rien ne presse, où la détente est permise.

Les taxis roulent vers le sud. Je décide de continuer à pied jusqu'à l'hôtel. L'humidité me rappelle un séjour à Vienne en décembre, il y a quelques années. J'ai détesté cette ville. J'avais été obligée de garder le lit quelques jours, terrassée par une grippe. La fumée de Gitane de mes voisins de palier se glissait sous la porte de ma chambre. Un gardien de musée m'avait rabrouée en allemand parce que j'avais touché le mur d'une crypte égyptienne. Encore aujourd'hui, la violence de son avertissement déclenche en moi un sentiment de colère. Une ombre passe sur ma bonne humeur.

J'entre dans un bar de l'Avenue du Parc pour me réchauffer. À cette heure, le lieu est encore désert. Je commande un verre de vin blanc. Il dégage un parfum de miel. Son goût doit être exquis mais je ne le savoure pas. La porte s'ouvre et le froid s'engouffre dans le bar. Je frissonne. Vienne me rappelle Jacques. Cet endroit, lui

aussi, me rappelle Jacques. C'était l'un de nos restaurants préférés. La dernière fois que nous y avons mangé, nous nous étions disputés. Il était parti en voyage d'affaires quelques jours plus tard. J'avais fait le ménage de la maison et j'avais quitté Montréal. C'était à la fin du mois d'août.

Je règle l'addition sans finir mon verre et je file à l'hôtel. Les trottoirs sont glacés, je longe les immeubles pour éviter de tomber. Les magasins ferment leurs portes et déversent dans la rue des dizaines de personnes pressées de rentrer à la maison. J'essaie de me faufiler. Je remonte la rue de Maisonneuve pour éviter la cohue de Sainte-Catherine. Moi qui m'ennuyais de la foule, je suis servie. Mon irritation grandit.

Je me fais couler un bain chaud en attendant le retour de Dorothy. Qu'est-ce qui a pu déclencher ce tourbillon d'idées noires?

Je me réveille en sursaut. L'eau est froide et la mousse a disparu. Dorothy parle au téléphone à voix basse avec Paul. Elle ne veut pas me déranger. Son ton est enjoué. Je ressens un petit pincement de jalousie. Paul m'énerve. Je sors du bain et j'enfile un peignoir.

Dorothy est assise sur le lit, ses sacs éparpillés autour d'elle.

« Je ne sais pas où je vais mettre tout ça. J'ai pas souvenance d'avoir autant magasiné. T'as fait une bonne marche? Ça n'a pas l'air d'aller, on dirait.»

Je me cache derrière un sourire. Dorothy arrive à me deviner de plus en plus. Elle n'a pas à subir ma mauvaise humeur.

« Un peu de fatigue, c'est tout. Allez, montre-moi tes achats.»

- Si t'as pas envie de sortir manger, on peut commander à la chambre.»

L'idée de rester ici toute la soirée ne me dit rien qui vaille. J'ai besoin d'air. La colère s'est installée. J'essaie de la contenir mais elle me brûle de l'intérieur.

« On va sortir. T'inquiète pas, ça va aller.»

Nous allons dans un petit restaurant italien près de l'hôtel. La salle est bondée et bruyante. Je sens que Dorothy fait attention, qu'elle essaie de détendre l'atmosphère. Elle me raconte le reste de sa journée, carnet en main. Elle a visité presque toutes les boutiques de la rue Saint-Paul puis elle a remonté la rue McGill vers le centre-ville. Elle a ensuite pris un taxi et dit au chauffeur d'aller vers le nord. Elle se sentait audacieuse. Au bout de vingt minutes, elle est descendue au coin des rues Saint-Denis et Marie-Anne. En marchant au hasard, elle a découvert une petite librairie sur la rue de Bullion. Me demande si je la connais. En y entrant, elle s'est tout de suite sentie chez elle. C'était étrange cette sensation; comme si elle avait reconnu les lieux, y était déjà venue. Elle aimerait que je l'accompagne à la librairie, que je lui dise ce que j'en pense. Ce que je pense de quoi? Je retiens mon commentaire, je ne veux pas blesser Dorothy. Je ne me sens pas bien. J'ai chaud, la chaise est inconfortable. J'écoute distraitement. Je bois trop vite.

Un couple dans la trentaine vient s'attabler à côté de nous. La fille prend place sur la banquette. Son parfum est envahissant. On dirait qu'elle s'est frotté le poignet sur la bande adhésive d'un magazine. Le type, un gars assez antipathique, consulte sans cesse ses courriels sur son téléphone portable. Sa compagne est visiblement gênée. Elle me jette un regard embarrassé et baisse la tête. L'homme compose un numéro, aboutit dans une boîte vocale, fixe un rendez-vous à son interlocuteur pour plus tard dans la soirée. La fille proteste, un peu câline. Elle espérait qu'ils passeraient la soirée seuls, en amoureux. L'autre l'ignore. Fait comme si elle n'avait rien dit. L'ami

rappelle, précise l'heure du rendez-vous. Il est à un match de hockey. Cris de joie de mon voisin pour saluer l'avance de l'équipe locale, appuyés de son pronostic sur ses chances de faire les séries. Je jure intérieurement. Quel crétin. Il raccroche. Avale bruyamment son potage. Dorothy parle toujours, mais je suis incapable de détourner mon attention du gars. J'ai les joues en feu.

Son portable sonne de nouveau. Je ne sais pas ce qui me prend, mais je saisis le bras du type avant qu'il ne réponde. Il est abasourdi. Son amie aussi.

« Est-ce qu'on peut manger en paix? »

Le gars repousse sa chaise. Il est debout à côté de moi. Dorothy me regarde, inquiète. Le serveur s'approche de notre table. Il a l'air affolé. Le restaurant est devenu silencieux. Je me lève calmement. Je suis debout, face à lui. Il fait plus de six pieds, pèse au moins deux cents livres. Si je suis capable d'être si posée en ce moment, je peux affronter n'importe quoi et n'importe qui. La situation me donne du courage.

« Mêle-toé de tes oignons, parce ça va aller mal. »

Je perçois une hésitation dans sa voix. Il zézaye un peu.

« Toi. On dit mêle-toi, pas mêle-toé. »

J'ai un sourire baveux. Le gars est écarlate. Il aspire l'air par ses narines dilatées. Sa compagne insiste d'une voix faible pour qu'il se rasseie. Il lève le bras vers moi.

« Vous voulez me frapper devant tout le monde? Allez-y. On verra bien ce qui va se passer. »

Je me sens en pleine maîtrise de la situation. Je n'ai pas peur de lui. Au contraire, je souhaite quasiment qu'il passe à l'acte. Je veux en découdre avec cet imbécile.

« Mike, arrête, voyons donc.

- Toé, ta gueule.
- Votre téléphone nous dérange. Fermez-le. Il n'y a aucune raison de faire une scène. »

Ma voix n'a pas flanché. Aucun trémolo. Je le regarde droit dans les yeux. Après quelques secondes, il baisse la tête et sort son portefeuille. Il jette des billets sur la table, fait tomber les verres en agrippant son manteau. Il décampe vers la sortie. Sa compagne remet un peu d'ordre sur la table et le suit. Elle va sans doute payer le prix de mon affront, mais je ne peux rien pour elle. Je me rassois. Je bois une gorgée de vin. Je me sens vivante. Mon sang circule rapidement dans mes veines. Ma colère s'est évanouie.

La rencontre

Nous nous sommes donné rendez-vous avenue Laurier. Je suis arrivée au restaurant en avance, un peu fébrile. Jacques est déjà assis au bar. Il lit un journal, ses lunettes sur le bout du nez. Il annote le texte avec un crayon feutre. Cela m'a toujours exaspérée. J'ai de la difficulté à croire que j'aie pu vivre avec lui pendant dix-sept ans. Ses cheveux ont grisonné. Il porte un pull orange qui lui donne un teint verdâtre. L'ai-je vraiment aimé?

« Vous avez une réservation?

- Je viens rejoindre quelqu'un, merci. »

Trop tard pour rebrousser chemin. Je m'approche du bar. Le temps de boire un verre et puis je repars. Cette idée me donne de l'assurance.

« Salut. »

J'essaie d'être désinvolte. Je l'embrasse maladroitement. Je m'assois sur le tabouret à côté de lui. L'espace est étroit. Il replie son journal et me commande un Gewürztraminer. J'aurais préféré un sauvignon. Nous restons silencieux. Il porte toujours le même parfum, vanille et cèdre. J'ai le sentiment d'être assise à côté d'un étranger qui me rappelle vaguement quelque chose. Le restaurant est vide. Les serveurs conversent entre eux. Il attend que je parle.

« Comment va ton travail? »

Jacques s'anime lorsqu'il est question de son travail. C'est sa passion. Je le lui ai souvent reproché, mais maintenant ça m'arrange. Il parle avec ses mains. De longues mains masculines. Je regarde sa bouche, que j'ai si souvent embrassée. Je ne ressens rien. La conversation m'ennuie, je voudrais être ailleurs. En finir avec ce monologue et retrouver le silence de mon île. Je regrette de l'avoir appelé. Je le vois enfin tel qu'il est : orgueilleux, autoritaire, indifférent aux autres. Soudain, cela me frappe de plein fouet : les mensonges et les demi-vérités dont je m'entoure. J'ai fait semblant d'aimer. Je fuis la réalité. Je la déguise sous des changements incessants de vie, de lieux et de projets. En quittant Jacques, je n'ai fait que perpétuer le mensonge. La colère m'embrase. Je l'interromps brusquement.

« Tu as vendu la maison? »

Il me regarde, froissé d'avoir été coupé.

« C'est pour ça que tu m'as appelé? »

Le ton change rapidement. Il devient belliqueux. Je l'ai plaqué sans prévenir. Il a dû s'arranger avec la vente de la maison, le déménagement, les factures à payer. Et maintenant je viens réclamer mon dû? Je riposte, ma voix est trop aiguë. Je ne lui demande rien. Il veut savoir pourquoi je suis partie comme une lâche, sans explication. J'explique, je bafouille. Je le déteste. À mon tour de devenir agressive. Nous nous accusons mutuellement d'avoir été insensibles aux besoins de l'autre. Il me demande où je vis, avec qui je suis partie, ce que je fais de mes journées. Je suis exténuée. Je me sens vidée.

« Tu veux vraiment connaître les raisons de mon départ? Alors laisse-moi parler. Je vais essayer, pour une fois, de te dire la vérité. »

Tout me pèse, ai-je commencé. J'ai l'impression que la vie me glisse entre les mains. Je me lève tous les matins, je vais au bureau, je suis respectée dans le milieu, les gens tiennent compte de mon opinion. Je gagne beaucoup d'argent que je dépense aussitôt

pour des choses dont je n'ai pas besoin, la plupart du temps. Je crée des besoins pour mes clients. C'est ça mon métier. Créer des besoins. Et je suis tombée dans le piège. J'ai multiplié les projets pour me donner le sentiment d'être en vie. Ça n'a plus de sens. Je suis malheureuse.

« Tu crois que je suis heureux ? »

- Je ne sais pas. Pour dire la vérité ça ne change rien. Cela me désespère de penser qu'on puisse être si malheureux tout en se faisant croire le contraire. J'aimerais que la vie soit légère, facile. Mais on dirait que je ne suis pas faite pour cela. Je ne sais pas ce que signifie « renoncer », ça me donne le vertige rien que d'y penser. J'ai peur de me retrouver devant un grand vide. Je veux une grande, une extraordinaire vie. Mais je n'y arrive pas. Je ne sais plus comment vivre. Je dois réapprendre, tu comprends ? Je t'ai quitté pour y voir plus clair.
- Si tu m'en avais parlé, j'aurais pu t'aider.
- Je n'ai pas besoin de tes solutions, Jacques. J'ai besoin de trouver les miennes. Pour l'instant, tout ce que je sais, c'est que j'ai faim d'espace et de solitude. C'est pour cette raison que je suis partie. Je ne sais pas si je reviendrai à Montréal. Je veux être complètement honnête avec moi-même. Et la seule façon d'y arriver, c'est d'être seule, de ne pas avoir à m'occuper de toi, d'une maison, d'un travail. En quittant Montréal, j'ai dormi dans des motels en bordure de la route. Je me suis sentie chez moi parmi les routiers, les serveuses de restaurant. Leur vie est tellement plus simple. Sans hypocrisie ou faux-semblant. J'ai besoin de vivre sans constamment me remettre en question et me demander si je fais la bonne chose, ou si je ne devrais pas être en train de changer de job, de maison, de ville pour réaliser mes ambitions. Toutes ces questions m'ont épuisée. J'ai pensé aux personnes que j'ai laissées derrière. Je me suis demandé ce que tu faisais, si tu t'inquiétais de moi. J'ai eu le goût de

t'appeler pour te rassurer. Pour te dire que j'allais bientôt revenir, que je regrettais d'avoir été si impulsive. Mais, tu vois, l'idée de revenir m'a effrayée. Je ne suis plus capable de vivre avec tout ça. Alors j'ai continué. Petit à petit, la route m'a calmée. J'ai continué à m'éloigner sur des chemins de campagne, évitant les autoroutes. J'ai mangé dans des snack-bars au bord du fleuve, en pensant aux voyages de famille dans les Maritimes. J'ai poursuivi ma route vers l'est. J'ai retrouvé un peu d'équilibre. »

Jacques m'examine. Incrédule et impatient. Il m'interrompt. Il ne savait pas à quel point j'étais malheureuse. Notre vie va changer. Il va changer. Il sera plus présent. J'ai l'impression d'entendre sa voix de loin. L'idée de ne pas avoir à rentrer avec lui ce soir me soulage. Je me sens libre, la lourdeur a disparu. Ce qu'il pense n'a plus d'importance.

Je poursuis mon récit. Il ne m'écoute déjà plus.

« Je vis à l'Île-du-Prince-Édouard, au bord de l'océan. La maison est petite, mais confortable et très jolie. Je me suis fait quelques amies. Dorothy est ici à Montréal avec moi. Je prends goût à la lenteur et c'est merveilleux. Je ne porte plus de montre. Je ne tiens même plus de listes. »

Jacques a les yeux qui pétillent. Il cherche à me séduire. Je lui manque. Son ton redevient mielleux. Il m'aime. Lui aussi souhaiterait bien ralentir. Il est ouvert au changement. Ouvert au changement! Une verrière et un jardin suspendu avec ça? J'ai l'impression d'être une cliente qu'il cherche à convaincre. Il n'a rien compris à ce que je viens de dire. À quoi bon! Il veut que je revienne. Il est prêt à tous les compromis. On achètera une maison à la campagne, à mon goût, si c'est ce que je veux. Il n'aime que moi.

Il y a un tel fossé entre nous.

Le restaurant est maintenant plein à craquer. Le garçon nous indique notre table. Je n'ai plus faim. Je suis étourdie. Jacques insiste. Je me sens un peu désorientée. J'ai l'impression d'avoir raconté mon histoire à un sourd. *Back to square one*. Il est de bonne humeur, il parle beaucoup. Son nouvel appartement est assez vaste pour deux. Il y a de grandes fenêtres, une vue splendide sur la montagne. Une nouvelle vie nous attend, loin de la banlieue. Il a déjà oublié la maison à la campagne.

Et si on partait en voyage, me dit-il. Cela nous donnera le temps de tout planifier. Ses associés peuvent bien prendre la relève, après tout ce qu'il a fait pour eux.

Faites qu'il se taise, bon dieu!

« Gabrielle, donne-moi une seconde chance?

- ...

- Tu m'entends? Je te demande de me donner une deuxième chance, de revenir avec moi à Montréal. »

Je me sens coincée. Je veux m'en aller, là maintenant. Je fais signe au serveur qui ne me voit pas. Je suis furieuse d'être restée. Et j'ai honte d'être aussi lâche. Dis-lui que tu ne vivras plus jamais avec lui. Dis-lui donc au lieu de le regarder comme une imbécile. Le mensonge, encore et toujours le mensonge. Arrête d'avoir peur Gabrielle.

« Promets-moi d'y penser. »

Je ne sais pas comment, j'ai fini par mettre mon manteau et sortir. L'air vif me secoue. Jacques essaie de me retenir, de me prendre dans ses bras. Je me dégage. Il a l'air déçu. Il me tend une petite pochette, m'explique qu'il l'a rapportée pour moi de Paris mais n'a jamais eu l'occasion de me la donner. Je fourre le cadeau dans mes poches sans l'ouvrir et je monte dans un taxi. Il retient la portière en me demandant si nous pouvons nous revoir avant mon départ. Je ne réponds pas. Quelques coins de rue plus loin, je dénoue le ruban. C'est une breloque : deux petites ailes en argent avec le mot liberté gravé à l'arrière. Je la remets dans la pochette.

Je règle ma course et je sors. La pochette reste sur le siège de la voiture.

Gabrielle

Gabrielle est rentrée bouleversée de sa rencontre avec Jacques. Ce matin, elle a les yeux bouffis de quelqu'un qui a pleuré toute la nuit. L'a-t-il convaincue de revenir avec lui? Je fais monter le déjeuner à la chambre. Elle boit son café assise devant la fenêtre, le regard au loin. On s'en retourne à l'Île aujourd'hui. Je termine ma toilette et je m'habille. Gabrielle est retournée sous les couvertures, sa valise vide ouverte à côté de son lit. Je ne sais pas quoi lui dire. Elle se rend la vie tellement difficile, à jongler comme ça avec ses idées, à se faire de la bile. Je lui offre de l'aider à faire ses bagages. Je lui propose de partir plus tard, de dormir en chemin, de prendre notre temps pour rentrer. Elle ne répond pas, hoche la tête à chacune de mes suggestions, mais reste dans son lit.

Je range la chambre. Je suis à court d'idées. Voudrait-elle passer quelques jours de plus à Montréal? Son regard s'éclaire un peu. Elle accepte finalement, me remercie. J'appelle la réception pour prendre les arrangements. Elle se glisse dans la douche. Je lui écris un petit mot et je sors. Elle aura besoin de son espace aujourd'hui.

Au fond, je suis heureuse de rester encore un peu. Je me sens bien dans cette grande ville où je ne connais personne. J'ai l'impression d'être en vacances. Cela me rappelle Moncton, avant mon mariage. J'étais confiante, j'étais belle. Je ne savais pas ce que la vie me réservait, tout était possible. J'avais vingt ans.

J'ai presque envie d'accepter l'invitation au vernissage que m'a faite Claude, le libraire de Sophia, la petite boutique que j'ai découverte avant-hier. L'événement a

lieu ce soir. À 54 ans, je ne suis jamais allée à un vernissage. Qu'est-ce qu'on dit à un peintre? Je ne connais rien à la peinture.

Claude ne doit pas avoir plus de trente ans. Il vient de par chez nous. Je ne sais pas ce qui m'a prise, je ne me reconnais plus, mais je lui ai parlé de mon projet d'ouvrir une librairie à Tignish et lui ai dit que sa boutique m'inspirait beaucoup. Je voudrais que ma librairie lui ressemble. Qu'il y règne la même atmosphère de détente. Il m'a offert son aide pour contacter des maisons d'éditions et des fournisseurs. Cela m'a fait vraiment plaisir. Il a suggéré qu'on aille boire un café pour en parler. Il a fermé sa boutique, juste comme ça, et nous sommes sortis. Je me sentais un peu gênée d'être en compagnie d'un homme si jeune.

16 décembre

Je n'écris presque plus dans ce cahier. Dorothy est sortie. Je préfère être seule dans l'état où je suis. La rencontre avec Jacques m'a énervée. Je n'ai pas bien dormi. J'ai passé la nuit à broyer du noir. Il réussit encore à m'atteindre, à me faire douter de moi, de mes décisions. Est-ce que je l'aime toujours? Suis-je partie pour rien? Pourquoi suis-je si obsédée par le changement? Si je ne bouge pas, je meurs. J'en ai marre d'être si compliquée. Qu'est-ce que je fais dans cette chambre d'hôtel?

Je referme mon journal. Je jette mes vêtements pêle-mêle dans ma valise. Subitement je dois parler à Dorothy. Je compose son numéro de téléphone.

« Dorothy, je te dérange?

- Mon téléphone était au fond de mon sac. C'est pour ...
- Il faut que je te parle. Je peux venir te rejoindre? Sophia, De Bullion? Je vais trouver. À tout à l'heure. »

La petite librairie de quartier est d'une autre époque. Pas de présentoirs cadeaux ou de bibelots pour la maison, pas de comptoirs affichant les préférences d'animateurs vedettes. Rien que des livres. Partout, sur les étagères, dans des bacs en bois, sur des tables au milieu de la place. À la radio, on diffuse le *Messie* de Haendel. L'atmosphère est chaleureuse, mais je n'ai pas le temps de flâner. J'aperçois Dorothy au fond de la boutique, absorbée par sa lecture. J'avance vers elle. Elle me voit, me fait un signe de la main et se lève. Elle jette un coup d'œil sur mon sac de voyage, mais ne dit rien. Elle me présente Claude, le jeune homme à la caisse, en riant nerveusement. Je l'entraîne vers la sortie. Nous nous dirigeons vers l'avenue Mont-Royal. La neige recouvre les trottoirs, et les voitures ont du mal à circuler dans les rues étroites et encombrées du Plateau. La fumée des cheminées forme des volutes blanches. Ça sent le feu de bois. Un dimanche matin glacial qui donne le goût de

paresser. Des gens font la queue devant le marchand de sapins. L'odeur des conifères accentue ma mélancolie. C'est mon premier Noël sans arbre. Je pousse la porte d'un bistro. L'endroit est rempli de jeunes familles, avec des bébés dans des poussettes. Les chaises croulent sous les vêtements d'hiver. Nous commandons des cafés et nous nous installons un peu à l'écart. Je remue la cuillère dans ma tasse pour faire disparaître la mousse. Dorothy attend que je parle. Je me décide finalement.

« Je m'ennuie de mes parents. J'ai envie de les voir. »

Elle n'a pas l'air étonné.

« Quelques jours, tout au plus. Nous pourrions être de retour à l'Île pour Noël.

- Y'a rien qui presse, ma chouette. Prends ton temps.
- T'es certaine? Paul ne se fera pas trop de soucis? Tu veux venir avec moi?
- T'inquiète pas pour moi, va. Je vais m'occuper.»

Nous nous embrassons sur le trottoir. Je promets de l'appeler tous les jours. Je me dirige vers le terminus. Mon départ est dans deux heures.

La gare est achalandée à la veille des Fêtes. J'achète mon billet et je me place dans la file de voyageurs. Des étudiants qui retournent à la maison pour les vacances. L'autobus est en avance. Le chauffeur, en manches de chemise malgré le froid, lance prestement les valises dans les compartiments à bagages. Je dépose mon sac sur le premier banc d'en avant. Le temps est ensoleillé. Il ne devrait pas neiger dans le Parc des Laurentides. Le siège à côté de moi demeure libre, tant mieux. Je n'ai pas le goût de faire la conversation. Je sors le roman acheté en hâte avant de monter, le dernier Mankell. Il y a un moment que je n'ai pas lu. Le chauffeur regarde sa montre,

démarre. Nous partons à l'heure. J'incline mon dossier, je me cale dans le fauteuil. Dorothy n'arrête pas de m'étonner. Tout est si simple avec elle. Je ne crains pas ses réactions. Je ne doute jamais de ses sentiments. Elle ne me fait jamais douter des miens.

Le paysage défile sous mes yeux. La neige brille au soleil, on dirait des étangs gelés. Il reste encore des plaques jaunes dans les champs, quelques touffes de foin qui veulent percer. L'autobus est presque silencieux. Le roulement me berce. Je lis machinalement les noms sur les panneaux routiers. Certains me rappellent des clients.

L'autocar ralentit. Nous arrivons à la gare de Québec. Je suis engourdie de sommeil. Je m'étire, j'enfile mon manteau et je sors. Il fait froid et humide. Le contraste avec la chaleur du bus est saisissant. Je me réfugie à l'intérieur de la gare. Des voyageurs pressés et chargés de sacs courent vers la sortie et me bousculent. Des enfants hurlent de fatigue et d'impatience. Je me fraie un chemin jusqu'à la tabagie. J'achète un magazine, j'ai faim. La caissière m'offre du fromage en grains. « Frais du jour », précise-t-elle. Je perçois l'accent de chez nous. Je croque un morceau, elle dit vrai. J'ai hâte d'arriver.

De retour dans l'autobus, une dame âgée s'assoit à côté de moi. Elle est élégante avec son chapeau de feutre assorti à son tailleur marron. Elle sort un tricot de laine rose. « C'est la seule chose qui me soulage de mon arthrite », me dit-elle. Ses doigts, déformés par la maladie, sont agiles.

Elle tricote une robe pour sa petite fille. Je me rappelle que je n'ai jamais pu supporter la sensation de la laine sur mon corps. Petite, je piquais des crises de larmes et je refusais de porter des collants qui ne s'étiraient pas. Ils ravalaien en marchant. Je me retrouvais avec la fourche à mi-cuisse et l'élastique qui me pinçait la taille. Je n'osais me lever en classe de peur de faire rire de moi. Je retenais mes envies jusqu'à

la fin de la journée, et puis je courais pour rentrer à la maison. Je n'achète que du Lycra maintenant. Elle m'affirme que la qualité de la laine a bien changé.

Son rire est délicat, il me réjouit. Je ne ressens plus la nervosité du départ. Je ne pense presque plus à Jacques. J'observe ma compagne. Elle interrompt son tricot pour prendre un médicament. Sa main tremble en portant la bouteille d'eau à ses lèvres. Mon cœur chavire. Tant de vulnérabilité me bouleverse. Je pense à mes parents. J'ai peur qu'il ne leur arrive quelque chose. Qu'ils tombent malades. Qu'ils soient traités en vieillards par des plus jeunes.

«Vous en voulez un morceau?

- Pardon?
- Du sucre à la crème maison? »

Le bonbon est onctueux. Il fond doucement sur la langue.

« Vous en avez encore pour longtemps avec la robe?

- Quelques heures, pas plus. Un petit ruban, des boutons, et ce sera terminé.
- La petite pourra la porter à Noël. C'est bien. »

La dame range les sucreries dans son cabas et reprend son ouvrage. Une ombre a passé sur son beau visage. Je détourne le regard, mal à l'aise. J'ai dit une chose qui l'a troublée. Je fixe la route. La nature est immobile. Le givre recouvre les conifères. On dirait un village de Noël.

« Ma fille ne me parle plus depuis un an. »

Son aveu inattendu me fait monter les larmes aux yeux. J'ai envie de la rassurer. De lui dire que les enfants finissent toujours par revenir vers leurs parents, mais je n'en

suis pas certaine. Et s'il y avait des liens qui se brisaient pour de bon, des souffrances enfouies au fond de soi pour toujours, et qui nous empêchaient à jamais de faire un pas vers l'autre? J'étreins son bras. Elle me tient la main. Nous restons ainsi, sans parler, jusqu'à notre destination. Les choses sont parfois si simples avec des étrangers.

Un travail d'été

La session universitaire tire à sa fin. Pour la première fois de ma vie, je goûte à un printemps hâtif. Les parterres encore jaunes sont émaillés de crocus multicolores. Les arbres vert tendre élèvent leurs branches vers le chaud soleil d'avril. Je flâne en revenant de l'université. Je m'arrête au marché, à la librairie. Je n'achète rien. Mon compte est presque à sec.

J'ouvre les fenêtres pour laisser entrer le vent doux. Ma coloc est partie pour le weekend. Elle m'a annoncé qu'elle s'était trouvé un emploi à Granby et qu'elle quittait l'appartement au début de juin. Je suis heureuse pour elle, mais plus encore pour moi. Je respire mieux lorsqu'elle n'est pas là. Je préférerais vivre seule, mais je n'en ai pas encore les moyens.

Chez nous, la neige recouvre encore les terrains. Là-haut l'hiver ne se termine jamais avant le mois de mai. Je n'ai pas envie de revenir à la maison cet été. Je suis partie pour m'éloigner de la famille, pas pour revenir lorsque je manque d'argent. Je dois subvenir à mes besoins. Mais puisque je n'ai pas encore trouvé d'emploi à Montréal, j'ai accepté un boulot au service des activités culturelles de Jonquière. Mon nouveau copain reste en ville pour l'été. Nous ne nous reverrons qu'en septembre. Je m'ennuie déjà.

L'idée de rentrer à la maison me déprime. Je ne connais plus personne dans la région. Je vais retrouver ma chambre d'adolescente, qui n'a pas été repeinte depuis

les dix dernières années. Le manque d'intimité et de calme me fait paniquer. Le bruit de fond de la télé et de la radio, ouverts en permanence chez nous, est insupportable.

Personne ne m'attend au terminus. Je patiente un peu avec l'espoir de voir apparaître la voiture de mon père, en vain. Après vingt minutes, je commence à marcher vers la maison. Mon sac à dos est lourd. J'ai apporté beaucoup trop de vêtements. La sueur coule dans mon dos sous mes trois épaisseurs de chandails. J'ai honte d'être seule. D'autres parents auraient été impatients de revoir leurs enfants. Ils les auraient attendus au terminus, auraient peut-être préparé une fête. Pas les miens. Je ne suis pas importante. Pas intéressante. Qu'est-ce que je connais à la vie? Je ne suis qu'une étudiante en design. Mon père critique mes choix, dit que je n'ai pas fait le bon. Ma mère ne dit rien, comme d'habitude.

J'évite le regard des gens que je croise. Je crains de rencontrer quelqu'un que je connais, d'avoir à expliquer ce que je fais ici, dans la rue, avec ce sac sur les épaules. De me faire demander pourquoi mon père n'est pas venu me chercher. Je me sens tellement nulle. Je marche en fixant le trottoir. La maison est en vue. L'été commence mal.

La maison familiale

L'autobus me laisse dans le parking du dépanneur. Les taxis sont plutôt rares ici. Je me dirige vers le petit centre-ville, animé comme dans mes souvenirs d'enfance à la veille de Noël. Les travailleurs sortent de l'usine et s'arrêtent à la brasserie pour boire une *draft* avant de rentrer. Je n'ai jamais aimé la bière, mais l'ai toujours associée au plaisir du temps des Fêtes. Quelques jours avant Noël, mon père rentrait à la maison avec une caisse et des bouteilles de fort. C'était le signe manifeste que les vacances étaient bel et bien commencées.

Les vitrines des magasins et des bureaux sont décorées. Les lampadaires illuminent les gros flocons qui tombent du ciel. On a aménagé une crèche devant l'ancien hôtel de ville. Je m'arrête un instant. Les personnages de plâtre sont grandeur nature. C'est magnifique. La beauté de la scène me remue mais je suis trop nerveuse pour véritablement l'apprécier. Je n'ai pas écrit, pas donné de nouvelles depuis cinq mois. Mes parents seront-ils heureux de me revoir? J'ai eu Dorothy au téléphone tout à l'heure. J'avais besoin d'être rassurée. Je lui ai dit que j'étais inquiète de la savoir toute seule à Montréal. En vérité, j'étais plus soucieuse de me retrouver ici, moi, toute seule. J'aurais aimé qu'elle soit là. Elle passe beaucoup de temps à la librairie. Quand elle parle de Claude, sa voix est différente. On dirait une jeune fille. Je me tourmente pour rien, encore une fois.

La ville a installé une patinoire devant le centre communautaire. Des haut-parleurs extérieurs diffusent des airs de Noël. Les patineurs profitent de la belle soirée. Je poursuis mon chemin. Lentement. Je ne reconnais plus les maisons. La plupart ont été

rénovées. J'essaie de me rappeler le nom des anciens propriétaires : ici les Tremblay, là les Maltais. Non c'étaient les Boivin. Une vieille dame et son mari invalide habitaient la maison verte. Je distribuais le journal. C'était le travail de mon frère mais il trouvait toujours une bonne raison de ne pas le faire et ma mère – qui le protégeait – me disait que je devais penser à toutes ces personnes qui avaient déjà payé, et qui dépendaient de moi. Alors je me levais tôt, et je passais le journal.

À travers les fenêtres embuées, j'aperçois les sapins décorés. J'imagine des enfants aux yeux brillants ; ils regardent les paquets bien emballés, cherchent ceux qui leur sont destinés, les soulèvent délicatement en cachette de leurs parents et les agitent pour en deviner le contenu.

Je suis au coin de la rue, à quelques mètres de la maison. J'avance. Il y a de la lumière au salon, les stores sont encore ouverts. Je ne vois personne. L'entrée n'a pas été dégagée. Je me demande s'ils ont embauché quelqu'un pour déneiger. Je cogne doucement. Il n'y a pas de sapin, aucune couronne, rien. Je cogne à nouveau. Plus fort cette fois. Ma mère arrive de la cuisine et s'approche. Son pas semble mal assuré. Je recule. Elle soulève le rideau de dentelle et me reconnaît. Elle déverrouille fébrilement.

« Gabrielle! Si je m'attendais! »

Mais sa surprise retombe aussitôt. Ma mère n'a jamais été expressive. Je dépose mon sac et je l'embrasse. J'aurais aimé la serrer longuement dans mes bras, mais je n'ose pas. Et puis, ses épaules frêles me troublent. Elle est devenue minuscule. J'ai peur de lui faire mal. Je m'en veux d'être si distante. Elle me laisse à mon embarras et retourne à la cuisine éteindre le feu sous la théière. Elle toussoie.

J'enlève mes bottes et mon manteau. Le salon est triste sans décoration. Mais j'aperçois un immense poinsettia sur la table à café. L'emballage de plastique entoure encore la base du pot.

« Tu es toute seule?

- Ton père est allé faire une commission. Je viens de faire du thé, tu en veux? »

Sa voix a changé. C'est celle d'une vieille femme. Cela s'est-il produit pendant mon absence? Elle prend deux tasses dans l'armoire, verse le thé bouillant. Elle n'est pas maquillée, pas coiffée. Son teint est pâle. Elle me demande si j'ai faim. Me dit de me servir dans le réfrigérateur. Avant, elle aurait proposé mille choses, m'aurait offert de préparer un repas. Il y a décidément un malaise. Je ne sais pas quoi dire. Je n'aurais jamais dû venir sans m'annoncer, sans appeler. Nous aurions eu du temps pour nous préparer à cette rencontre. La lumière du plafonnier est crue. J'ai froid tout à coup. Elle me donne des nouvelles de mon frère et de ma sœur, et j'ai l'impression qu'elle me parle d'étrangers. La culpabilité ne me quitte pas.

« Tu aurais dû téléphoner, j'aurais fait un peu de ménage, la maison est à l'envers.

- Vous n'avez pas encore installé les décorations?

- Ton père n'a pas le goût cette année. »

Je plonge le nez dans ma tasse, avale ma gorgée de travers. Je me lève pour boire un peu d'eau. J'ouvre la porte de l'armoire pour masquer les larmes qui me montent aux yeux. J'aperçois une boîte de carrés aux dattes. Mon dessert préféré. C'est le seul qu'elle a préparé cette année. Elle cuisine de moins en moins. « Je n'ai jamais vraiment aimé cela, me dit-elle. Comme toi d'ailleurs. » L'idée qu'on puisse se ressembler à ce point me surprend toujours autant. Mon sentiment d'être une

étrangère s'estompe. Mes racines sont ici, que je le veuille ou non. Je souris mais une inquiétude m'envahit. Comment vont-ils se nourrir, eux qui n'ont jamais voulu fréquenter les restaurants? Je prends une bouchée de carré aux dattes. La préparation de gruau est grasse, la pâte de fruits trop sèche. Je lui dis qu'il est savoureux.

Je commence à me réchauffer, mais je frissonne encore. Ma mère a un air résigné que je ne lui connais pas. Comme si elle avait renoncé à vivre. Elle me regarde manger, ne pose aucune question sur le lieu où j'habite, les raisons de mon départ et de ma séparation d'avec Jacques. Elle attend que j'aborde le sujet. Elle a toujours été d'une grande discrétion. J'ai longtemps considéré cela comme de l'indifférence. Un manque d'intérêt pour qui nous étions et ce que nous faisons, ma sœur, mon frère et moi. Aujourd'hui, je vois cela différemment. Mes parents nous ont respectés tous les trois. Ils ne sont jamais intervenus dans notre vie privée. N'ont jamais porté de jugement sur notre façon de vivre, sur nos décisions. Du moins, pas devant nous. Ils nous ont éduqués pour devenir des adultes indépendants, autonomes. Comme eux. Ils n'ont jamais compté sur l'aide de qui que ce soit. Sont-ils maintenant si vulnérables ou est-ce moi qui n'accepte pas de les voir vieillir? Est-ce ma propre peur que je projette sur eux?

Je monte ma valise à l'étage. Mon père ne devrait plus tarder.

Rien n'a changé. La couleur des murs, les couvre-pieds, les cadres sur les murs sont les mêmes. Je jette un coup d'œil à la chambre de mes parents. Le lit est défait. Les vêtements sont empilés sur le fauteuil. Mon doigt glisse sur la commode et trace un sillon dans la poussière.

J'entends la porte qui s'ouvre en bas. Mon père est de retour. J'attends qu'il monte. Son pas est lourd dans l'escalier. Il me serre dans ses bras et s'écarte aussitôt. Il a

vieilli, son visage est creusé, mais il se tient toujours aussi droit. Il va vivre jusqu'à cent ans.

« C'tait le temps que tu donnes de tes nouvelles. On t'a cherchée partout. »

Je reconnais ce ton; mais je vois aussi, le cœur n'y est pas. Je ravale ma réplique, ce n'est pas le moment de me disputer avec lui. Et puis quelque chose dans son regard m'incite à me taire. Il n'est plus aussi sûr de lui. À voix basse, il ajoute :

« Ta mère est très malade. Le cœur. On a failli la perdre. »

Mon père a toujours eu tendance à dramatiser. Je tiens cela de lui, mais cette fois son calme me désarçonne. Je tremble comme une feuille. Nous nous assoyons sur le lit. Mon père est ému. Ses beaux yeux bleus sont inquiets. Il me raconte l'incident de l'automne en détails. Ma mère étendue sur le sofa, inconsciente; l'arrivée de l'ambulance, la bonbonne à oxygène; les voisins sur les perrons; le trajet jusqu'à l'hôpital, l'urgence bondée; dans l'énervement, il en a oublié les cartes d'assurance-maladie, d'hôpital; l'attente au triage qui est interminable, ma sœur qui n'est pas là. Il s'impatiente, se fâche. Cela lui a toujours réussi. On appelle le médecin. Mon père se sent impuissant et seul. Après quelques heures, on lui apprend que l'état de ma mère s'est stabilisé; on lui suggère de rentrer à la maison. Elle dort. Elle est aux soins intensifs et y restera jusqu'à nouvel ordre. Il pourra venir la voir le lendemain. Il est soulagé, mais en repartant de l'hôpital, il se trompe de chemin. Il doit s'arrêter sur l'accotement, la nuit est tombée, il fait noir comme chez le loup. Il est en état de panique. Il ne peut appeler personne. Son cellulaire est resté sur le comptoir de la cuisine. De toute manière, qui aurait-il pu appeler? J'encaisse le coup. Je m'en veux terriblement. Je n'arrive pas à croire que j'aie pu agir de manière aussi égoïste. Il se mouche. Me regarde dans les yeux. « Ta mère va un peu mieux, mais elle est de plus en plus faible. Elle ne sort presque plus. »

J'ai envie qu'il me prenne dans ses bras comme quand j'avais six ans et que je faisais des cauchemars. Il me serrait très fort, me disait de ne pas avoir peur, qu'il ne pouvait rien m'arriver tant qu'il serait là pour veiller sur moi. Mon père était une forteresse. Il savait tout. Je le croyais et je me rendormais, confiante.

Nous redescendons. Ma mère est assise au salon, un livre entre les mains. Elle semble soulagée. Elle nous a entendus, là-haut. Elle n'aura pas à m'expliquer. Mon père allume le téléviseur. Le bulletin de nouvelles débute. La tension est tombée. Tout est redevenu normal.

Le lendemain de mon arrivée, je passe à l'action et j'entreprends de faire le ménage dans la maison. C'est ce que je sais faire le mieux. Je passe l'aspirateur, nettoie les planchers, lave les draps, j'ouvre les fenêtres des chambres. Ma mère me suit d'une pièce à l'autre. Malgré sa fatigue évidente, elle retrouve de l'entrain. Elle dresse une liste d'épicerie pour mon père, qui revient au bout d'une heure les bras chargés de sacs. En fin de journée, je sors marcher et je ramène un petit sapin que je décore avec des boules bleues et des lumières blanches trouvées dans les boîtes rangées au sous-sol. J'en sors des couronnes de lumières que j'installe aux fenêtres. Je compose un centre de table avec des branches de sapin et des pommes de pin. J'allume des bougies à la cannelle. La maison sent enfin Noël. Mon père glisse un CD dans le lecteur. La musique et la flamme bleutée du foyer électrique réchauffent l'atmosphère. Ma mère débouche un mousseux fruité et nous trinquons à sa santé et à mon retour. Les larmes nous montent aux yeux, tous les trois. Je tombe de fatigue mais je suis heureuse. J'ai envie que mes parents aient un beau Noël, je ne ressens plus l'ennui ou la lassitude des dernières semaines.

Le téléphone sonne. Ma sœur attend mes parents vers dix-sept heures le soir de Noël, et demande si elle doit venir les chercher. Ma mère lui apprend que je suis de retour et me tend l'appareil. Elle est étonnée de me savoir à la maison, me dit que c'est une

belle surprise. Elle espère que je vais me joindre à eux pour le souper. Je sens du reproche dans sa voix. Son ton affecté me rend mal à l'aise. J'accepte pourtant avec plus d'enthousiasme que nécessaire. Tout passe par la voix chez nous.

En matinée, je vais faire une virée dans un centre commercial plein à craquer. En trois heures, j'achète tous mes cadeaux. Je dépense sans compter, étonnée de ma patience malgré la cohue. Le bonheur est encore là, précaire. Mes parents semblent contents de me revoir et je me sens utile auprès d'eux. Quant à ma sœur, je ne m'inquiète pas, elle va passer l'éponge. Elle le fait toujours.

Un peu plus tard, à l'épicerie, je croise des visages familiers. Les regards sont insistants, je devrais reconnaître ces personnes. On ne change pas tant que ça après tout. Je me rappelle qu'au Saguenay tout le monde connaît tout le monde, même quand ce n'est pas le cas. Cela me fait sourire. Je sors du magasin le cœur léger, prête à retrouver ma sœur et à passer Noël en famille.

Notre réveillon est simple, mais je crois que c'est le plus beau que j'ai eu depuis longtemps. J'ai l'impression d'être dans un cocon. Nous savourons des fromages et des pâtés accompagnés d'un pain au levain dense et moelleux. Ma mère se rappelle la petite maison de son enfance, au fond de l'imposant jardin de sa grand-mère où elle jouait avec sa sœur et sa tante, de deux ans son aînée. Elles volaient le maquillage des tantes plus âgées, enfilaient des robes et des talons aiguilles en faisant semblant d'être des dames. Plus vieilles, elles roulaient des cigarettes et fumaient derrière la maisonnette. Malgré les plaintes de ses filles, son grand-père ne les disputait jamais. Il les chérissait, provoquant la colère de ses propres enfants. La voix de ma mère se casse. Elle n'a jamais raconté cette histoire.

À la télévision, on passe *It's a wonderful life*. Je remplis les verres de vin, et nous nous installons confortablement pour écouter le film dont nous ne verrons pas la fin.

Le lendemain, le repas de Noël chez ma sœur est somptueux : champagne et maquereau fumé, foie gras et sauternes, viandes braisées et légumes grillés accompagnés d'un magnifique Saint-Julien. Ma sœur est une excellente cuisinière. Je le lui fais remarquer. Elle paraît émue et murmure quelque chose en jetant un coup d'œil à ma mère. Puis, elle avale son verre de vin d'un trait. Elle a vieilli elle aussi. C'est elle qui prend soin de nos parents. J'aurais aimé la serrer sur mon cœur, lui dire que j'étais revenue, qu'elle n'était plus seule et qu'elle pouvait compter sur moi. Mais je n'ose pas. Je ne sais pas si je pourrai tenir parole. J'ignore encore comment faire pour vivre dans la réalité. Il y a tant de choses que je ne dis pas depuis mon retour. J'observe ma mère. À quoi pense-t-elle? Comme moi, compte-t-elle les Noël qui la séparent de sa mort?

Mon père est assis au salon, seul. Le téléviseur est éteint. Il a toujours eu le blues du temps des Fêtes. En réalité, je ne me souviens pas l'avoir jamais vu rire aux éclats. En revanche, il entraînait parfois dans des colères terribles. Petite, je ne comprenais pas cette fureur qui me semblait injustifiée. Surtout à la période des Fêtes. Je lui en voulais, en silence, de tout gâcher. Lorsqu'il piquait une crise, j'allais m'enfermer dans ma chambre. Je m'enfouissais la tête sous l'oreiller, mais cela n'y changeait rien. Je l'entendais crier. J'étais enragée contre lui. Je me déchaînais contre mes poupées et mes peluches.

Comme tous les enfants, j'ai longtemps entretenu le fantasme qu'il ne fût pas mon père. Je m'imaginai des histoires dans lesquelles j'étais adoptée par un couple d'amis de mes parents. Des gens doux et aimants, toujours de belle humeur. Il n'y avait plus jamais de chicanes ni de crises. Les réveillons de Noël étaient mémorables. Le lendemain, nous prenions le petit déjeuner autour d'une jolie table fleurie. En après-midi, j'allais patiner avec mes amis et au retour, on jouait à des jeux de société. Ma mère nous servait un chocolat chaud. Tout était parfait. Trop parfait pour être vrai.

Et moi dans tout ça? Pour être honnête, je dois avouer que ma propre colère n'est jamais bien loin, toujours prête à bondir lorsque je me sens coincée, que je ne vois pas d'issue. Je ne ressens pas la tristesse ou la déception, non, je me fâche. Je provoque et j'attaque. Je crée des tensions, cela me donne l'impression de ressentir, de vivre avec intensité. J'ai mis des années à comprendre et à accepter cette violence. Elle a fait de moi une fonceuse, un être volontaire. Elle m'a protégée, mais a éloigné beaucoup d'êtres chers. Elle fait partie de moi, mais je vis de plus en plus mal avec elle. Mais, j'ai parfois l'impression qu'il faut sacrifier trop de choses pour arriver à vivre comme je veux. Ce soir, je me sens en paix et j'entrevois – pour la première fois depuis longtemps – la possibilité d'une vie où je cesse de me battre et de résister. Je ne suis plus insatisfaite de ce que je n'ai pas, je suis heureuse de ce qui est. Cette idée me rassérène et ne m'effraie plus autant.

Je remplis mon verre et je vais m'asseoir avec mon père au salon.

Mon père

C'est le soir, un soir d'été. Il fait chaud. Je reviens de la bibliothèque municipale avec Alice et la gazelle verte, le Clan des sept et le Club des cinq. J'espère que personne ne viendra me déranger. Je veux lire. J'accote ma bicyclette contre le mur du garage. La voiture de mon père est garée dans l'entrée. Je ressens de l'irritation.

Ma mère n'est pas là. La maison est silencieuse. Tant mieux. Je me sers un verre de lait et je prends quelques Petit beurre, des biscuits secs qui ne le sont jamais tout à fait puisque personne ne se donne la peine de refermer la boîte hermétiquement. On dirait que je suis la seule que cela dérange. Je monte à l'étage. Je vois mon père étendu sur son lit dans le noir, la chienne a le museau appuyé contre ses jambes. Elle ne relève pas la tête. Il n'est que huit heures. J'hésite et puis j'entre dans ma chambre. Je ferme la porte. Le lait tiédit sur mon bureau. Je tourne en rond. Quelque chose ne va pas. Il n'y a pas de bruit de fond, pas de télévision. Mon père est peut-être malade. Où est ma mère? Le Clan des sept ne m'intéresse plus.

J'entrebâille la porte. La lumière est allumée dans la chambre de mes parents. Mon père est maintenant assis sur le lit, la tête entre les mains. Il pleure. Mes chevilles se dévissent. On dirait que je vais m'effondrer. Ce n'est pas le vertige. Rien ne tourne autour de moi. Juste la peur de tomber dans le vide parce que plus rien ne me soutient. J'avance. Il ne m'a pas vue. Je me tiens dans l'entrebâillement de la porte. Je ne sais pas comment consoler mon père. Je ne l'ai jamais vu pleurer. Il me demande des aspirines. Il dit que sa tête va éclater. Je suis soulagée, je croyais que c'était plus grave. Je lui demande s'il veut que j'appelle maman, même si je n'ai

aucune idée de l'endroit où elle se trouve. Je peux aussi aller chercher grand-maman? Il lève la tête vers moi. Son regard est affolé. Je trouve le courage de lui frotter les tempes avec du Vicks. C'est le remède qu'utilise ma grand-mère. Elle en garde un pot en permanence dans l'armoire de la cuisine et ça marche pour tous les problèmes. Ça devrait aller pour les maux de tête de mon père. C'est la seule fois que je l'ai bordé. Je me suis couchée à côté de lui, en cuillère, le chien entre nous. Il s'est arrêté de pleurer. Ses ronflements m'ont rassurée. Je me suis endormie, une forte odeur d'eucalyptus et de camphre pénétrant mes narines.

Le lendemain, il est parti travailler plus tôt que d'habitude, avant que nous soyons tous levés. Il est revenu à 12h10 pour le dîner. Il est reparti à 13h00 pile. Tout le monde avait le nez dans son assiette. Nous avons mangé sans rouspéter. Les yeux bouffis de notre père nous enlevaient le goût de nous chamailler. Le samedi matin, comme toutes les semaines, lui et moi sommes allés à la ferronnerie, chercher je ne sais plus quoi. Nous ne sommes pas rentrés tout de suite à la maison. En chemin, nous nous sommes arrêtés au magasin de sports. Monsieur Larouche nous attendait dans l'arrière-boutique. Papa m'avait acheté un beau dix vitesses jaune orange. Pas un bicycle de fille. Un vrai dix vitesses de gars avec une barre au milieu.

L'hôpital

Le lendemain du souper de Noël, ma mère a de nouveau été hospitalisée. Les émotions fortes, la nourriture, je ne sais pas. Apparemment son cœur n'a pas supporté. L'urgence était vide, heureusement. Ma mère a été examinée aussitôt. Chute de tension accompagnée de fièvre. Sa bouche tremble, elle a de la difficulté à parler. Les médecins ont fait quelques tests pour voir d'où venait la fièvre et ils ont découvert une infection, mais la source demeure inconnue. Nous sommes inquiets.

Je te regarde dormir. Tu es si petite, si délicate, étendue sur le lit de métal. Un tube pour l'oxygène dans le nez, un soluté à la main droite, des antibiotiques intraveineux dans le bras gauche, un sac au bout de la sonde, accroché au pied de ton lit. Ta poitrine se soulève lentement. J'écoute ta respiration, à l'affût du moindre changement de rythme.

Le médecin est passé te voir tout à l'heure. Tu avais l'air désorientée, gênée par les tubes. Tu cherchais à rabattre le pan de jaquette qui te remontait au-dessus des cuisses. J'ai replacé la couverture sur tes jambes. L'homme parlait fort. Les médecins élèvent toujours la voix avec les personnes âgées. Leur ton est affecté comme s'ils s'adressaient à des enfants de cinq ans. Tu lui a dis que tu étais malade, pas sourde. J'ai souri. Les tubes ne t'empêchent pas d'être maligne. Ta main, bleuie par les aiguilles, s'accroche au barreau du lit. Nous sommes arrivés ici tôt le matin, ta prothèse est restée à la maison. Tu baisses le visage pour en atténuer l'effet. Tu me laisses poser les questions. Je note mentalement les explications en me disant que je chercherai plus tard à comprendre ce qui t'arrive. Le médecin dit qu'il repassera en

fin de journée. Je le plains d'être de garde. Il préférerait sans doute être avec sa famille.

Tu as fermé les yeux. J'ai replacé les oreillers et nous avons attendu. Il n'y a rien d'autre à faire ici qu'attendre.

L'hôpital est une véritable montagne russe émotive. On s'y étonne de la gentillesse des gens comme s'il s'agissait d'une anomalie. Dès que quelqu'un se pointe derrière le rideau, l'espoir renaît. On se sent rassuré par des gestes anodins qui prennent une dimension extraordinaire : une infirmière qui prend la pression, une autre qui apporte un médicament et qui promet de revenir bientôt.

Lorsque le médecin arrive, c'est encore mieux. On se sent tellement reconnaissant de l'attention qu'il porte à notre mère qu'on veut l'embrasser. On est prêt à toutes les courbettes pour montrer qu'on comprend ce qu'il dit, qu'il a affaire à quelqu'un d'éduqué, qu'il n'a pas à répéter. Pourtant il vous ignore. Il parle à votre mère, l'ausculte, lui pose une ou deux questions, ne dit rien de concret. Il insiste sur le fait qu'elle n'a pas à s'inquiéter. Des formules creuses, apprises par cœur, lui donnent l'impression d'être en contrôle de la situation. Mais la confiance n'existe pas encore entre vous et lui.

De toute évidence, cet homme-là ne sait pas encore de quoi souffre ma mère. Il faut attendre : les analyses, d'autres tests peut-être, l'évolution de la situation. « Votre mère doit reprendre des forces. Elle n'est plus très jeune. » Vous l'attendiez celle-là. Vous étiez déjà sur un pied d'alerte, furieuse de le voir pousser aussi loin le détachement professionnel, maintenant vous déterrez la hache. Il vous trouvera sur son chemin. Vous allez le bombarder de questions jusqu'à ce que ses réponses vous satisfassent. Jusqu'à ce que vous retrouviez votre mère telle qu'elle était avant l'incident. Il n'y aura pas d'échappatoire. L'âge est-il une maladie?

Un préposé distribue les repas du midi. L'infirmière explique à ma mère que le médecin doit faire un test pour vérifier l'état de ses intestins. Ma mère essaie de se lever pour aller à la salle de bain. L'infirmière lui dit de se recoucher et lui tend une cuvette. Je vois l'épouvante dans son regard. Il y a trop de monde autour, c'est humiliant. Je sors dans le couloir pour la laisser seule. Je m'empêtre dans le rideau. Je veux discuter avec l'infirmière, je demande à parler au médecin. On me dit qu'il est parti vers d'autres étages et qu'il ne repassera pas avant demain. J'essaie de me calmer.

Ma mère est couchée mais ne dort pas. Elle veut que je remonte le lit. Le plateau du dîner est sur la table. Je soulève le couvercle. Une boulette de viande grisâtre flotte dans la sauce tomate. Elle n'a pas faim. Son visage est rouge, elle a chaud. Je lui applique une compresse d'eau fraîche sur le visage. Elle la maintient en place avec peine. Ses poumons sifflent. Je commence à m'énerver. Je sonne. Personne ne vient. J'appuie à nouveau sur le bouton, longuement. J'entends l'appel au microphone pour la chambre 26. Une auxiliaire se présente, elle dit à ma mère qu'elle va prendre sa pression, lui demande de ne pas paniquer, d'essayer de respirer normalement. Elle ne voit donc pas qu'elle n'y arrive plus? C'est moi qui panique. Ça ne va pas du tout. Je l'empêche de mettre le brassard au bras de ma mère. « Ça ne sert à rien de prendre sa pression. » Je lui dis d'appeler l'infirmière immédiatement. Ma mère étouffe. J'ouvre les rideaux. Je pousse la table, je dégage la voie. Les patients toussent et gémissent autour de moi. Ils appellent les infirmières, essaient de retenir la pauvre auxiliaire qui passe près d'eux. Leur souffrance me laisse froide, ma mère est en danger. Deux infirmières arrivent en courant, me repoussent vers l'arrière et emmènent la civière dans l'aire de choc, de l'autre côté de l'urgence. Je les suis. Elles m'interdisent l'entrée de la salle. Je reste dans le couloir, on ne s'occupe plus de moi.

Ma mère est immédiatement prise en charge par une équipe. Ils s'affairent autour d'elle, la redressent dans son lit. On lui injecte un liquide dans le bras, on passe un

tube dans son nez. Quelqu'un écoute son cœur avec un stéthoscope. Le médecin. Il a à peine trente ans. L'auxiliaire vient m'informer qu'une inhalothérapeute est en salle. Ma mère a subi un OAP. Je suis trop énervée pour demander ce qu'est un OAP. Elle reste plantée devant moi, me dit qu'il serait préférable que j'aille attendre dans un endroit plus tranquille. Je ne bouge pas : au fond de la salle les choses n'ont pas l'air de s'arranger.

« Madame B., restez avec nous. Regardez-moi. Madame B. regardez-moi. Code 9, aire de choc. »

Je vois le corps de ma mère tomber mollement vers la droite. Elle perd conscience. Elle est en train de mourir sous mes yeux. Mon père n'est pas là. Il devrait être ici. Je veux courir à son chevet, la toucher, lui dire que je suis là, la rassurer pour qu'elle ne se sente pas perdue avec tous ces étrangers autour d'elle. Mes jambes sont lourdes, je suis incapable de bouger. J'éclate en sanglots.

Le médecin m'aperçoit devant les portes automatiques et s'avance vers moi. Il me dit qu'il est urgentologue, me demande si je suis de la famille, si ma mère a exprimé la volonté de ne pas être réanimée. Ce matin on nous dit que son cœur est faible, qu'elle a une infection, et maintenant on s'informe de ses dernières volontés. Tout s'embrouille. Je ne suis pas certaine de comprendre ce qu'il est en train de me demander. Est-elle morte? Est-ce que c'est fini? Il effleure maladroitement mon épaule. Elle a perdu conscience, on doit l'intuber. Je lui dis que je dois consulter mon père, qu'il va bientôt revenir. Il est passé à la maison chercher les objets personnels de ma mère. Je parle trop. Il insiste, me dit que nous n'avons pas beaucoup de temps. *Nous*, comme si leurs manœuvres m'impliquaient. Je ne veux pas qu'elle soit intubée, moi. Je veux qu'elle revienne chez nous sur ses deux jambes pour que nous puissions fêter le Jour de l'An comme il se doit.

J'entends le médecin me dire qu'elle n'est pas morte, mais qu'elle n'arrive plus à respirer par elle-même. Elle sera plongée dans un coma. Le cœur est déjà faible. Si cela ne fonctionne pas – et cette probabilité existe – il veut savoir si elle doit être réanimée ou si elle a exprimé le désir qu'on la laisse partir doucement. Le mot coma me fait réagir. Je lui dis de faire ce qu'il faut pour la garder en vie. Je ne veux pas qu'elle meure ou qu'elle tombe dans un état végétatif. Je crie presque. Il repart aussitôt vers ma mère, calmement. Je reste là, toujours debout. Il n'y a aucune chaise. Un jeune homme est couché sur une civière. Sa compagne est assise au bout du lit. Ils me regardent tristement.

Je ne sais pas ce que souhaite ma mère. Je ne le lui ai jamais demandé et elle ne m'en a jamais parlé. La jeune auxiliaire me prend par le bras et me conduit au Salon des familles. Elle essaie de me reconforter. Me dit de ne pas m'inquiéter, que ma mère est entre bonnes mains. Des phrases vides qui occupent l'esprit, éloignent momentanément l'angoisse. On veut y croire. Mes jambes ne me soutiennent plus. Je m'écrase sur le divan de cuvette. Vidée. J'aimerais parler à Dorothy. Je n'ai plus de cellulaire.

Mon père et ma sœur arrivent à leur tour, accompagnés d'une infirmière. L'inquiétude se lit sur leurs visages, ils demandent «Où est-elle, qu'est-ce qui est arrivé?» J'ai la gorge nouée, je n'arrive pas à parler. Mon père blêmit, prend son visage entre ses mains, croit qu'il est arrivé trop tard. Il aurait dû rester à l'hôpital. «Non, non. Elle n'est pas morte, elle est à l'air de choc. Elle a eu quelque chose dans les poumons. Tout ira bien, il faut avoir confiance.» Ma voix sonne faux.

Le médecin entre. Mon père relève la tête. Il regarde le jeune homme droit dans les yeux, prêt à encaisser la nouvelle. Il n'est pas homme à se laisser écraser par le malheur devant des étrangers. Le médecin nous explique que ma mère sera transférée aux soins intensifs. Je regarde mon père faire un effort pour se concentrer sur ce que

le médecin lui dit. Cette fois il n'est pas seul. Nous sommes avec lui. Le cœur de ma mère a été sollicité, il a cessé de pomper, ses poumons se sont remplis de liquide. Elle est sous respirateur. Le coma provoqué est nécessaire pour que les organes vitaux reprennent des forces. Dès demain, on va vérifier si elle peut être réveillée et respirer sans l'appareil. Il n'y a aucune raison pour que la situation ne se renverse pas. Mais... Il hésite. Il ne peut rien garantir. Évidemment. Il ajoute : le cœur est faible. Il se tait, attend nos réactions, nos questions. Il est patient. Il nous regarde avec une compassion prudente. Il nous dit que nous pouvons venir la voir avant qu'elle ne soit transférée à l'unité des soins intensifs. Il nous met en garde contre les tubes, le respirateur. « Cela peut surprendre », dit-il. Le médecin quitte la pièce. Nous sommes sous le choc. Nous continuons à attendre sans dire un mot, comme si ma mère allait apparaître dans l'embrasure de la porte et nous demander de la ramener à la maison.

Après un moment, nous nous dirigeons vers la salle d'urgence. J'ai envie de prendre le bras de mon père, mais je n'en fais rien. Sa douleur m'intimide. Ma mère est allongée sur le lit, on dirait qu'elle dort. Elle est redevenue paisible. Les nombreux tubes ne m'impressionnent pas – je m'attendais à pire – mais nous restons à distance. J'aperçois ses bras frêles attachés aux barreaux du lit. Je suis bouleversée. L'infirmière nous explique qu'il est nécessaire de l'immobiliser pour qu'elle n'arrache pas le respirateur lorsqu'elle se réveillera. Elle n'a pas employé le conditionnel, mais le futur. Je l'en remercie intérieurement. Elle s'exprime avec douceur et nous invite à lui parler, nous affirme qu'elle entend ce que nous disons. J'ai peur de la toucher. Je crains que sa main ne soit froide. Papa se penche enfin sur elle, murmure son nom en pleurant. Nous nous reculons, ma sœur et moi, et l'infirmière se détourne pour continuer à noter ses observations. Il n'y a plus aucune trace de douleur sur son visage. Pour la première fois de ma vie, j'ai peur de perdre ma mère. C'est une sensation intolérable, pire que tout ce que j'ai connu jusqu'à présent. Je redeviens la petite fille étendue sur le lit de ses parents qui admire sa mère se maquiller devant la glace avant de sortir. Elle est belle et ses cheveux sont

remontés en chignon. On dirait une ruche d'abeilles. Lorsqu'elle se parfume, elle dépose une goutte dans mon cou avant de m'embrasser et me souhaiter bonne nuit. Elle est jeune, il ne peut rien lui arriver. J'ai l'âge qu'elle avait à cette époque. Tout à coup, plus rien d'autre ne compte que d'être auprès d'elle, de lui parler aussi souvent que possible. Il existe tellement peu de choses importantes dans la vie.

À la sortie de l'hôpital, j'appelle mon frère. Je vais droit au but pour éviter les questions sur mon absence. J'essaie de ne pas dramatiser la situation. Je rassure, j'explique, je promets de rappeler le soir pour donner des nouvelles. Il sera là demain, il viendra seul. J'ai hâte de le revoir. Je vais rejoindre mon père. Ma sœur est à ses côtés. Je les laisse pour aller récupérer les effets personnels de ma mère dans sa chambre à l'urgence. Deux minuscules sacs de coton.

Le surlendemain, la maison est bruyante, presque joyeuse, maintenant que la famille est réunie. Il y a longtemps que nous ne nous sommes pas retrouvés ensemble dans le temps des Fêtes. Ma mère a repris conscience dès le lendemain de sa crise, elle n'a plus besoin du respirateur. Un véritable miracle à son âge, nous disent les médecins. Une vraie force de la nature, avancent les infirmières. Nous sommes tous un peu euphoriques. Nous nous sommes embrassés en pleurant. Elle nous regardait en riant. Ses poumons fonctionnent mieux, le liquide a presque disparu et les battements de son cœur ne sont plus aussi erratiques. L'infection est toujours présente, mais cela n'inquiète pas son médecin. L'antibiotique semble fonctionner. Elle reprend des couleurs. Elle blague avec les infirmières et n'a que des éloges à faire à leur sujet. Elle est impatiente de revenir chez elle, pour se reposer. À l'hôpital, elle n'arrive pas à dormir profondément. On la réveille constamment pour prendre son pouls, sa température, faire des prises de sang. Hier, on est venu la peser à cinq heures du matin. Pour l'instant, on la garde sous observation tant que l'infection n'aura pas disparu. Le médecin a souligné qu'elle avait subi un grand stress avant l'incident. Depuis, je me sens coupable. Je me demande si mon retour a quelque chose à voir là-

dedans. Ma sœur m'a dit que la vie ne tournait pas autour de moi, et son ton agressif m'a dérangée. Nous sommes tous fragiles. Je fais semblant de ne pas être affectée, mais ces non-dits m'agacent. Ça me met en colère. J'essaie de me calmer et de trouver une autre manière de réagir. Je ne dis rien. Hier soir, je suis allée voir maman et je les ai trouvées en pleine conversation, ma sœur et elle. Dès qu'elles m'ont aperçue, elles se sont tues. Je suis descendue à la cafétéria boire un jus et j'ai attendu que ma sœur quitte la chambre pour remonter. Juliette n'osera pas me le dire clairement, mais je suis certaine qu'elle me croit responsable de l'état de santé de notre mère. Elle m'en veut de ne pas avoir donné de nouvelles pendant des mois et de l'avoir inquiétée autant. Bon, ça suffit, je deviens paranoïaque. Elle a raison, la vie ne tourne pas autour de moi.

À la maison, mon père a sorti les boîtes de photos et, avec ma sœur et mon frère, nous les avons regardées jusqu'à tard dans la nuit en vidant je ne sais combien de bouteilles de vin, soulagés de savoir notre mère hors de danger.

Le Polaroid

Le petit chat noir et blanc m'accompagne partout depuis que nous sommes arrivés au camping. Le matin, je me lève avant tout le monde pour le nourrir. Je passe par-dessus ma sœur avec qui je partage le lit. J'enjambe mon frère couché sur le matelas pneumatique posé sur le plancher de la roulotte. Je contourne la table de la cuisine transformée en lit pour mes parents. Je fais attention de ne pas réveiller ma mère. Des grognements se font entendre. On a beau dire, ce n'est pas parce qu'on est en famille qu'on est à son aise. Ma sœur appelle cela de la promiscuité. J'ai cherché le mot dans le dictionnaire et j'ai compris pourquoi elle ne veut plus venir en vacances avec nous. Mais elle est trop jeune pour rester seule à la maison d'après ma mère. Ma sœur lui répond qu'elle a besoin de son espace. J'ai bien aimé la réplique et je l'ai notée dans mon cahier pour plus tard. Ça peut servir. Je la comprends, moi aussi j'aimerais avoir une chambre à moi toute seule. Je déteste dormir avec elle.

Mon père est déjà dehors. Il lit le journal sur la table à pique-nique. Une odeur de café flotte dans l'air. Je sors doucement, mais la porte moustiquaire claque contre le cadre de métal, et provoque de nouveaux bougonnements à l'intérieur.

« J'ai donné du lait à ton chat. Il était affamé.

- C'est une chatte ».

Je l'ai prénommée Minou. Aussitôt qu'elle entend le bruit des céréales qui tombent dans le bol, elle saute sur la table. Les chats ont un sixième sens. Ils savent

reconnaître les gens qui les aiment et s'occupent d'eux. C'est pour cela qu'elle m'a adoptée. Ma mère a peur des animaux, même des plus petits. Elle tolère Minou parce que sa présence m'occupe. Je préfère être en compagnie de mon chat qu'avec la petite fille des voisins. Elle a mon âge et elle parle français, mais elle chigne tout le temps.

J'étais assise sur ma chaise de toile bleue qui ne pince pas les cuisses, lorsque je l'ai aperçue pour la première fois. Je lisais une bande dessinée en suçotant un popsicle à la banane. Elle s'est arrêtée devant moi. Nous nous sommes observées sans bouger pendant... dix bonnes minutes. Elle s'humectait les pattes de devant pour mieux se laver les oreilles. Sûre d'elle.

Mon popsicle fondait. J'avais les doigts dégoulinants. J'ai tendu le bâton vers elle pour l'attirer et elle a sauté sur mes genoux. Elle m'a léché la main de sa langue râpeuse. Puis elle s'est mise en boule et s'est endormie en ronronnant, tout naturellement. Les chats qui ronronnent sont heureux. J'ai lu cela quelque part. J'ai refermé mon livre et j'ai caressé sa petite tête douce. Depuis, nous ne nous quittons presque plus. Si nous allons à la mer ou en ballade, elle reste à la roulotte et attend notre retour. Avant-hier, nous sommes rentrés plus tôt en raison du mauvais temps. Minou était sur la table de pique-nique, une souris morte entre les pattes, fière de sa prise. Ma mère l'a remarquée la première et a poussé un cri. Mon père a nettoyé la table avec de l'eau de javel. Nous avons dû manger à l'écart, près du foyer, tellement l'odeur était forte.

Je crois que cela a gâché mes chances de ramener Minou à la maison. Lorsque j'en ai parlé à ma mère, ma sœur s'est mise à hurler qu'elle n'aimait pas les chats, qu'elle ne pourrait pas supporter sa présence dans la voiture et dans sa chambre. Sa chambre? Je n'ai pas riposté. Il faut dire que les voyages sont compliqués avec ma sœur parce qu'elle est toujours malade en auto. Il faut s'arrêter souvent et cela rend

mon père impatient. Le Gravol et le 7-Up n'ont aucun effet sur elle. Il flotte toujours dans la voiture une odeur de vomi et je suis très sensible aux odeurs.

Ma mère me dit d'être raisonnable. Un chat a besoin de compagnie et il n'y a personne à la maison durant la journée. Et puis ce chat appartient sûrement à quelqu'un. Je sais qu'elle a raison – elle a toujours raison – mais ce n'est pas si simple d'être raisonnable. J'ai essayé de me le répéter cent fois par jour, mais je perds le compte, je dois reprendre et cela me fatigue. Ma tête est lourde à force d'essayer de la convaincre et de trouver une solution. Pourquoi est-ce que je ne peux pas faire tout ce que je veux, quand je le veux? Ma sœur me dit que ça aussi c'est impossible. Elle essaie toujours de me décourager.

Je m'installe avec Minou dans un coin tranquille, loin de ma sœur et de mon frère. Je lui raconte ma journée en parlant tout bas pour que personne n'entende. Parfois, elle appuie sa patte contre son oreille. Elle ressemble à mon grand-père lorsqu'il met sa main en cornet pour mieux entendre. Je lui raconte mes secrets et mes chagrins et ça fonctionne. Je me sens toujours mieux après.

En vacances, j'ai plein d'images dans la tête. L'autre jour, j'ai voulu photographier des empreintes de pas en gros plan. Elles me faisaient penser à des dunes de sable dans le désert. Mon père n'a pas voulu. Il a dit que nous ne devons pas gaspiller de la pellicule pour de telles niaiseries. Je n'ai pas répliqué. Ma mère a suggéré que je les dessine, mais je ne suis pas douée pour le dessin. J'ai passé la journée à boudier, mais mon père ne s'est aperçu de rien.

Ce matin, il est parti jouer au golf avec le voisin. Ma mère boit un café, le nez plongé dans un livre. Mon frère et ma sœur sont à la piscine et ils n'ont pas voulu m'y emmener. Ils disent que je ne sais pas nager et que je requiers trop d'attention. Je ne sais pas quoi faire. Je m'ennuie et je suis de mauvaise humeur. J'entre dans la

roulotte. Ma mère lit toujours. Je chantonne pour couvrir le bruit des portes d'armoires. Je cherche le Polaroid. Mon père est le seul à pouvoir utiliser l'appareil. Il dit que chaque photo coûte très cher et nous sommes trop jeunes pour nous en servir. Je referme la porte doucement et je fais le tour de la roulotte, Minou sur les talons et l'appareil derrière mon dos. Nous nous plaçons près du foyer de briques. À cette distance, je peux garder un œil sur ma mère et prendre des photos de ma chatte. J'appuie sur le déclencheur. La première est ratée. Trop sombre et trop floue. J'ai bougé en la prenant parce que ma mère m'a appelée au même moment.

« Ici. Je joue avec ma chatte ».

Elle ne se retourne pas.

« Ne t'éloigne pas », me lance-t-elle.

J'appuie une seconde fois. Minou a la tête entre les pattes. Je continue. J'aime le bruit régulier du dé clic, l'odeur acide du papier qui brûle et révèle l'image. En inclinant le papier sous les rayons du soleil, je crois que la photo apparaît plus vite. La suivante est franchement meilleure. Minou a les pattes de devant posées sur l'accoudoir, aux aguets, prête à bondir sur un oiseau qui s'aventurerait trop près. Elle est photogénique, comme moi. Elle sait comment prendre la pose. Je suis fière de mes clichés.

« Qu'est-ce que tu fais? »

Je n'ai pas entendu ma sœur arriver.

« Tu vas te faire chicaner. Tu le fais exprès! »

Je ramasse les photos, vingt au total. Je cours vers la roulotte pour remettre l'appareil à sa place avant le retour de mon père. Ma mère vient de rentrer. Je suis énervée et j'échappe mes photos sur le plancher. Son regard croise le mien, je vois la déception sur son visage. J'ai désobéi à mon père. Elle me prend l'appareil des mains sans rien dire mais ma mère n'a pas besoin de parler pour faire sentir sa colère. Elle le replace dans l'armoire. Je m'empresse de cacher les photos dans le tiroir, sous mes vêtements, et je ressort aussitôt. Ma mère me dit de revenir, j'attrape ma bicyclette et je me sauve le plus loin possible. Je sais que je n'y échapperai pas, alors j'aime autant retarder le moment. Je vais attendre que la crise soit passée et je reviendrai.

Je me rends jusqu'à l'entrée du terrain de camping. J'aperçois la voiture de mon père à la barrière. Il discute avec le préposé. Je le vois rire. Dans quelques minutes, ma sœur lui dira que j'ai utilisé le kodak et il ne rira plus. Je freine brusquement et je vire de bord. Il ne m'a pas vue, heureusement. Je me dirige vers le parc d'amusement. Il y a un cabanon dans lequel les sauveteurs rangent l'équipement, je pourrai m'y réfugier. Encore une heure à attendre avant la fermeture de la piscine.

Je m'installe les deux pieds dans l'eau pour me donner une contenance devant le lifeguard. C'est celui que je trouve le plus beau. Il est grand, musclé, il a les cheveux noirs et les yeux bleus. Son bronzage doré contraste avec son maillot orange. Il met toujours de la crème blanche sur son nez. Ça lui donne un petit genre. Il n'y a aucun baigneur. Il passe l'écumoire. Il se dirige vers moi, m'adresse la parole en anglais. Je ne comprends rien à ce qu'il me dit. Il parle vite et cela m'énerve. Il doit vraiment me trouver stupide. Il me fait signe de sortir, me montre le cadenas sur la porte grillagée. Je fais semblant de comprendre : Yes, yes. Je pars à regret. Mon plan vient de tomber à l'eau. Je reprends ma bicyclette et je roule sur les chemins en terre battue du camping. Le terrain est immense. Ça sent le steak sur charbon de bois. Je commence à avoir faim et je n'ai pas d'argent pour le snack-bar. Tout au bout de la

route, je découvre la section des tentes. Il y a là un bâtiment avec des douches et des toilettes. Ça sent le renfermé. Je me lave les mains en me regardant dans le miroir. Je fais semblant d'attendre quelqu'un. Mes parents ne viendront pas me chercher jusqu'ici.

Le soleil se couche. Je ne sais pas quelle heure il est, mais ça doit faire au moins trois heures que je suis ici à ruminer. Et maintenant, je ne suis plus certaine de pouvoir retrouver mon chemin dans l'obscurité. Je m'en veux d'avoir utilisé la caméra. Je n'aurais pas dû. Je mets le nez dehors. Mon vélo est toujours là. Les insectes s'agglutinent autour de l'ampoule blanche. Au-delà, il fait noir comme chez le loup. Je n'ai pas peur. Je n'ai pas peur. Pourquoi ne viennent-ils pas me chercher?

On dirait que je le fais exprès pour faire fâcher mon père. Faut admettre qu'il se met souvent en colère, et il est plutôt imprévisible. Donc, je me prépare toujours au pire. Je calque mon humeur sur la sienne. Ça évite les déceptions. Cette fois, par contre, je crois que c'est vraiment de ma faute.

J'entends des voix. Deux jeunes femmes entrent dans mon refuge. Elles viennent faire leur toilette pour la nuit. Je me lave les mains pour la dixième fois. Elles jettent un regard autour d'elles en me souriant. Elles se déshabillent devant moi. Je n'en reviens pas. Elles sont toutes nues. Je suis gênée mais je n'arrive pas à détourner le regard. Je suis fascinée par leurs corps. L'été dernier, avec mon amie, on a fouillé dans la chambre de ses parents et on a trouvé un livre sur les positions sexuelles dans le tiroir de la table de chevet. Il y avait toutes sortes d'images qui m'ont écœurée. C'est la première fois que je vois des femmes nues, en chair et en os. Elles sont grandes, avec des hanches minces et des cuisses musclées. Elles sont blondes. De partout. J'aimerais bien être faite comme elles. Elles entrent dans la douche en continuant à bavarder. Je ne comprends rien à ce qu'elles disent, mais ce n'est pas

de l'anglais. Qui sait ce qu'elles peuvent bien se raconter. Elles ressortent avec une serviette enroulée autour des hanches. Elles pourraient au moins se couvrir complètement. Je veux m'en aller d'ici, mais je n'ose pas sortir dans le noir.

L'une d'elle s'approche. Je recule instinctivement devant ses seins dressés. Ils sont si près que je pourrais les toucher. Elle m'observe d'un drôle d'air en me parlant. Je hausse les épaules en signe d'ignorance. Elle met la main à sa bouche en faisant mine de tenir un ustensile. Je fais non de la tête. Allez-vous-en et laissez-moi tranquille. Elle insiste, dit quelque chose à son amie et me prend la main. Je la retire brusquement et je m'éloigne d'elle. Je réfléchis. Pourquoi me suis-je fourrée dans ce pétrin. Je suis coincée. Elle est devant moi et bloque l'accès à la porte. Mon cœur bat dans ma poitrine. Je pourrais la pousser, essayer de la faire tomber, le temps qu'elle se relève, je décampe vers la sortie. J'attrape mon vélo et je roule sans m'arrêter jusqu'à la barrière pour demander de l'aide. Elle s'est accroupie devant moi, caresse mon bras. Sa serviette s'est ouverte sur ses jambes. Je dois sortir.

J'entends mon nom. C'est ma sœur. Elle est là dans le cadre de porte. Elle dévisage les Suédoises. Je la rejoins à toute vitesse. Je n'ai jamais été aussi contente de la voir.

« Elle est ici! Je l'ai trouvée. »

Je sors de la toilette avec ma sœur. Mon frère et mon père viennent vers nous en éclairant le chemin avec la lampe de poche.

« Pourquoi t'es-tu sauvée, tête de pioche! me demande mon frère en m'ébouriffant les cheveux. »

Mon père me prend dans ses bras. Il me serre fort et m'embrasse. Je bredouille des excuses en pleurant. Je n'aurais pas dû me servir de l'appareil photo. Il me dit que ce n'est pas grave, que je leur ai donné toute une frousse. Il me dépose par terre. Nous retournons à la roulotte. Ma sœur et mon père me tiennent fermement la main pendant que mon frère roule à côté de nous sur ma bicyclette. Ma mère nous attend dehors. Elle fume une cigarette. Minou est étendue à ses pieds. C'est elle qui m'aperçoit la première. Elle se redresse sur ses pattes, les oreilles pointues, elle attend que ma mère fasse un mouvement. On dirait qu'elles sont devenues des amies. C'est étonnant de les voir ainsi ensemble toutes les deux, avec ma mère qui n'aime pas les chats. Ma mère se lève d'un bond. Elle a l'air très fâché. Elle est devant moi, les poings sur les hanches. Je me blottis contre mon père.

« Gabrielle, fais-moi plus jamais ça. »

Elle n'en dit pas davantage. Elle n'a pas besoin. Ils se sont inquiétés. J'ai encore déçu mes parents et je n'en suis pas fière. Je rentre dans la roulotte, je mets mon pyjama et je me brosse les dents. Je n'ai même pas faim. Je tire le lit et je me couche. Ce soir, je n'ai pas le goût de lire. Les autres restent dehors devant le feu de camp. Ma mère entre chercher le sac de guimauves. Elle ne me parle pas, ne me regarde pas. Je voudrais lui dire que je suis désolée, mais je n'ose pas, je ne veux pas faire éclater sa colère pour de bon. Je me tourne vers le mur. Ma peine est tellement grande qu'elle me donne mal au ventre. Je ne sais pas comment je vais pouvoir me faire pardonner. J'ai gâché les vacances de tout le monde.

Le sifflement joyeux de mon père me tire du lit le lendemain matin. J'ai dormi comme une bûche. Une odeur de bacon et de pain grillé entre par les fenêtres et se mêle à celle des grands pins alourdis de cocottes qui se balancent au vent. L'air est légèrement sucré. Je me redresse dans mon lit pour regarder dehors. En lui versant un café, ma mère se penche pour embrasser mon père dans le cou. Mon frère embête

ma sœur, comme d'habitude. Je fais ma toilette rapidement et je sors. Mon père me taquine, me souhaite un bel après-midi. Ma mère me verse un jus d'orange. Elle est souriante ce matin. C'est bon signe pour moi. Nous nous attablons devant des crêpes au sirop d'érable. Minou se tient sous la table, à l'affût des miettes qui pourraient tomber entre les planches de bois.

Je rougis en découvrant une photo de ma petite chatte glissée sous mon assiette. En me précipitant pour ranger l'appareil hier, j'ai oublié de retirer la dernière. Pendant un court instant, mon visage s'assombrit et je crains de voir mon père s'emporter. Mais le temps est au beau fixe. Il rit. Tout le monde est de bonne humeur. La tempête est passée. C'est la meilleure photo. Minou est assise bien droite au fond de la chaise de bois, une patte levée vers moi.

Chez Sophia

Gabrielle et moi, nous nous parlons presque chaque jour depuis qu'elle est chez ses parents. Ça me fait tout drôle d'avoir une amie avec qui discuter. Depuis Emily, il n'y a eu personne d'autre. Je sens qu'elle en a plein les bras avec les visites à l'hôpital, la maison remplie de monde, elle qui aime tant sa solitude. Sa mère sortira bientôt et Gabrielle a décidé de rester avec elle quelques jours de plus. Je l'ai convaincue de prendre son temps, que tout allait très bien ici. Si elle savait, la pauvre. Je ne me suis jamais autant amusée. Je devrais avoir honte, mais non. Le lendemain de son départ, j'ai emménagé chez Claude. Son colocataire est retourné au Nouveau-Brunswick pour les vacances et Claude m'a offert d'occuper sa chambre. La pièce est immense. Il y a des livres, un système de son, un téléviseur. Le lit, fait de trois matelas superposés avec des coussins et des traversins partout, est au milieu de la pièce. J'ai l'impression d'être la princesse au petit pois. J'aurais pu rester à l'hôtel, mais son offre m'a fait plaisir et je n'ai pas trouvé de raisons de la refuser. Je ne l'ai pas dit à Paul, j'ai eu peur de sa réaction. Il m'a demandé si j'avais besoin d'argent. Il en a déposé dans mon compte le lendemain matin. J'ai l'impression de vivre dans une bulle et je n'ai pas le goût d'en sortir. J'ai si peu de choses à moi. J'en parlerai à Gabrielle lorsque nous retournerons à Tignish. Mais pas avant. Pas au téléphone. Pour l'instant je préserve la chaleur et la douceur de ce moment.

La lampe de chevet est encore allumée et mon livre est ouvert à côté de moi. J'ai lu une bonne partie de la nuit sans m'inquiéter du lendemain. Je dors peu mais je dors bien, et j'ai de l'énergie à revendre. L'arôme du café me tire du lit. Claude prépare le petit déjeuner : des baguettes de pain grillé avec de la confiture de framboises faite

par sa mère. Un café au lait m'attend sur la table de la cuisine. Vers 9 heures, nous quittons l'appartement en direction de la librairie, à quelques coins de rues. Je lui donne un coup de main pour classer les livres. J'aime sa présence. Je le surprends parfois en train de m'observer. J'aide les clients à trouver ce qu'ils cherchent. J'imaginai les citadins plutôt désagréables, toujours pressés, mais ses clients sont sympathiques. Je ne touche pas à la caisse, même si j'y suis habituée. Je ne veux pas faire d'erreurs.

Après la fermeture, nous allons marcher. Nous mangeons dans un restaurant différent tous les soirs. J'essaie de ne pas trop me questionner, de profiter du moment présent. Je lui annonce que Gabrielle ne revient pas avant quelques jours. Il semble heureux de la nouvelle. J'ajoute que je vais retourner à l'hôtel, que je l'ai suffisamment embêté. Son visage s'assombrit. «Tu ne te plais pas ici?» me demande-t-il. J'hésite, je suis déchirée entre le désir de rester chez lui et l'impression que ça ne se fait pas. Je ne veux pas m'imposer. Il devrait passer plus de temps avec des amis de son âge. Fêter Noël avec eux. Arrête tes simagrées, Dorothy : qu'est-ce qu'un jeune homme de trente-quatre ans peut bien attendre d'une vieille comme toi?

Il m'avoue qu'il espérait célébrer le réveillon avec moi. Il hésite. Il aimerait que... Il se tait. Il rougit. Je suis soulagée sans trop savoir pourquoi. Je voudrais lui dire que moi aussi je veux passer le réveillon avec lui, que j'espérais qu'il m'invite, que je ne me suis jamais sentie aussi bien que depuis que je le connais, mais je n'arrive pas à lui avouer tout ça. Je dis simplement que j'accepte avec plaisir, et j'insiste pour cuisiner. Ce sera ma façon de le remercier de son hospitalité. Je suis si guindée que c'en est décourageant. Pourtant ça ne semble pas le déranger. Il veut acheter du champagne, du fromage, un gâteau au chocolat. La dernière fois que je me suis sentie si heureuse c'était du temps de mes fréquentations avec Paul, avant la demande en mariage. Doux Jésus, que la vie est étrange. Qu'est-ce qui t'arrive ma pauvre Dorothy?

Des femmes ordinaires

Ma mère sort de l'hôpital aujourd'hui. Je vais la chercher pour la ramener à la maison. À mon arrivée, elle est assise dans son fauteuil et discute avec les deux infirmières. Je reste un moment sur le pas de la porte à les écouter. Sa voix est déjà meilleure, on la félicite pour sa vitalité. Ce commentaire me met de belle humeur. Elle recommence à se battre.

J'entre dans la chambre. Ma mère est contente, son regard est brillant. Elle a déjà rangé ses choses dans un sac en toile. Elle attend de recevoir son congé. Je lui ai apporté ses bottes et son manteau d'hiver. J'ai aussi avec moi la boîte de chocolats qu'elle veut offrir aux infirmières. La pénombre de la chambre nous isole un peu du reste de l'étage, bruyant et animé à cette heure.

« Comment te sens-tu ? »

- Je me sens plus en forme. J'ai eu une bonne nuit. »

Elle s'est maquillée et a coiffé ses cheveux. Son teint est meilleur mais je la sens soucieuse. Le médecin doit passer incessamment pour une dernière consultation et ensuite nous pourrons quitter cet endroit. Hier, il lui a confirmé que l'infection était guérie et qu'elle n'avait plus à s'inquiéter de sa santé, qu'elle était comme neuve.

Je caresse sa main timidement. Lui demande si elle a besoin de quelque chose. Elle me dit de rester assise, qu'on est très bien comme ça. La tranquillité est un luxe dans

un hôpital. Nous avons prévu un souper à la maison la veille du Jour de l'An. Rien de trop extravagant. Si elle préfère, nous pouvons annuler. Il ne faut pas qu'elle se fatigue ou se sente obligée. Ce sera à la bonne franquette, quoi. Elle me regarde, l'air las tout à coup.

« Une autre année qui commence. Je ne pensais pas me rendre à la fin de celle-ci. »

Nous sommes émues. Elle regarde dehors, je change de sujet, lui dis que Juliette a rempli le congélateur de nourriture pour les semaines à venir et que papa est allé à l'épicerie ce matin. Ils ne manqueront de rien. Je m'étais pourtant promis de ne pas lui parler de platitudes. « C'est parfait », me dit-elle. Quelque chose la dérange. À quoi pense-t-elle en ce moment? Au fait que nous les aidions? Qu'ils deviennent moins autonomes?

Le téléphone sonne. Je décroche. La voix est familière. Je passe le combiné à ma mère. Elle s'anime, s'excuse de ne pas avoir donné de nouvelles, raconte ce qui lui est arrivé sans trop fournir de détails. Ma mère est pudique, s'inquiète d'embêter les autres avec ses histoires. Elle déteste tout ce qui lui rappelle le déclin, la vieillesse. Elle dit qu'elle doit ralentir, cesser de monter et descendre les marches. « J'ai plus soixante-dix ans ». Elle rit. Le même rire, intact, toujours un peu contenu, par peur de l'excès.

« Je te laisse, ma fille est ici. On se rappelle après les Fêtes. »

J'ai l'impression fugace qu'elle hésite avant de raccrocher, comme si elle cherchait à retenir un peu plus longtemps la personne à l'autre bout du fil. Comme si c'était la dernière conversation. Le souvenir de mon grand-père me revient à l'esprit. Il vivait dans un foyer pour personnes âgées depuis quelques mois. J'étais venue lui rendre

visite. Après notre entretien, il m'avait raccompagnée lentement jusqu'à l'ascenseur. Je me souviens de son regard bleu délavé, ses cheveux blancs clairsemés. Cette image de lui, appuyé sur sa canne, qui retenait les portes en me racontant une dernière anecdote, m'est restée en mémoire. Comme s'il essayait de me garder près de lui le plus longtemps possible, d'emmagasiner un maximum de souvenirs avant de quitter cette terre. À l'époque, j'avais trouvé agaçante son insistance. J'étais mal à l'aise et je voulais m'en aller. J'appuyais sur le bouton pour refermer les portes. Il est mort peu de temps après.

J'ignore à quel moment cela m'est venu, mais j'ai décidé d'être attentive à tout cela : les comptes rendus quotidiens sur l'évolution de la maladie, les traitements, les souvenirs du passé qui remontent à la surface. Ces conversations auxquelles je ne portais qu'une attention limitée – convaincue que le bonheur était ailleurs, dans la profondeur et l'intensité à toutes les minutes de la journée – me donnent aujourd'hui le sentiment d'être en vie, de goûter chaque moment. Est-ce la peur de perdre ma mère qui me fait ralentir, qui concentre mon attention? Je ne trouve rien de plus important, j'ai l'impression d'être en désintoxication de vitesse. J'arrête les images, les bouts de phrases qui me traversent l'esprit. Je sais qu'il est difficile de rattraper tout ce que j'ai pu négliger à cause de ma jeunesse ou de mon impatience, mais je ne veux plus jamais être insensible à un regard insistant qu'on regrette toute sa vie d'avoir ignoré.

« C'était Lisette. »

Une vieille amie de ma mère.

« Elle va bien? »

- Des petits malaises, comme nous toutes.»

Ma mère a toujours été entourée d'amies. Des amies de femme, c'était son expression. Elle les invitait lorsque mon père partait en voyage. Je ne me souviens plus de leurs discussions, mais je me rappelle l'ambiance de ces soirées. Elles étaient assises à la table de la cuisine, fumant des cigarettes et buvant du fort qu'il ne fallait surtout pas diluer avec de la boisson gazeuse : cela donnait la nausée. Elles le disaient en se tournant vers ma sœur et moi. J'enregistrais l'information en supposant que cela pourrait m'être utile. Elles étaient toujours bien coiffées et bien maquillées. C'était leur sortie. Je faisais semblant de me moquer de ces coquetteries avec ma sœur, mais j'étais déjà fascinée par les bijoux et les sacs à main et je rêvais de pouvoir, un jour, m'offrir tout ce que je désirais.

Un épais nuage de boucane flottait dans la cuisine et nous piquait les yeux. On ne s'en inquiétait pas. Ma sœur et moi allumions des chandelles qu'on collait au fond d'assiettes en aluminium. Ma mère prétendait que cela absorbait les odeurs et la fumée de cigarettes. Nous avions du plaisir à écouter les conversations de ma mère et de ses amies. Nous nous installions sur le comptoir, le dos courbé, les pieds ballants, la bouche ouverte, ne perdant pas un mot de leur discussion. Au début de la soirée, elles faisaient attention à ce qu'elles disaient, puis elles oublièrent notre présence. Elles parlaient fort, s'engueulaient parfois, racontaient des blagues que je ne comprenais pas. Elles étaient au début de la quarantaine, l'âge que j'ai maintenant. Elles venaient de milieux modestes, avaient fait peu d'études, sauf pour ma mère qui avait obtenu son diplôme d'enseignante de l'école normale. La plupart ne travaillaient pas à l'extérieur de la maison.

À l'époque, je me disais que ma vie serait différente. Je ne me voyais pas rester à la maison pour élever des enfants et attendre que mon mari revienne du travail. Je voulais partir du Saguenay, voyager, travailler et aller loin dans la vie sans trop savoir ce que cela signifiait. La seule certitude que j'avais c'était que personne ne déciderait à ma place de ce que j'allais faire. Ma vie serait excitante. Aujourd'hui, en écoutant

ma mère, qui attend patiemment que le médecin lui donne son congé, je crois que je n'avais pas besoin d'aller si loin. Mais si je ne m'étais pas éloignée, comme je le voulais, aurais-je fini par comprendre ce qui me brûlait?

L'infirmière vient nous annoncer l'arrivée du médecin. Ma mère paraît soudain délivrée de son inquiétude. Elle me sourit.

L'Île en dormance

La tempête n'a pas faibli depuis cinq jours. Le pont est fermé en raison du blizzard. La visibilité est réduite et les routes glacées. Il n'y a aucun moyen de sortir de l'Île, même les avions sont cloués au sol. Je marche deux heures tous les jours, le visage protégé par mon passe-montagne. Le vent forme un mur devant moi et m'empêche d'avancer, ou alors, il me projette en avant. Je danse avec lui, je fais des pirouettes sur la surface gelée. La neige virevolte et se soulève comme de la farine dans laquelle on jette un bloc de beurre. La mer n'est plus qu'une immense tache d'encre qui se répand sur la plage de granules blanches. Mon souffle est profond et régulier. J'écrase les monticules de glace d'un coup de pied pendant que Leonard Cohen chante: « *There is a crack in everything/that's how the light gets in* ». Sa voix me donne de l'énergie.

Le 4x4 de Paul est garé dans l'entrée. Il pellette la neige accumulée sur les marches de la galerie.

« T'es là d'puis longtemps. »

J'articule avec difficulté.

« Je viens d'arriver. Je peux te parler? »

Nous secouons nos bottes et entrons. Depuis le matin, j'alimente le poêle à combustion, la maison est chaude. Je prépare du café. J'ai rarement l'occasion de

parler seul à seul avec Paul. Encore moins depuis que Dorothy et moi sommes revenues de Montréal après les Fêtes. J'ai l'impression qu'il m'évite. Elle lui a annoncé qu'elle avait rencontré quelqu'un. Il croit peut-être que c'est de ma faute? Il se doutait que quelque chose s'était passé à Montréal, mais il n'aurait jamais imaginé que Dorothy puisse le tromper. Cela ne lui ressemblait pas. De l'entendre a été un choc pour lui, même si leur couple n'en formait plus un depuis longtemps. Il a bien été obligé de regarder sa propre vie en face. Selon Dorothy, quelque chose a cédé en lui depuis qu'elle a fait basculer leur vie. Elle remet en question la construction de la librairie à Tignish. Elle parle d'aller vivre à Montréal. Claude et elle s'écrivent tous les jours. Je suis un peu mal à l'aise devant Paul, mais j'attends qu'il parle le premier. Il prend son temps, il n'a pas l'habitude. Il boit une gorgée, s'éclaircit la voix.

« Je vais quitter Tignish pour un p'tit bout de temps. Mon frère va reprendre la boucherie.

- Pour aller où, dis-je étonnée.

- Je ne sais pas. Dorothy m'a suggéré de voyager. Je pense que ça me ferait du bien d'aller voir le monde. De sortir de mon village. »

Il se tait, porte la tasse à ses lèvres. Je remarque le poil blond sur ces mains. Ses ongles sont impeccables, comme s'il avait reçu une manucure.

« J'ai décidé de vendre la maison. J'ai pensé que tu pourrais être intéressée. En fait, c'est Dorothy qui a eu l'idée. Mais crains pas, si tu la veux pas, je vais pas te mettre dans rue. »

La notion d'être à la rue me fait sourciller. Je réponds sans trop réfléchir. « Combien en demandes-tu? » Je ne suis pas certaine d'en avoir les moyens. La maison a beau

être modeste, elle est tout de même située au bord de l'Atlantique. L'idée de l'acheter ne m'a jamais effleuré l'esprit, mais à cet instant précis, c'est la seule chose qui compte. Il a déposé une feuille de papier pliée en deux devant moi, m'a dit qu'il me laissait y penser et reviendrait demain pour connaître ma décision. Puis, il a enfilé ses bottes, m'a saluée, remerciée pour le café et il est sorti. Le prix était inscrit sur le papier. Juste en dessous, en lettres majuscules, c'était écrit : NÉGOCIABLE. Souligné au crayon rouge.

Paul n'était pas encore remonté dans sa voiture que j'appelais Dorothy pour l'informer de la visite de son mari. Elle serait très heureuse que j'accepte l'offre de Paul. La maison resterait dans la famille, en quelque sorte. J'ai passé l'après-midi au téléphone avec la banque, le notaire et l'assureur. En fin de journée, je finalisais mon emprunt. Acheter une propriété n'aurait jamais été aussi facile. Trois jours plus tard, j'étais propriétaire d'une jolie maison au bord de la mer, dont le numéro civique, inscrit sur le certificat de localisation, était le 4, Chemin de la Traverse. Il n'y avait pas de coïncidences. Le lendemain, j'achèterais une enseigne pour mettre sur la façade. Avec un thé bien chaud, emmitouflée dans un jeté, je me suis calée dans le fauteuil et j'ai repensé aux événements des derniers mois en regardant la neige tomber.

Épilogue

La maladie de ma mère a ouvert un passage en moi. En quelques mois ma vie s'est transformée. J'étais coincée dans une existence sans relief et sans espoir de changement. Tout avait la même couleur. Aujourd'hui, je ne ressens plus le besoin de fuir. Je me sens utile. Attentive à ce qui se passe en moi et autour de moi. L'angoisse a disparu et la réponse s'est imposée, clairement, simplement. Me faire confiance. J'ai attendu que la vie m'apporte de la satisfaction. J'ai sauté d'un projet à un autre en croyant que cela la rendrait excitante. Je me suis trompée.

Ai-je fait mieux? Je ne sais pas. J'accepte de plus en plus que je ne suis qu'une femme ordinaire qui mène une vie ordinaire. L'idée ne me déprime plus autant et ne me rend pas la vie misérable comme avant. Au contraire, je me sens davantage enracinée dans le présent.

J'ai retrouvé mon énergie. Je ne me sens plus vieille. Je me suis réconciliée avec la femme que je suis devenue. J'ai cessé de ressentir la honte de ce qui me manquait. Tous les jours, je congédie l'image de la perfection qui m'a si longtemps paralysée. Ce n'est pas simple. J'en ressens parfois de la fierté. Le contentement est si fragile.

Je me reconnais de plus en plus dans ma mère. Elle m'a appris à être forte, indépendante, déterminée. Elle m'a montré à argumenter, à ne pas me satisfaire des réponses toutes faites. À mon tour, j'apprends à ne pas me laisser écraser par cet héritage, mais à l'utiliser de manière créative et féconde. La différence est subtile,

parfois presque invisible, mais elle m'aide à mieux accepter ce qui m'est donné. Lors de nos conversations, ma mère parle beaucoup de sa propre mère. Ma grand-mère maternelle est décédée avant ma naissance. Elle était une femme sévère et exigeante. En dépit de son absence dans ma vie, son influence a été importante. Je crois parfois l'entendre à travers les paroles de ma mère. J'en ai conçu de l'admiration pour elle.

Ma grand-mère paternelle veille sur moi. C'est mon ange gardien. Je suis souvent allée me réfugier chez elle lorsque j'avais de la peine. Elle m'accueillait sans poser de questions. Jamais. J'étais bien avec elle. Elle m'écoutait patiemment en se berçant dans la chaise près de la fenêtre, son visage souriant tendu vers le mien. Je ne connais rien de sa vie intime, si ce n'est les anecdotes racontées par mes parents. Mais les paroles s'évanouissent. Les émotions, les sentiments eux sont bien présents. Je me sentais en sécurité, libre de faire et de dire ce que je voulais. Ses bras rebondis m'enveloppent. Elle vient me voir en rêve et j'ai l'impression qu'elle est là, bien vivante, au pied de mon lit. Elle protège mon sommeil.

J'aime croire qu'un peu de leur sang coule dans mes veines. Je suis heureuse d'être de cette lignée de femmes courageuses.

Je retomberai parfois dans la mélancolie, je vivrai d'autres chagrins. C'est inévitable. Nos mémoires se superposent et nous obligent à revenir à l'intime, vers nous pour mieux nous connaître et trouver notre vérité. Apprendre à être vrai. Découvrir qui l'on est vraiment en dehors de son nom, de ses réalisations. Sans artifices.

Cette pensée m'apaise. C'est peut-être cela, le bonheur?

CE QUI TROMPE CE QUI FASCINE

ATTENTES

*La vie ne peut être comprise
que rétrospectivement;
mais elle doit être vécue prospectivement,
vers l'avenir.*

Kierkegaard

Le travail d'écriture exige de la patience et de nombreux moments d'attente. J'ai le sentiment d'attendre davantage que je n'écris. Mes objets s'entremêlent : enfance, arrachement, distance, corps, injustice. Ils se bousculent et je vis dans l'urgence de fixer ce qui me traverse l'esprit. J'ai si peur de n'avoir rien à dire. Rien de significatif. « Être sans aucun sujet de livre, sans aucune idée de livre, c'est se trouver, se retrouver devant un livre... la personne qui écrit est sans idée de livre, elle a les mains vides, la tête vide¹ ».

Des moments de lucidité traversent pourtant mon atelier. Je m'accroche à un mot, à une émotion. Je deviens cette émotion. Je veux écrire. Parfois, une intuition m'envahit : écrire est possible. Cela ne dure jamais bien longtemps. Je me tiens sur mes gardes, on ne sait pas. Mon cerveau est rempli de chimères. Tous les objets, tous les mots flottent sans jamais se poser. Je tente d'organiser, de classer, de rejeter ceux qui sont inutiles. Je suis seule sur ce chemin. Je ne la nomme jamais, mais la solitude m'angoisse. Pourtant, j'aime être seule. Est-ce vraiment cela la peur de la solitude? Avoir peur d'être seule? C'est plus profond, plus désespérant. C'est la peur d'être seule avec ses pensées, avec toutes ces choses que nous n'arrivons pas à dire. J'espère

¹ Marguerite DURAS, *Écrire*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1993, p. 20.

qu'il y a quelque chose au-delà. Pour l'instant, c'est le vide. Je me sens lâche de me laisser mener par mes résistances. Chaque couche que je traverse me ramène devant une autre, plus forte, plus vivante encore. Existe-t-il un état d'abandon complet?

J'admire les peintres. Leur travail est physique. Ils ne se laissent pas commander par la raison. Je ne me décide pas à écrire. Je ne laisse pas ma pensée s'ouvrir, ma voix s'exprimer. Il le faut pourtant. L'écriture engendre l'écriture. Je me le répète comme un mantra. Tout cela me fait l'effet d'un mensonge. Je suis une imposteure.

Je préfère ce qui est familier.

Faut-il tout jeter par-dessus bord pour se consacrer à l'écriture? Faut-il ramener nos ambitions à des visées modestes pour espérer un jour s'engager totalement dans une démarche d'écriture? Suis-je capable d'engagement? Mes désirs s'incarnent dans le regard de l'autre. L'enfance blessée ne me quitte pas.

Je ne me sens jamais totalement libre d'écrire. Ma vie est une longue plainte, un confort inconfortable. Écrire, c'est « hurler sans bruit² », dit Marguerite Duras. Mes mots ne charrient que colère et tristesse. Est-ce là tout ce que je peux écrire? Tout ce que j'ai à dire? J'aimerais être sans idée de mot et puis que tout à coup ça explose, ça se bouscule, ça me chavire et me surprenne. Et je me sentirais vide, et remplie d'espoir à la fois. Et je serais contente, je serais en vie. J'écrirais encore et toujours.

Un livre est bien peu de chose. Quel est le lieu de mon écriture?

² Marguerite DURAS, *Écrire*, *op. cit.*, p. 28.

BLÂME

[...] *de même la honte est l'indice
d'une proximité inouïe,
d'une épouvantable proximité
de l'homme avec l'homme.*

Giorgio Agamben

Je suis arrivée à l'écriture tard dans ma vie et j'ai l'impression que tout a déjà été dit. Ma voix est hésitante et anxieuse. J'ai souvent honte. Honte de ne pas écrire spontanément, facilement, avec passion. Comme tous ces écrivains qui disent qu'ils ont toujours écrit. Depuis l'enfance, ils écrivent! C'est leur passion. Je ne peux en dire autant. Je lis énormément, j'aime les livres avec passion. Est-ce que cela fait de moi un écrivain?

Mon métier, c'est pourtant l'écriture. J'écris de manière efficace, organisée, avec clarté. Je n'écris pas pour rien, je le fais avec des objectifs en tête. Je communique avec un but à atteindre. Les mots sont chargés, ils prêtent flanc à des interprétations parfois étonnantes. Les mots sont craints, mesurés, pesés. Il faut s'en méfier. Celui qui contrôle l'information détient le pouvoir. Je ne fais pas de la littérature, je fais de l'information.

Première étape à franchir : déconstruire cette manière utilitaire d'écrire. Je dois trouver ma façon de dire les choses, trouver et comprendre ma voix. C'est un travail qui demande de l'humilité. J'avance avec prudence et lenteur. Tout ce que je voudrais écrire l'a déjà été. Mon approche est directe, provocatrice, cynique. Je ne sais pas si c'est cela écrire, je doute. Des auteures m'accompagnent. Je me reconnais en elles. Elles me touchent profondément. Leurs mots sont intelligents, puissants. Elles disent

mieux que moi. Je suis dans la comparaison. Leur voix n'est pas la mienne. Une question me tourmente : mes mots auront-ils de l'impact? Auront-ils une valeur littéraire?

Je dois élaguer mon texte comme on élague un arbre au printemps. Avec la même assurance, la même foi de le voir se redéployer avec vigueur. Mais la confiance n'y est pas. Le temps passe. Je travaille l'écriture comme je travaille la terre. À tâtons, les deux mains dedans sans crainte de ce que j'y trouverai. Le travail est physique, comme celui du peintre. Mais les mots restent dans ma tête, je suis « prisonnière de la parole ³ », comme dit Agamben. Ils ne me vont pas au cœur, ne sont pas portés par ma voix. « Tu ne te hâtes ni ne traînes... Une pile de bon travail derrière lui, même modeste, encourage l'espoir de l'écrivain ⁴ ». Je suis découragée. Toute cette agitation ne sert à rien.

Je ne dis pas « j'écris ». Je dis, « il y a l'écriture », comme il y a le travail, les loisirs, la famille. J'attends quelque chose. Une approbation. Le regard de l'autre me paralyse encore. Sans doute rit-il de me voir ainsi trébucher.

³ Giorgio AGAMBEN, *Idée de la prose*, Paris, Christian Bourgois Éditeur, 2006 [1985], p. 92.

⁴ Annie DILLARD, *En vivant, en écrivant*, Paris, Christian Bourgois Éditeur, 1996, p. 26.

CERTITUDE

*Je voudrais effacer à la pierre ponce
le mot littérature et le remplacer par
la panique de la vie.*

Jean-Bertrand Pontalis

Longtemps je me suis étourdie dans l'action. On appelle cela la *vie active*. Puis un jour, je me suis dit, je vais écrire. Je me suis lancée. Les questions sont venues après. Depuis, je navigue dans l'inconnu. J'arrive parfois à distinguer quelques formes familières. Ce n'est pas le vide. C'est du trop-plein. Ce qui vient à moi ressemble à de la littérature. L'image est trompeuse. Les choses ne se passent pas comme je le désire. Je ne sais pas ce qui me fait le plus peur : savoir ou ne pas savoir. Je dois « déraciner le savoir dans mon âme⁵ ». J'oscille entre la théorie et la pratique. Je suis plus confortable dans la première.

J'aimerais connaître avec précision le mécanisme de la respiration pour arriver à calmer la machine qui s'emballe et tend mes muscles. J'avale mon air. Le corps nous parle de nos croyances. Pourquoi m'est-il si difficile de me mettre à son écoute?

Ma conscience me fournit parfois un bref aperçu de ce que pourrait être une autre vie. Une sorte de contemplation dans laquelle l'écriture se dénouerait. Je m'y accroche, mais cela passe. Tout passe. Il faut bien gagner sa vie.

Hemingway disait que le travail de l'écriture l'amenait de plus en plus vers la solitude. Je me débats encore avec cette idée. Mon ego a besoin de reconnaissance,

⁵ Nancy HUSTON, *Âmes et corps. Textes choisis 1981-2003*, Paris, Actes sud/Leméac, 2004, p. 26.

besoin d'être avec les autres. La littérature parle de peur, de transformation, de *moi*. Elle est à ma portée. Mais je n'arrive pas à me mettre à l'écoute de mon « monologue intérieur⁶ ». Le travail m'en empêche.

Les signaux extérieurs, eux, sont contradictoires. Ils éteignent en moi les désirs de la femme et terrifient l'auteur.

J'espérais encore que je pourrais tout avoir : et la vie chaude et vraie comme un abri [...] et aussi le temps de capter son retentissement au fond de l'âme; le temps de marcher et le temps de m'arrêter pour comprendre, le temps de m'isoler un peu sur la route et puis de rattraper les autres, de les rejoindre [...]⁷.

Je n'ai plus aucune certitude.

⁶ Suzanne JACOB, *Histoires de s'entendre*, Montréal, Boréal, 2008, p. 105.

⁷ Gabrielle ROY, *Rue Deschambault*, Montréal, Boréal, coll. « Compact », 2005 [1955], p. 220.

DÉPART

Ce matin, mon amie est morte. Je suis passée la voir hier après-midi. Je savais que c'était la dernière fois. Elle était plongée dans le coma depuis cinq jours. Son corps décharné n'en pouvait plus des douleurs infligées par le cancer et la chimie.

Je lui tiens la main en la regardant. Je n'ai pas de mots. Je n'en cherche pas non plus. Mon esprit s'incline. Il n'y a rien à comprendre, rien à expliquer. Pour la première fois, je ressens physiquement ce que signifie « lâcher prise ». Toute ma volonté et mon optimisme ne peuvent rien contre la maladie. Je ne peux même plus la faire rire comme avant. Je ne peux qu'être présente à ses côtés. C'est tout ce qui compte en ce moment.

Une infirmière entre, je me lève. J'embrasse mon amie et lui demande de veiller sur son amour et sur nous, ses amies. Elle ne m'a pas serré les doigts, n'a pas ouvert les yeux en guise d'adieu. Je n'ai pas besoin de ce genre de leurre pour continuer sans elle. Ce qui avait à être dit entre nous l'a été. « Je t'aime ».

Je sors de l'hôpital. La rue Sherbrooke est encombrée. C'est l'heure de pointe. Je regarde les pommiers en fleurs. Je me sens en vie. Je ne le dirai à personne. Ça ne regarde que moi. Je pense aux derniers mois et je me sens privilégiée d'avoir pu accompagner mon amie vers la mort. Elle m'a appris à vivre sans hâte du lendemain. Sa photo est épinglée au babillard de mon bureau. Son sourire me le rappelle tous les jours. Surtout les jours d'agitation.

ÉLAN

*L'engagement dans un processus créatif
donne la sensation de vivre plus intensément.
La fièvre de l'artiste devant son chevalet,
celle du scientifique dans son laboratoire
sont proches du sentiment de plénitude
que nous attendons de la vie
et qui est si peu souvent offert.*

Mihaly Csikszentmihalyi

Ici, j'hésite entre enfance et élan. Après un ABCD désespérant, je choisis le E de l'espoir. Le E de l'élan, celui de l'enfance en particulier. Je fouille ma mémoire pour découvrir d'où me vient ce goût d'écrire. Corneau appelle « élan créateur⁸ » tout ce qui est enfoui en nous et qui contribue à nourrir notre essence créatrice. Selon le psychologue Csikszentmihalyi,

nous naissons tous avec deux séries d'instructions contradictoires, une tendance conservatrice, qui comprend les instincts d'auto-préservation, d'auto-accroissement et d'économie de notre énergie, et une tendance expansive faite des instincts d'exploration, du plaisir de la nouveauté et du risque [...] Si notre curiosité manque d'occasions de s'exercer, si trop d'obstacles encombrant la voie du risque et de l'exploration, la motivation nécessaire pour s'engager dans la créativité finit par s'étioler⁹.

Je sens qu'une partie de ma vie est derrière moi pour de bon. C'est la nostalgie qui se dépose, dirait Gabrielle Roy. Dans le silence, je m'approche au plus près des émotions pour reconnaître mes goûts les plus profonds, ma famille d'élans. Je

⁸ Guy CORNEAU, *Le meilleur de soi*, Montréal, Les Éditions de l'Homme, 2007, p. 200.

⁹ Mihaly CSIKSZENTMIHALYI, *La créativité. Psychologie de la découverte et de l'invention*, Paris, Éditions Robert Laffont, coll. « Réponse », 2006, p. 8.

retourne à l'enfance : celle d'avant les inhibitions et les peurs, celle qui ne sait pas encore que l'enfant devra satisfaire aux attentes des adultes s'il veut être aimé. L'enfance d'avant la découverte de la cruauté.

À la barre, la petite fille est nerveuse. Elle remonte ses collants roses. La pianiste entame les premières mesures. Les enfants se mettent en seconde position. On entend le glissement des chaussons sur le plancher de bois usé. Après des mois d'efforts, la petite fille réussit son grand battement devant le Maître de ballet venu de Montréal recruter les prochains petits rats de Casse-Noisette. L'enfant est fière d'elle et se présente la tête haute devant la professeure en discussion avec sa mère. « Son corps est trop massif, il n'est pas fait pour la danse », dit-elle à la mère, indifférente devant l'humiliation de l'enfant.

L'enfant est concentrée. Elle ouvre les tubes avec précaution, mélange les couleurs sur la palette et les applique sur le canevas. Elle prépare un tableau pour son amie, espérant que celle-ci le trouve joli et le présente à sa marraine artiste-peintre.

L'enfant ne se laisse pas décourager. Elle a déjà l'habitude de la tristesse. Elle sait la masquer. Elle lit, seule dans sa chambre. La lecture est moins risquée. Elle n'attend rien des autres et ne leur demande rien en retour.

Je lis tout le temps. Les livres nourrissent ma curiosité. Je suis heureuse avec un livre entre les mains. Les livres m'isolent du reste. À l'adolescence, j'ai le nez plongé dans les magazines, les essais et les romans féministes. Je reconnais mes aspirations et mes désirs dans les mots des autres. Je suis survoltée par cette découverte. Une sensation excitante, à l'âge où tout est si incertain, où chaque pas posé l'est pour la première fois. Tout est donc possible. Je peux devenir qui je veux. Les livres me donnent du courage pour affronter les petits drames de ma jeune vie. Les gens qui parlent et qui écrivent ont du pouvoir. Ils nous transforment. Ils deviennent nos guides.

Je n'arrive pas à choisir : journaliste, avocate, enseignante, écrivain. J'explore, je risque. Je comprends maintenant que je n'ai pas à choisir. Tout se trouve là dans les mots, dans l'énonciation, dans la voix que je choisis pour les exprimer. Je peux être cette personne dont les mots toucheront les autres : « Y a-t-il un silence plus amical, une entente plus parfaite que cette vie des pages entre les mains d'un être anonyme, femme, enfant, compagnon que je retiendrais à moi quelques heures¹⁰ ».

J'écris pour guérir la blessure de l'enfance. Pour être écoutée et aimée.

¹⁰ Gabrielle ROY, *Rue Deschambault*, *op.cit.*, p. 218.

FILIATION

J'existe entre la mère et le père dans deux univers différents. Ce sont eux qui me font, me construisent. Ma vie est marquée par cette dichotomie. Je comprends, à l'instant où j'écris, pourquoi je suis aux prises avec des dilemmes incessants. Mes mains ne sont pas assez rapides pour suivre le mouvement de ma pensée et exprimer tout ce qui monte en moi.

Une photo de moi, âgée d'à peine six ans, cachée à l'ombre d'un saule, lance ma réflexion sur la construction de mon récit. Les objets de mon atelier prennent forme petit à petit. Parmi les dizaines de photos étalées devant moi, une en particulier m'incite à réfléchir au rapport à la mère – celui de l'espace – et au père – le regard du photographe qui capte l'enfant sur la pellicule. Un rapport de distance qui existe entre des corps qui ne se touchent pas. La photographie intensifie ma conscience des rapports à la mère et au père. Elle me conduit, sans que j'en sois encore tout à fait consciente, vers une tonalité, vers ma voix.

Une petite fille, à l'ombre d'un saule, regarde sa mère.

Elle hésite à la rejoindre pour la photo.

Quelque chose la retient.

Elle aimerait voir les bras tendus de sa mère vers elle.

La femme regarde l'homme qui tient la caméra.

L'enfant se tient à distance

La notion de la filiation n'est pas le point de départ de mon travail d'écriture, elle est la ligne de faille au bord de laquelle les photos m'amènent. Ce sont elles qui vont

structurer mon histoire, qui me fourniront les matériaux de mes récits. De courts récits qui vont se déplier dans la transparence, la distance, et la lenteur, vers la vérité.

J'apprivoise la tension, je la perçois comme une grâce plutôt que comme une infortune. Je me donne la permission d'observer ce qu'apporte à mon écriture la photographie. Je suis les dizaines de ramifications vers lesquelles elle m'entraîne. Je la laisse ouvrir le chemin pour m'aider à reconnaître ma différence. Je me mets à l'écoute. Vraiment à l'écoute.

L'idée du départ m'oriente déjà vers le chemin du retour. C'est le paradoxe de l'exil et du retour de Gabrielle Roy.

Je tourne les pages de *Pictures and Poeting*¹¹ d'Alan Fletcher: « [...] turned words into pictures ». Je transforme les photos en mots. À mon tour. Lentement, attentivement.

¹¹ Alan FLETCHER, *Picturing and Poeting*, Londres, Phaidon, 2006, p. 6.

GUÉRISON

This terrible desire to establish contact.

Katherine Mansfield

La vie nous offre parfois des cadeaux. Pour moi, ce sont ces moments de compréhension presque parfaits qui nous font oublier la confusion et le désespoir qui nous habitent en permanence. Cet état, c'est le passage entre le moment où on n'a rien à dire et celui où on a l'intuition d'une possibilité. Il ne s'agit pas seulement d'un espace de réflexion mais d'un moment d'attention complète à ce qui est. J'entrevois un plan particulier – celui de la composition¹² – à l'intérieur duquel les objets commencent à s'organiser. Ils m'amènent à travailler sur la « ligne de faille », à observer l'entre-deux. La tension qui m'habite me parle de séparation, de distance. Elle ne m'effraie pas. Ne m'effraie plus. J'y reconnais peut-être une tonalité. Comment parler de quelque chose qui résiste? Je ne sais pas, je dois seulement aller vers cette chose et me tourner vers ce qui a été négligé. La vie, dans ce qu'elle a de plus concret – mes expériences amoureuses, familiales, sociales – me permet d'approcher doucement vers cet espace et de prendre contact avec ma voix.

Mes inspirations viennent de mes expériences, mon récit s'organise dans mon rapport aux souvenirs. Il se crée déjà une distance entre moi et ces matériaux. Je cesse de résister à mes états intérieurs. Je les note, j'écris une page, quelquefois davantage. Les débats, les conflits, les obligations deviennent des vecteurs de mon écriture. Mon travail consiste à décoder le sens des épreuves et des boulets que je traîne. Pendant

¹² Gilles DELEUZE, et Claire Parnet, *Dialogues*, Paris, Flammarion, coll. « Champs », 1996, p. 171 à 175.

un moment, ils ne me font plus souffrir, ils sont devenus indispensables à mon écriture.

Je n'écris pas un récit autobiographique, je construis une mémoire. Le doute ne me fait plus peur, il est essentiel à mon travail. Il me permet d'entrer en contact de manière non définitive avec mes objets. Il me permet d'ouvrir une voie afin de mieux percevoir la différence entre les choses. J'invente de nouveaux rapports à mes photos et je comprends Didi-Huberman lorsqu'il dit que l'image est bien autre chose. « C'est une empreinte, un sillage, une traîne visuelle du temps qu'elle voulut toucher, mais aussi des temps supplémentaires [...] qu'elle ne peut pas, en tant qu'art de la mémoire, ne pas y agglutiner¹³ ».

Les choses sont plus simples lorsqu'on les écoute. Elles nous donnent la permission d'entendre notre voix pour « écrire au bout de la blessure¹⁴ », comme le dit Louise Dupré.

¹³ Georges DIDI-HUBERMAN, « L'image brûle », dans Laurent Zimmerman (dir. publ.), *Penser par les images. Autour des travaux de Georges Didi-Huberman*, Nantes, Éditions Cécile Defaut, 2006 [2004], p. 51.

¹⁴ Louise DUPRÉ, « Écrire d'une main blessée », dans *L'écrivain/e et la blessure*, XXXII^{ème} Rencontre québécoise internationale des écrivains, *Les écrits*, no III, août 2004, p. 35.

HISTOIRE

Dès lors que l'on écrit sur ses expériences familiales, n'est-on pas en train de créer un récit autobiographique? Quel est le problème de ce type de récit à une époque où tout se dévoile de manière si impudique? J'ai peur de n'être qu'une exhibitionniste en mal de reconnaissance, moi qui désire avant tout faire preuve de pudeur.

Denise Desautels parle de la vie intime comme d'un « lieu secret, profondément humain, où de multiples mémoires s'affrontent et se confrontent [...] ». Puis elle ajoute : « C'est à cette humanité si souvent fragile, frileuse, inconséquente que je m'intéresse en écriture, à partir d'un lieu précis, le mien, celui qui m'est le plus facilement accessible¹⁵ ». Ce lieu intime est celui qui m'intéresse aussi, le seul que je connaisse à vrai dire.

Je risque donc l'écriture autobiographique, celle qui peut me conduire « au bout de ma blessure », vers l'expression de ma douleur, du manque. Écrire est un acte de haine, de colère et d'amour à la fois. « Écrire, dit Marguerite Duras, c'est tenter de savoir ce qu'on écrirait, si on écrivait – on ne le sait qu'après – avant, c'est la question la plus dangereuse que l'on puisse se poser. Mais c'est la plus courante aussi¹⁶ ».

L'histoire de la grand-mère : son absence violemment ressentie par la fille. L'absence de la grand-mère marque la vie des enfants de manière brutale parce que définitive.

¹⁵ Louise DUPRÉ, « D'abord l'intime. Entretien avec Denise Desautels », *Voix et Images*, vol. XXVI, no 2 (77), hiver 2001, p. 234.

¹⁶ Marguerite DURAS, *Écrire*, *op. cit.*, p. 53.

La relation mère-fille est empreinte de cette brutalité. Elle prend à cause d'elle le visage de l'éducation, du savoir-vivre, d'une vie sans douceur. Vivre est difficile. Vivre avec les morts l'est encore davantage. L'enfant met des années à le comprendre. La femme doit s'éloigner pour l'accepter. Elle doit mettre de la distance entre son histoire et l'absence d'histoire.

INFLUENCE

*Car mon écriture ne prend son élan
que portée par des pensées et
des images murmurantes,
arrivées du proche et du lointain,
qui m'accompagnent où que j'aïlle
et me fortifient.*

Denise Desautels

Je relis *Les feux*¹⁷ de Raymond Carver. La force de la fatalité de ce texte m'a ébranlée lors de ma première lecture. Pourtant, il a créé en moi de la lumière. Je peux donc écrire malgré les circonstances de la vie, malgré le travail qui continue de me dévorer et de me détourner de mon rêve. Écrire n'exige pas de tout laisser derrière soi. Je commence à l'accepter.

C'est ma rencontre avec les œuvres de Gabrielle Roy, d'Alice Munro et de Margaret Lawrence qui m'a convaincue que j'avais peut-être quelque chose à dire. Leurs voix m'ont accompagnée lorsque j'ai été confrontée à la censure, au doute et à la procrastination. Lorsque je me sentais paralysée par la peur. J'écris de manière saccadée, j'utilise les infinitifs à l'excès. Je demeure encore trop souvent dans le commentaire de l'événement au lieu d'entrer dans sa vérité. Mais peu à peu, la lecture des œuvres de ces trois femmes transforme ma façon d'écrire. Elles m'apprennent la sobriété. Leurs voix me soutiennent. Je relis un passage. Un mot, un paragraphe se déploie et m'amène sur une trajectoire inconnue. Je suis émue, je deviens attentive : « [...] et alors, plus que jamais je désirai mourir, à cause de cette émotion qu'un arbre

¹⁷ Raymond CARVER, « Les feux », *Les feux. Essais, poèmes, nouvelles*, Paris, Éditions de l'Olivier, 1991 [1984], p. 37-56.

suffisait à me donner... traître, douce émotion! me révélant que le chagrin a des yeux pour mieux voir à quel point ce monde est beau¹⁸ ».

J'ai toujours peur que mes mots soient banals, ordinaires. Alors j'amplifie, j'essaie de faire beau, de faire littéraire au lieu de faire vrai. Raymond Carver raconte que lorsque John Gardner lui enseignait la création, il insistait « sur la nécessité d'employer un langage ordinaire [...] la langue la plus courante, celle dans laquelle nous nous parlons tous les jours¹⁹ ». Cela me réjouit. J'aimerais faire davantage confiance au texte et à l'objet mais cela ne me vient pas naturellement.

Je me remets pourtant au travail, je sens que cela progresse. Il arrive même que tout à coup, ma voix semble portée par le mot juste, celui qui montre plutôt qu'il ne décrit. Mais ce travail se fait dans la lenteur.

¹⁸ Gabrielle ROY, *Rue Deschambault*, *op.cit.*, p. 34.

¹⁹ Raymond CARVER, « Les feux », *op. cit.*, p. 53.

JE

Je suis une francophone qui porte un nom anglophone.

Je vis à cheval sur deux cultures, l'une québécoise, l'autre irlandaise.

Je suis un écrivain qui travaille.

Je suis une professionnelle qui écrit.

Je vis en mode accéléré. J'aime ne rien faire.

J'agis vite. Je prends le temps de réfléchir.

J'aime le silence et l'éloquence à la fois.

Je vis dans des univers différents.

Si autour de nous « tout écrit²⁰ », pourquoi pas cet entre-deux puisqu'« être est une activité de fiction²¹ ».

²⁰ Marguerite DURAS, *Écrire*, *op. cit.*, p.44.

²¹ Suzanne, JACOB, *Histoires de s'entendre*, *op. cit.*, p. 16.

KODAK

*Je ne puis montrer
la Photo du Jardin d'Hiver,
elle n'existe que pour moi.
Pour vous, elle ne serait rien d'autre
qu'une photo indifférente, l'une des mille
manifestations du «quelconque».*

Roland Barthes

Les photos me tiennent lieu de souvenirs. Grâce à elles, j'en arrive presque à me constituer une enfance normale et heureuse. Quelque chose cloche, pourtant. À cinq, six, ou huit ans je ne souris pas beaucoup. Mes bras potelés sont allongés le long de mon petit corps bien droit. Aucun geste d'exubérance. Aucune pitrerie. Je me tiens raide pour la photo. Mes sœurs et mon frère sont tout aussi droits. Nous évitons de nous toucher. Une photo ramène à la mémoire ce souvenir douloureux. La solitude d'une petite fille de cinq ans dont les émotions, trop grandes, trop fortes, sont vécues solitairement. Une petite fille qui ne comprend pas cette distance entre des êtres supposés s'aimer. Une petite fille qui passera sa vie à chercher le contact avec les autres tout en le craignant.

Je regarde une photo noir et blanc cornée, que je traîne avec moi depuis des années. C'est une photo de ma mère, la pellicule est surexposée. On ne voit que ses jambes. Le haut de son corps forme une tache blanche entre les masses sombres de la maison et de l'arbre sous lequel je me trouve. J'ai l'air triste. La cour est dénudée. Mes mains sont jointes comme pour une prière. J'attends.

Le corps est une chose redoutable. Accueillant et généreux, il donne goût à la vie. Rigide et refermé sur lui-même, il l'anéantit, la contraint. Le corps de ma mère est

austère. On ne s'y réfugie pas, on le défie en silence. Toutes les photos que j'ai d'elle sont abîmées et traversées de stries jaunâtres.

L'instantané ne résiste pas au temps.

L'écriture, elle, s'inscrit dans la durée et laisse une trace.

LEGS

De l'impossibilité d'exprimer ma colère et ma fougue me vient une fascination pour les gens éloquents. Mes paroles se précipitent hors de moi dans le désordre, avec une violence que je n'arrive pas à comprendre. On me dit : calme-toi, arrête de rager. Mais allez donc arrêter ça. Les mots, même les plus durs, disent le manque, le désir de rester en vie. Pourtant ils peuvent tuer. Surtout ceux qui cherchent à apaiser lorsque ça brûle à l'intérieur. Ceux-là vous dévastent. Ils vous éteignent.

C'est dans cet étouffement que commence pour moi un lent travail pour me guérir de la blessure initiale : l'arrachement à l'enfance et l'entrée précoce dans le monde des adultes. J'ai dû prendre peu à peu conscience des dictats et des règles qui m'emprisonnaient dans des vérités qui n'étaient pas les miennes. Je m'en affranchis petit à petit, mais ils reviennent souvent m'oppresser.

La vie demande à émerger, à se détacher de la douleur pour aller vers la lumière. Ce mouvement produit une souffrance physique qui n'a pas de nom, pas de source. Elle s'incarne dans le manque, le vide et l'insatisfaction, et rien n'arrive à l'adoucir. Je prends un crayon et du papier. J'écris avec l'angoisse au ventre. Avec la peur de découvrir ce qui est enfoui là. Il n'y a rien que du vide. C'est pire. L'écriture me fait souffrir. Même dans le plaisir, la souffrance persiste, s'infiltré, fait naître le doute. Cherche-t-elle à me punir de ma paresse? Jusqu'où faut-il aller pour écrire? Quelque chose résiste :

... la part vive de l'écriture s'atteint (...) quand l'histoire, après avoir été mille fois ressassée, cède pour laisser apercevoir le trou, le vide, le déchirement du sujet. Alors, on n'écrit pas sur sa blessure, mais à partir d'une blessure qui ne nous appartient plus en propre²².

Je m'accroche. Je ne m'abandonne pas encore. Qu'y a-t-il derrière la blessure?

Ma parole n'est pas libre.

²² Louise DUPRÉ, «Écrire d'une main blessée», *op. cit.*, p. 22.

MAISON

Ce sujet a-t-il vraiment à voir avec l'écriture? Puis-je parler de mon écriture sans réfléchir au lieu qui l'a vue naître? « Le foyer est le point de départ de chacun », disait T.S. Eliot. En s'exprimant ainsi, je ne crois pas qu'il faisait référence aux quatre murs de la maison, mais à ce qui s'y passe à l'intérieur, atmosphère, valeur, environnement. Je ne fais pas de différence entre les deux. La beauté fait partie de mes valeurs. J'aime ce qui est beau, ce qui est harmonieux et esthétique. J'en ai besoin autour de moi. *A house is not a home*. Je le sais.

J'ai rêvé de maison avant de rêver d'écriture. J'ai imaginé une maison en bardeaux de cèdres au bord de la mer, avec de grandes fenêtres qui laissent entrer les odeurs et la lumière et me protègent des intempéries. J'ai ouvert ce livre²³ qui retrace l'histoire des maisons des écrivains américains les plus importants. On entre doucement dans l'intimité d'Ernest Hemingway à Key West, celle de Ralph Waldo Emerson au Massachusetts, d'Eugene O'Neill en Californie et de nombreux autres. L'auteur et la photographe nous ouvrent les portes des pièces qui ont vu naître *Moby Dick*, *Long voyage du jour à la nuit*, *Les Aventures d'Huckleberry Finn*. Hemingway taillait vingt crayons avant de se mettre au travail. Mark Twain faisait une partie de billard. Ces rituels sont des exercices de préparation à l'écriture, des exercices de concentration.

Le secrétaire encombré, la plume dans l'encrier, la paire de lunettes et la tasse vide témoignent du travail en cours. La photo donne l'impression que l'auteur vient à

²³ J.D. MCCLATCHY et Erica Lennard, photographies, *Maisons d'écrivains américains*, Paris, Éditions du Chêne, Hachette Livre, 2004.

peine de quitter la pièce. Le cérémonial est privé et se fait dans la plus grande solitude, celle dont l'écrivain a besoin. Les maisons protègent cette solitude. Elles ont leur existence propre en dépit de leurs occupants. Elles sont les personnages silencieux du récit.

J'écris quelques pages de mon journal. Je fais du ménage. Je consulte les sites web avant de me mettre au travail.

Je me souviens du papier peint orné de pivoines fuchsia de ma chambre d'adolescente. J'avais hérité du vieux bureau en bois de ma grand-mère que j'avais placé entre les deux fenêtres pour pouvoir regarder dehors. J'y faisais mes devoirs et mes leçons en rêvassant. Je m'achetais des cahiers que je remplissais de commentaires anodins sur mes journées à l'école. Ces intervalles d'écriture et de solitude me donnaient le sentiment d'accomplir quelque chose d'important. Personne ne pouvait entrer dans ma chambre. Pas même ma mère.

Jeune adulte, j'ai rêvé de poursuivre des études en France. Je m'imaginai vivre dans une petite mansarde humide et froide. J'écrivais à la lumière du jour, un lourd châle sur les épaules et des gants sans doigts aux mains. Lorsque le froid devenait insupportable, j'allais au Café de Flore ou aux Deux-Magots. J'étais très influencée par la littérature française. Avec le recul, je comprends surtout que j'avais besoin d'un lieu où me sentir en sécurité, et où vivre mon besoin de solitude à l'abri des autres. Je n'ai jamais écrit, d'ailleurs, dans des cafés ou des espaces publics. La présence des autres me rend vite étrangère à ma propre pensée. Je me laisse facilement distraire de mon travail par les bruits et les conversations. Je préfère alors noter des idées.

Ma maison est véritablement le seul lieu où j'arrive à sentir et à toucher mon expérience personnelle. Je n'écris pas ailleurs.

NAISSANCE

*Comme c'est long d'en arriver
à ce que l'on doit devenir.
D'ailleurs, lorsqu'on y est,
c'est déjà le temps d'aller plus loin.*

Gabrielle Roy

Je n'ai pas voulu d'enfant. Ce geste n'a pas été réfléchi longuement, je me suis laissé porter par le courant et les circonstances de la vie. L'enfant n'est pas venu, et je n'ai pas insisté.

Est-ce si étonnant que mon livre parle de mise au monde? Et non seulement celle de mes personnages, mais de la mienne avant tout? Ce travail sur les mots et la lenteur qui a accompagné ma réflexion, plus que toute autre expérience dans ma vie, a été le déclencheur d'une vaste prise de conscience. «La littérature, souligne Suzanne Jacob, est un des moyens par lesquels nous pouvons prendre conscience de l'activité narrative qui nous est propre, par lesquels nous pouvons l'élargir et en accroître la force et l'étendue²⁴ ».

Nous sommes les héritiers d'une généalogie qui travaille à notre insu, d'un récit fondateur qui préexiste à notre naissance. Le fait d'être attentive à ce qu'il y a autour de moi m'a donné accès à cette lignée narrative. Et j'ai compris bien des choses, notamment que je ne me suis jamais laissé porter par les événements. Je suis un être trop volontaire. Je décide de ce dont sera fait mon avenir.

²⁴ Suzanne JACOB, *Histoires de s'entendre*, op. cit., p. 18.

J'ai parfois l'impression à cause de cela d'être restée en surface, de ne pas avoir creusé aussi loin que j'aurais pu. Mais l'écriture n'est pas une activité linéaire. Elle nous fait faire des détours salutaires pour arriver à l'essentiel. Elle se dévoile lentement.

Alors je fais confiance au processus et je poursuis mon observation des gestes, des paroles, et des comportements qui se transmettent de génération en génération.

Est-ce pour cette raison que les premiers romans d'un auteur sont presque toujours introspectifs et autobiographiques? Pourquoi pas? Écrire est un acte de reconnaissance et de mise au monde. Parce qu'«en s'entendant soi-même on entend mieux le monde extérieur²⁵ ».

Je ne peux pas regretter mes choix.

²⁵ Suzanne JACOB, *Histoires de s'entendre*, op. cit., p. 105.

OBLIGATIONS

Les obligations ont toujours pesé sur ma vie. Aussi ai-je abordé l'écriture en m'obligeant à performer. Je ne crois pas que cela se soit fait consciemment, je n'ai pas su faire autrement. J'ai aussi pensé qu'en écrivant, les obligations me pèseraient moins, que l'univers de la création m'aiderait à dégager mon esprit des contraintes. C'est tout le contraire qui s'est produit. Je m'en suis imposé de nouvelles : une page par jour; un nombre d'heures déterminé à mon agenda; plus de discipline, moins de discipline; écrire seulement lorsque j'en avais envie; laisser venir l'inspiration; écrire même lorsque je n'avais rien à dire en m'imaginant que le travail acharné aurait raison de tout; je suis allée jusqu'à tenter d'écrire des premiers jets en toute insouciance; mais même les premiers jets m'ont figée. J'étais paralysée chaque fois par la peur de ne pas performer.

Plus je voyais le temps passer et plus l'angoisse me nouait le corps et la voix. Je ne m'abandonnais pas à la lenteur. Plusieurs fois, il m'a fallu envisager la possibilité de ne pas me rendre au bout, de ne pas terminer ce que j'avais entrepris. Tout cela n'était qu'un leurre, je devrais bien un jour me faire une raison.

Puis, sans que je m'en rende vraiment compte, environ à mi-chemin de mon parcours, le devoir a fait place au désir. La lecture des romans d'Alice Munro et de Margaret Lawrence, en particulier, m'a inspirée et donné le goût de retourner à ma table de travail. Le désir est un moteur puissant. J'ai ressenti de plus en plus de plaisir en pensant à mon récit, à mes personnages. Ils ont commencé à m'habiter. Dès lors le reste importait peu. Tout ce qui sollicitait mon attention dérangeait ce bonheur fragile.

J'ai connu des moments fugaces où l'écriture est devenue fluide, où j'ai fait confiance aux objets, aux mots, au processus. De courts instants grâce auxquels j'ai pu entrevoir la possibilité d'une vie libre de la peur et de la contrainte. J'étais seule et heureuse. «On ne crée pas pour guérir de quoi que ce soit. Toutefois, la création, lorsqu'elle nous entraîne dans de tels sentiers, nous guérit. Elle nous guérit de nous-mêmes. Elle nous guérit de la maladie du résultat et de la performance²⁶ ».

J'écris ceci, et je demeure vigilante. La maladie de la performance est sournoise, je la sens qui épie la moindre rechute. J'apprends à construire un équilibre entre la solitude qui me procure des moments de joie et la vie en communauté qui m'impose des obligations. Un «désir de réconciliation entre des mondes manifestement inconciliables²⁷ », dit Denise Desautels.

²⁶Guy CORNEAU, *Le meilleur de soi*, *op. cit.*, p. 193.

²⁷Denise DESAUTELS, *Ce désir toujours. Un abécédaire*, Montréal, Leméac, coll. « Ici l'ailleurs », 2005. p. 94.

PERTE

Le sol s'est dérobé sous mes pieds. L'écriture n'a pas seulement constitué un acte de mise au monde. Elle fut, pour moi, le révélateur des nombreuses pertes qu'il m'a fallu vivre pour arriver à ce point. Ces deuils, je les ai éprouvés physiquement avant de pouvoir me mettre à l'écriture. Je me suis approchée d'une faille; elle m'a donné le vertige, ne m'a laissé aucun choix. J'étais déjà engagée sur la voie du deuil. Plus rien n'avait de sens : le travail, la vie, les relations, la vitesse, la performance, rien. Des séparations ont été nécessaires. Elles sont devenues des passerelles vers l'écriture, l'ont précédée. Elles m'ont délié la langue en créant l'espace dont j'avais besoin pour expérimenter et jouer avec les mots, pour aller au-delà d'eux. En cours de route, j'ai éprouvé le vide, la peur, le trou dont parle Robert Lalonde²⁸.

Ce que j'ai écrit, je l'ai fait avec l'intuition de devoir plonger dans l'intime. Je me suis arrachée au confort matériel et intellectuel pour déchiffrer ce qui était déjà là en germe, ce qui travaillait à mon insu et cherchait à voir le jour; ce récit fondateur qui préexiste à la naissance de l'écrivain.

En écrivant à partir de ce lieu – celui de l'absence de certitudes – j'ai affronté mes peurs. J'ai entrevu ce que je suis et ce que je peux devenir. Je suis, dans les faits, déjà ailleurs. Ma révolte contre la banalité et la perte de sens s'est transformée en mots, puis en langage et a donné naissance à ma voix. La révolte s'est adoucie et je découvre que la paix – même faite de contradictions et de tensions – se vit mieux

²⁸ Chantal GUY, Entrevue avec Robert Lalonde, « Robert Lalonde : la création a besoin du vide », Montréal, « *La Presse* », 12 mars 2011, p. E6.

dans la lenteur. « Nous advenons à travers ce qui nous défait, et sommes transformés par cela même qui nous brûle²⁹ ».

Ai-je produit un livre digne de ce nom? Je ne sais pas. Je sais seulement que je ne suis plus la même. Un sentiment de légèreté m'habite parfois. « For better or for worse, the practice of fiction changes a person³⁰ ». Je suis consciente aussi que cela ne dure pas. Que je m'approcherai à nouveau de la faille, que je souffrirai du vide et de l'absence. Ce n'est qu'à ce prix que je pourrai continuer à écrire. « D'ailleurs, lorsqu'on y est, c'est déjà le temps d'aller plus loin³¹ ». Je sais aussi qu'il y aura d'autres peurs. Ce sont elles qui nous font avancer.

²⁹Hélène DORION, *Sous L'arche du temps*. Montréal, Leméac, coll. « L'écritoire », 2003, p. 16.

³⁰John GARDNER, *On Becoming a Novelist*, New York, Open Road Integrated Media, 2010, p. 40.

³¹Gabrielle ROY, *La Détresse et l'Enchantement, Autobiographie*, Montréal, Boréal, coll. « Compact », 1999 [1984], p. 229.

QUELCONQUE

Être quelconque, c'est être sans histoires particulières. « Ordinaire, insignifiant », nous dit le *Petit Robert*. Et pourtant, chacun porte en soi une histoire. Même banales, même petites, ce sont ces histoires-là qui sont les plus fascinantes. Elles nous entraînent sur le terrain de la réflexion, elles nous remplissent d'émotions. J'ai revu récemment le film *What's eating Gilbert Grape*, de Lasse Hallström, dans lequel Johnny Depp incarne un jeune homme d'une vingtaine d'années qui vit avec sa mère obèse, son frère déficient et ses deux sœurs dans un village perdu dans le sud des États-Unis. Le père les a quittés et tous les membres de la famille portent en eux la blessure de l'abandon et de l'absence. La mère est devenue un fardeau pour Gilbert qui doit subvenir aux besoins de la famille. Il ne se donne pas le droit de rêver ou de souhaiter autre chose que ce que lui apporte sa vie ennuyeuse. C'est à dire bien peu. Il veut seulement être une bonne personne. À première vue, ça n'a rien de glamour ou de spectaculaire; pas d'effets spéciaux notables, le rythme est lent. Pourtant l'histoire est l'une des plus émouvantes qu'il m'ait été donné de voir.

J'aime les histoires qui parlent de gens ordinaires. Pas de scènes torrides dans mes récits, pas de luxure ou de décadence. La honte et la lâcheté ne se logent pas dans les corps chez moi. Elles se trouvent dans l'absence de réflexion ou de choix, dans le fait de se comporter en victime. Suzanne Jacob écrit – avec justesse je trouve – qu'aujourd'hui le monologue intérieur se trouve paralysé « par suralimentation, par

surexcitation, par sursaturation [...]»³². La page en est si remplie que nous n'avons plus « ni le temps ni l'espace nécessaire pour synthétiser, pour digérer, pour absorber, pour éliminer, pour choisir³³ ». Nous nous gavons, en fait, d'informations inutiles qui nous procurent un sentiment de fausse intensité. Notre engouement pour les technologies, qui occupent l'esprit vingt-quatre heures sur vingt-quatre, révèle notre peur du vide. Nous avons besoin de nous sentir en vie, d'avoir une vie remplie. On tchat, on tweet et on se raconte des inepties sur Facebook. Il y a sans doute de bonnes histoires à tirer de cet effroi collectif.

Mes anecdotes ne sont pas impudiques et peut-être ne sont-elles pas très vendeuses. J'aime les histoires complexes qui incarnent de vrais sentiments humains, ceux qu'on peine à admettre. Les récits qui créent l'espace nécessaire en nous et nous rapprochent de la vérité. Ces moments où l'être humain bascule pour être projeté dans le vide, ces renversements dont il ne connaît pas l'issue, sont les plus remarquables. Que se passe-t-il? Quel chemin suit le personnage? À quoi pense-t-il?

Au fil des ans, j'ai consigné des dizaines de faits divers qui s'accumulent dans mes cahiers et dont le sens ne demande qu'à être déchiffré.

Le plus grand défi, c'est d'accepter le vide, de ne pas chercher à le meubler.

³² Suzanne JACOB, *Histoires de s'entendre*, op. cit., p. 142.

³³ *Ibid.*, p. 142.

RÉPÉTITION

*Écrire c'est peut-être aussi décider
d'en finir avec une histoire obsédante.*

Suzanne Jacob

Dans la répétition, il y a quelque chose qui insiste. Cette phrase me trouble profondément. Je veux comprendre pourquoi je répète les mêmes choses : besoin d'écrire, souffrance, liberté, fuite, lenteur. Malgré tous mes efforts de rapprochement, je reste à distance des choses, la vie n'habite pas mes textes. Elle tourne autour comme si un cercle de feu en protégeait le seuil.

Je répète les mêmes thèmes avec des mots différents. Je me relis, je retransforme ce texte parce que je reste encore en périphérie. J'utilise la description au lieu de dire ce que me *fait* la répétition. Pourtant mon corps le ressent. Je suis en état d'apesanteur comme lorsqu'une vérité m'est révélée. Je continue à taper sur le clavier. Qu'est-ce qui vient? Ma tête est vide. Mes mains sont nerveuses et habituées à bouger. Je m'impatiente. Je suis tentée de me lever, d'aller ailleurs, de faire autre chose pour occuper mon esprit. Mais je sais que si je bouge le mot va disparaître et, avec lui, la sensation et l'intuition. Alors, je reste assise : les mots reviennent, ils ouvrent une voie, l'écriture devient plus naturelle. Ça ressemble à la pratique d'un sport : j'ai confiance en moi, je connais les gestes à poser. Mon corps est entraîné, il a l'habitude de l'effort. Mon intuition se développe. Mon esprit est de plus en plus souple, éveillé, aux aguets.

Des liens se dénouent et se tissent à nouveau. Le changement ne me fait pas peur. Ce n'est pas ça. Ce n'est pas la peur qui m'arrête, c'est le vide devant moi qui m'empêche d'avancer plus avant. Seul l'élan de vie m'entraîne au fond des choses.

C'est un mouvement giratoire qui creuse la mine. La répétition est bel et bien la source à laquelle je puise pour me libérer des carcans, pour m'aider à faire la cassure. Elle m'oblige à regarder la vérité en face même si je dois transgresser ce qui est convenu. On m'a déjà dit cela. On m'a dit que j'écrivais de manière « convenue ». C'était vrai. Est-ce que je le fais encore? Mon récit ne provoque pas la controverse. Je préfère les histoires ordinaires avec des gens qui parlent peu et qui angoissent dans le silence. Mais résister n'est pas simplement refuser, c'est désirer quelque chose d'autre, non?

Je veux arriver à nommer l'objet de mon désir. Il plane autour de moi, je veux le saisir. L'impossibilité m'impatiente.

Je sens bien pourtant que mon écriture est différente. Le temps l'a pétrie, assouplie, a créé en elle une ouverture. Cela m'a transformée. J'entre plus simplement dans la vérité, même quand elle n'est pas édifiante.

Les changements les plus significatifs ne sont pas accompagnés d'une fanfare.

SOUVENIRS

Automne 2007, je commence à construire mon atelier. Des photos sont dispersées autour de moi. Je les regarde sans *a priori*. Je ne ressens rien. Elles représentent mon enfance, me rappellent certaines anecdotes comme s'il s'agissait de quelqu'un d'autre. Des souvenirs sont pourtant logés profondément en moi, mais par rapport à eux les photos ne concordent pas. Je les épingle sur mon babillard et je les regarde de temps à autre, espérant qu'elles dévoilent leur secret.

Sur l'une d'elles, je me tiens droite et fière. C'est ma première journée à la maternelle. J'ai cinq ans et je suis heureuse, je n'arrive pas à contenir mon excitation. Je prends le chemin de l'école pour la première fois. Sans le savoir, je suis en route vers une vie d'étudiante qui va me procurer de nombreuses satisfactions. Je suis pressée de monter dans l'autobus, mais mon père veut me prendre en photo. Je me tiens en équilibre sur la première marche, un peu gênée. Les autres me regardent. Je monte et je m'assois sur le deuxième banc près de la fenêtre. Ma mère et mon père sourient. Ma grand-mère est sur la galerie et m'envoie la main. Je jette un coup d'œil autour de moi. Je ne connais personne. Je suis seule.

À la longue, les photographies de famille ont fini par parler. Elles ont fait naître en moi des émotions que j'ignorais. Je ne me souviens pas précisément des événements d'avant ou d'après les clichés, mais je me rappelle des chicanes avec ma sœur, des larmes versées, des gros chagrins : je ne veux pas être consolée. Je préfère aller dans un coin tranquille et laisser passer les tempêtes. Je suis devenue une petite fille sur le qui-vive, inquiète du moindre éclat de voix.

Qu'est-ce que la photo a fait entrer dans mon atelier que n'a pu faire survenir la peinture, la musique ou la poésie? Les photos me touchent davantage que les autres formes d'art. Les images ont ramené à la surface des émotions profondément enfouies, les photos de mon enfance ont dénoué des sensations qui ont inspiré et structuré mon récit. Elles m'ont permis de ressentir physiquement les empreintes du passé. Les mots seuls n'auraient pas suffi. Je les aurais considérés de manière cérébrale sans m'approcher de leur réalité émotionnelle. Les photos de David Burdeny³⁴ et d'Annie Leibovitch³⁵ travaillent pour moi de la même façon. Elles touchent à la souffrance – c'est par elle que tout commence – elles créent un manque et c'est lui que je cherche à nommer. Les photos me transportent dans la joie de la création.

Il y a ceci d'extraordinaire dans la vie d'un livre et de son auteur : dès que le livre est en marche, même encore indistinct dans les régions obscures de l'inconscient, déjà tout ce qui arrive à l'auteur, toutes les émotions, presque tout ce qu'il éprouve et subit concourt à l'œuvre, y entre et s'y mêle comme à une rivière, tout au long de sa course, l'eau de ses affluents³⁶.

Pour moi, les photos ont déclenché un mouvement de l'intérieur vers une plus grande conscience, sans contrainte et sans jugement. Le reste est venu grâce à elles.

³⁴David BURDENY et Anthony Collins, *Shorelines, Photographs by David Burdeny*, Vancouver, David Burdeny (Éd.), 2007.

³⁵Annie LEIBOVITCH, *A Photographer's Life 1990-2005*, London, Random House, 2006.

³⁶Gabrielle ROY, *La Détresse et l'Enchantement, Autobiographie*, op. cit., p. 229.

TRANSMISSION

À Bali, cinquante ans après leur naissance, les tortues géantes viennent pondre leurs œufs sur le lieu même où elles ont vu le jour après avoir voyagé pendant des années et parcouru des milliers de kilomètres. Elles arrivent à retrouver la plage sur laquelle elles sont nées pour mettre leurs bébés au monde³⁷. Ce phénomène m'impressionne et m'émeut toujours autant. Il me rappelle que la simplicité et la sagesse sont le sel de la vie et que la vie est plus forte que tout.

Qu'est-il advenu du lieu de ma naissance? M'a-t-il inspiré force ou désespoir? J'oscille entre les deux. L'attente me plonge dans le désespoir. L'écriture engendre une métamorphose. Elle fait de ce lieu un terreau imparfait qui rend ma vie féconde. Comme le périple des tortues, l'écriture m'entraîne sur le chemin qui me ramène chez moi, vers moi. J'assiste à ma mise au monde.

L'écriture est un engagement volontaire dans la création de ma vie et la construction du sens. Je cesse de croire et d'attendre que ce sens me soit révélé du dehors. « Il n'existe qu'un seul bonheur et un seul malheur : c'est de pouvoir perfectionner ses talents et achever ses œuvres – ou bien en être empêché³⁸ ». Dans tous les cas, je crois que l'on est seul responsable de son bonheur ou de son malheur. J'écris pour rentrer chez moi.

³⁷ Laurent GOUNELLE, *L'homme qui voulait être heureux*, Paris, Éditions Anne Carrière, 2008, p. 69.

³⁸ Robert LALONDE, *Le Seul Instant*, Montréal, Boréal, 2011, p. 37.

UNIVERS

*Je ne crois pas aux mots,
même s'ils sont assemblés
par l'individu le plus habile du monde :
je crois au langage, qui est quelque chose
au-delà des mots, quelque chose dont les
mots ne donnent qu'une idée
fallacieuse, insuffisante.*

Henry Miller

Des dizaines d'auteurs habitent mon univers – Lansens, Mankell, Roy, Lawrence, Munro, Jacob, Huston, Moore et tous ceux que je ne peux nommer ici. Ils me parlent de la femme en moi qui écrit, celle dont les émotions doivent descendre vers le cœur, celle qui doit prendre conscience et ressentir les choses dans son corps avant d'écrire. Yeats, Beckett, Shaw, Joyce, McCourt me rapprochent de mes origines gaéliques à peine explorées. Pour l'instant, ce ne sont devant moi que des portes colorées qui bientôt s'ouvriront. Je ressens très fort cette parenté. Ces auteurs me soutiennent lorsque je plonge dans le vide. Devant l'incertitude, je me tourne vers eux. Leur langage me touche bien au-delà des mots. Il me réconforte et me donne confiance.

L'écriture et les livres sont en fin de compte les seuls objets qui me rassurent sur mon appartenance à l'humanité. Par eux et avec eux, je perçois mieux ce qui me relie aux autres humains. Je ne cherche pas en m'en distancier. Ils me rendent plus humaine. L'écriture est avant tout un acte d'amour.

VÉRITÉ

Je n'ai pas la moindre idée de ce que sera la suite de mon parcours. J'ai un début d'intuition de ce que pourrait contenir un prochain livre, mais je ne sais pas encore comment l'aborder. Tout ce dont je suis certaine, c'est que ce sera différent; je fais enfin confiance à ce qui écrit en moi. Mon intuition ne m'a jamais trompée et m'a toujours orientée vers ce que la vie a de plus puissant : « Vivre et apprendre à vivre, apprendre toute la vie à vivre, c'est-à-dire ne jamais savoir, demeurer perpétuellement dans l'ouverture, le mystère de l'Ouvert³⁹ ».

Je pourrais aussi être tentée de me réfugier dans l'habitude et le confort. De mettre tout ça derrière et de classer l'expérience comme une réalisation de plus à mon actif. Ce risque existe, et je ne veux pas le sous-estimer. Mais « écrire c'est faire un effort de vérité [...] pour que les choses mêmes apparaissent et non seulement les discours sur elles⁴⁰ ». Il n'y a pas de retour possible en arrière. Il n'y a que le vide, l'ouverture et mon exigence de vérité. « L'écriture, en tant que création, apporte dans la vie l'élément d'étonnant, d'imprévu, essentiel pour produire une bifurcation, par exemple du malheur au bonheur⁴¹ ». Je n'ai que mon désir, de plus en plus fort, d'accepter de vivre avec ce vide pour créer, pas seulement le livre, mais la vie.

³⁹ Pierre, BERTRAND, *Le cœur silencieux des choses. Essai sur l'écriture comme exercice de survie*. Montréal, Éditions Liber, 1999, p. 15.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 31.

⁴¹ *Ibid.*, p. 16.

WOOLF (VIRGINIA)

*Le romancier –
c'est à la fois ce qui le distingue
et le met en danger –
est terriblement exposé à la vie.*

*Une femme qui veut écrire
doit tuer la fée du foyer.*

Virginia Woolf

J'ouvre au hasard *Journal d'un écrivain*⁴² et la candeur de Virginia Woolf me fait réfléchir à mes propres journaux que j'ai délaissés depuis que je travaille sur mon roman et mon mémoire. Le récit des petits événements de la vie quotidienne, que Proust appelait « riens puérils », côtoie sa réflexion sur l'écriture. Virginia Woolf est née en 1882 mais elle occupe toujours une aussi grande place dans mon univers. Son écriture est joyeuse, concrète, bien vivante. Ses réflexions m'aident à ordonner mes idées et à faire des choix. Les notes quotidiennes qu'elle a consignées dans son journal provoquent en moi le goût d'écrire. Le langage de Woolf est précis et sensuel. J'aime sa simplicité et son style direct.

[...] je prends une plume neuve et je commence une page nouvelle pour noter un fait qui est maintenant une réalité. À savoir que je viens de passer un élastique vert autour de la seconde série du *Lecteur ordinaire* et que le manuscrit est prêt à être monté au premier⁴³.

⁴² Virginia WOOLF, *Journal d'un écrivain*, Paris, Christian Bourgois Éditeur, coll. « Bibliothèques 10/18 », 1984 [1953], 574 p.

⁴³ *Ibid.*, p. 288.

Je relis mes pages des dernières années. La répétition est toujours présente, mais il émane de ces pages une immense envie de liberté : celle de la parole, du geste et de la pensée. Je cherche encore et toujours à m'affranchir de tout ce qui est contrainte, réelle ou perçue.

Je le dois à Virginia Woolf. C'est elle qui m'a appris ce qu'était la véritable liberté.

XYLOCOPE

Le xylocope est une grosse abeille solitaire qui creuse des galeries de ponte dans le bois mort. On l'appelle l'abeille charpentière. Elle dépose un œuf dans chacun de ses cocons, installés dans des galeries parallèles.

Tout, autour de nous et en nous, écrit. Ce qui travaille en profondeur crée la vie.

Je n'arrêterai jamais d'écrire.

YIN YANG

Le Yin et le Yang sont dans la philosophie taoïste des principes fondamentaux correspondant approximativement aux notions de passivité et d'activité. Une bonne partie de ma vie à été consacrée à nier la passivité, que j'associais à la faiblesse. « On hait la faiblesse; or on se sait faible; donc on se hait⁴⁴ ». Je me suis jetée dans l'action et mise en mouvement sans jamais cesser d'être active. J'ai étudié, travaillé, réalisé des choses; chaque minute devait être utile et mener à un résultat. Aujourd'hui, je comprends mieux l'essence de la passivité et de la lenteur. Je l'accepte pleinement. Elle est nécessaire au mouvement comme la lumière est indispensable à l'obscurité. De l'union des deux naît la conscience de soi, et une conscience éclairée prédispose à une vie heureuse. C'est à la recherche du bonheur que me convie l'écriture.

Je suis devant l'ordinateur. J'écris sans craindre la médiocrité ou la banalité. Je me sens attentive et concentrée, sans attente. Les mots viennent simplement, sans aucunes fioritures. Je ne pense pas à faire joli, cohérent ou intelligent. Je ne pense à rien d'autre qu'au prochain mot qui apparaît à l'écran.

Ce sentiment de plénitude me rend joyeuse. Presque légère.

Pourquoi faut-il côtoyer la mort pour commencer à vivre?

⁴⁴ Nancy HUSTON, *Passions d'Annie Leclerc*, Paris, Actes sud/Leméac, 2007, p. 215.

Z

« A conclusion is a place where you get tired of thinking⁴⁵ ».

En conséquence ceci n'est pas une conclusion, mais une pause. Je n'ai pas terminé mon travail. Mais je me suis donné la possibilité d'aller un peu plus loin, et en même temps, de m'approcher davantage. Je continue.

C'est tout.

⁴⁵ Alan FLETCHER, *Picturing and Poeting*, *op. cit.*, p. 280.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages de référence

AGAMBEN, Giorgio, *Idée de la prose*, Paris, Christian Bourgois Éditeur, 2006 [1985], 128 p.

BARTHES, Roland, *La chambre claire. Note sur la photographie*. Paris, Éditions de l'Étoile, Gallimard, Le Seuil, coll. « Cahiers du cinéma », 1980, 193 p.

BERTRAND, Pierre, *La ligne de création*. Montréal, Les Herbes rouges, coll. « Essais », 1993, 121 p.

BURDENY, David, et Anthony Collins, *Shorelines, Photographs by David Burdeny*, Vancouver, David Burdeny (Éd.), 2007, 47 p.

CLICHE, Anne Éline, *Le désir du roman (Hubert Aquin, Réjean Ducharme)*, Montréal, XYZ éditeur, coll. « Théorie et littérature », 1992, 214 p.

CORNEAU, Guy, *Le meilleur de soi*, Montréal, Les Éditions de l'Homme, 2007, 329 p.

CSIKSZENTMIHALYI, Mihaly, *La créativité. Psychologie de la découverte et de l'invention*, Paris, Éditions Robert Laffont, coll. « Réponse », 2006, 538 p.

DE CORTANZE, Gérard, *L'Atelier intime*, essai, Paris, Éditions du Rocher, 2006, 280 p.

DELEUZE, Gilles, et Claire Parnet, *Dialogues*, Paris, Flammarion, coll. « Champs », 1996, 187 p.

DIDI-HUBERMAN, Georges, « L'image brûle », dans Laurent Zimmerman (dir. publ.), *Penser par les images. Autour des travaux de Georges Didi-Huberman*, Nantes, Éditions Cécile Defaut, 2006 [2004], 41 p.

——— *Génie du non-lieu. Air, poussière, empreinte, hantise*, Paris, Les Éditions de Minuit, 2001, 156 p.

DILLARD, Annie, *En vivant, en écrivant*, Paris, Christian Bourgois Éditeur, coll. « 10/18 ». Trad. De l'américain par Brice Matthieussent, 1996, 143 p.

DUMONT, François, *Approches de l'essai. Anthologie*, Montréal, Éditions Nota bene, coll. « Visées critiques », 2003, 276 p.

DUPRÉ, Louise, « D'abord l'intime. Entretien avec Denise Desautels », *Voix et Images*, vol. XXVI, no 2 (77), hiver 2001, p. 227-240.

———— « Écrire d'une main blessée », *L'écrivain/e et la blessure*, XXXII^{ème} Rencontre québécoise internationale des écrivains, *Les écrits*, no III, août 2004, p. 35.

GARDNER, John, *On Becoming a Novelist*, New York, Open Road Integrated Media, 2010, 129 p.

JACOB, Suzanne, *La bulle d'encre*, Montréal, Éditions du Boréal et PUM, coll. « Compact », 1997, 148 p.

———— *Écrire, comment, pourquoi, essai*. Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, coll. « Écrire », 2002, 85 p.

———— *Histoires de s'entendre*, Montréal, Boréal, 2008, 146 p.

LE GRAND, Albert, « GABRIELLE ROY ou l'être partagé », dans *Études françaises*, vol. 2, juin 1965, p. 39-65.

LEIBOVITCH, Annie, *A Photographer's Life 1990-2005*, London, Random House, 2006, 480 p.

NOVARINA, Valère, *Devant la parole*, Paris, P.O.L., 1999, 181 p.

RICARD, François, *La Littérature contre elle-même*, Montréal, Boréal, coll. « Compact », 2002 [1985], 224 p.

RIEFF, David, *Mort d'une inconsolée. Les derniers jours de Susan Sontag*, Paris, Climats, 2008, 182 p.

RIVARD, Yvon, *Personne n'est une île. Essais*, Montréal, Boréal, coll. « Papiers collés », 2006, 258 p.

SAINT-MARTIN, Lori, *La voyageuse et la prisonnière : Gabrielle Roy et la question des femmes*, Montréal, Boréal, coll. « Essais », 2002, 390 p.

——— *Le nom de la mère. Mères, filles et écriture dans la littérature québécoise au féminin*, Québec, Éditions Nota bene, coll. « Essais critiques », 1999, 331 p.

SONTAG, Susan, *On Photography*, New York, Picador/Farrar, Straus and Giroux, 1977, 208 p.

VASSE, Denis, « Un monde sans pudeur », *Études*, Tome 396, vol. 2, 2002, p. 197-205.

——— *L'ombilic et la voix. Deux enfants en analyse*, Paris, Éditions du Seuil, 1974, 220 p.

Œuvres littéraires

BERTRAND, Pierre, *Le cœur silencieux des choses. Essai sur l'écriture comme exercice de survie*, Montréal, Éditions Liber, 1999, 170 p.

CARVER, Raymond, « Les feux », *Les feux. Essais, poèmes, nouvelles*, Paris, Éditions de l'Olivier, 1991 [1984], p. 37-56.

DESAUTELS, Denise, *Ce désir toujours. Un abécédaire*, Montréal, Leméac, coll. « Ici l'ailleurs », 2005, 128 p.

DORION, Hélène, *Jours de sable*, Montréal, Leméac, coll. « Ici l'ailleurs », 2002, 137 p.

——— *Sous L'arche du temps*. Montréal, Leméac, coll. « L'écritoire ». 2003, 91 p.

DURAS, Marguerite, *Écrire*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1993, 124 p.

GOUNELLE, Laurent, *L'homme qui voulait être heureux*, Paris, Éditions Anne Carrière, 2008, 168 p.

HUSTON, Nancy, *Âmes et corps. Textes choisis 1981-2003*, Paris, Actes sud/Leméac, 2004, 250 p.

————— *Passions d'Annie Leclerc*, Paris, Actes sud/Leméac, 2007, 349 p.

JACOB, Suzanne, *Fugueuses*, Montréal, Boréal, 2005, 321 p.

FLETCHER, Alan, *Picturing and Poeting*, Londres, Phaidon, 2006, 375 p.

LAWRENCE, Margaret, *Ta maison est en feu. Le cycle de Manawaka*, Québec, Éditions Alto/Éditions Nota bene, 2009 [1969], 429 p.

LALONDE, Robert, *Le Seul Instant*, Montréal, Boréal, 2011, 114 p.

MCCLATCHY, J.D. et Erica Lennard, photographies, *Maisons d'écrivains américains*, Paris, Éditions du Chêne, Hachette Livre, 2004, 223 p.

MILLER, Sue, *Family Pictures*, New York, Harper Perennial, 1999 [1990], 431 p.

MOORE, Lorrie, *Des histoires pour rien*, Paris, Rivages, coll. « Étrangère », 1988 [1985], 197 p.

MUNRO, Alice, *Un peu, beaucoup... pas du tout*, Paris, Rivages, coll. « Étrangère », 2006 [2001], 394 p.

ROY, Gabrielle, *Rue Deschambault*, Montréal, Boréal, coll. « Compact », 2005 [1955], 266 p.

————— *La route d'Altamont*, Montréal, Boréal, coll. « Compact », 1996 [1966], 164 p.

————— *La Détresse et l'Enchantement. Autobiographie*, Montréal, Boréal, coll. « Compact », 1999 [1984], 513 p.

WOOLF, Virginia, *Journal d'un écrivain*, Paris, Christian Bourgois Éditeur, coll. « Bibliothèques 10/18 », 1984 [1953], 574 p.

——— *L'écrivain et la vie et autres essais*, Paris, Rivages poche, coll. « Petite Bibliothèque », 2008, 165 p.